

La révolte de Lady Corinna

nconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

J'AI
LU

POUR ELLE

Barbara Cartland

La révolte de lady Corinna



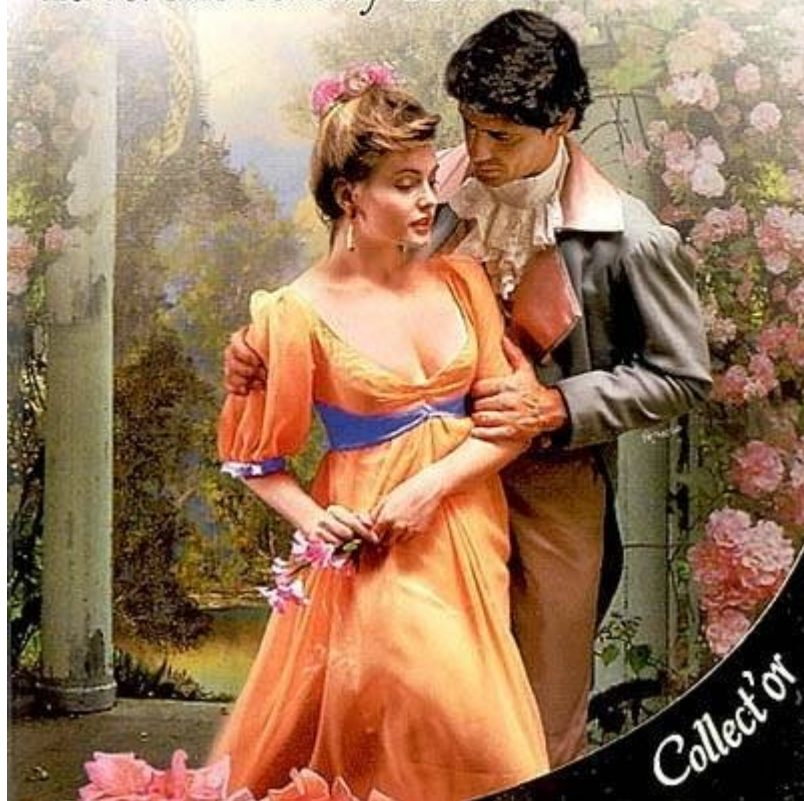
Collect'or



POUR ELLE

Barbara Cartland

La révolte de lady Corinna



Collect'or

Résumé :

Nattes d'or blond, limpide regard bleu, elle semble encore une enfant, la gracieuse Corinna Vermont. Pourtant, quand elle se voit contrainte, à la mort de son père, de rejoindre une parente détestable (une noble orpheline ne peut vivre seule), elle se révolte et s'enfuit.

Et la voici engagée comme gouvernante , sous un faux-nom. A Paris !

C'est le Paris somptueux du second Empire. Corinna est oubliée , surtout quand le très séduisant duc de Milverton l'entraîne ainsi de fête en fête.

Hélas! Corinna découvre bientôt l'envers de ce monde, ses artifices , ses perversions... une frivolité qui va peut-être corrompre, briser l'amour qui grandissait entre Corina et Daryl Warde ,duc de Milverton.

Chapitre 1 :

- Tu viendras donc t'installer chez nous mercredi, Corinna.
- Oui, tante Matilda.
- Tu te rendras dans ta propre voiture jusqu'à Hitchin, puis tu prendras la diligence.

Ton oncle n'a pas l'intention de t'envoyer ses chevaux. C'est compris?

- Oui, tante Matilda.
- Tu te feras, bien sûr, accompagner par ta femme de chambre, et elle pourra repartir le lendemain. Nous n'avons pas de place pour loger des domestiques supplémentaires.
- Bien., tante Matilda.
- En fait, nous devrions t'emmener avec nous dès maintenant, mais ton oncle n'aime pas être à l'étroit pour un long voyage. En outre, tu dois, je crois, t'occuper de trier les affaires de ton père.

- Oui, tante Matilda.
- C'est une bonne chose. On ne peut pas faire confiance aux domestiques, même s'ils sont dans la maison depuis longtemps.
- Là n'est pas la question, tante Matilda. Winch est à notre service depuis son plus jeune âge et Mrs Meadows depuis plus de cinquante-ans. Je leur confierais tout ce que je possède, les yeux fermés ...
- J'ai peine à croire, Corinna, que tu oses me contredire! C'est une fâcheuse habitude que j'ai déjà remarquée.

- Je suis désolée, tante Matilda, mais nos serviteurs font vraiment partie de la famille.

- Cette affirmation est ridicule et ne peut venir que d'un esprit enclin à l'exagération et à la sensiblerie tel que le tien. Laisse-moi te dire tout de suite, Corinna, que je ne tolérerai pas ce genre de réflexion sous mon toit.

- Non ... tante Matilda.

- Et tu ferais mieux de comprendre une fois pour toutes que ni ton oncle ni moi-même n'admettrons le moindre signe d'insubordination ou d'impertinence de la part d'une gamine de ton âge. Comme je le craignais, tu as, malheureusement, été trop gâtée.

Après un moment de silence, Corinna leva les yeux vers sa tante et s'obligea à articuler:

- Je suis ... désolée, tante Matilda.

Cependant, cela ne suffit pas à calmer sa tante, une grande femme maigre aux lèvres pincées et aux petits yeux soupçonneux. Elle dévisageait la jeune fille debout devant elle avec une hostilité manifeste, et quand elle rouvrit la bouche, ce fut pour dire d'un ton revêché:

- Nous te prenons chez nous maintenant que tu es orpheline, Corinna, parce que nous estimons que c'est notre devoir. Ton frère étant au loin avec son régiment, il n'est pas question que tu restes seule ici.

- Ce ne serait que pour quelque temps, répondit Corinna d'un ton presque suppliant.

Voilà déjà plusieurs mois que j'ai écrit à David pour l'informer de la maladie de papa.

On lui aura certainement donné une permission et il pourrait être de retour d'un jour à l'autre.

- Cela me paraît peu probable, répliqua sa tante. Et, de toute façon, quand ton frère rentrera, il n'est pas sûr qu'il veuille s'encombrer d'une jeune fille qui doit être étroitement surveillée et soumise à une discipline rigoureuse. (Elle regarda Corinna et ses yeux se rétrécirent un peu plus.) Ton oncle et moi-même ferons notre possible pour te corriger des défauts dus à l'indulgence excessive de ton père durant toutes ces années. Ta façon impertinente de répondre à tes aînés, d'exprimer ton opinion - qui ne vaut même pas la peine d'être écoutée et la manière dont tu te comportes, avec une assurance tout à fait indécente chez une jeune fille qui devrait se montrer modeste et soumise, sont des défauts qui devront être corrigés rapidement, et même sévèrement.

Elle fit une pause avant de poursuivre.

- ... Si ton frère te demande de revenir vivre avec lui - comme tu sembles le penser, mais ce dont je doute fort - il te retrouvera plus

disciplinée après un séjour dans la maison de ton oncle.

Corinna était sur le point de répondre lorsqu'une voix impatiente s'éleva dans l'entrée.

- Matilda! As-tu l'intention de me faire attendre indéfiniment?

- Non, Hector, bien sûr que non! lui répondit lady Vernon.

Rassemblant les pans de son manteau bordé de noir, elle jeta un dernier regard venimeux à Corinna en disant:

- Nous t'attendons mercredi. Emporte tous les vêtements noirs que tu possèdes parce que, lorsque tu seras à Clayton Towers, nous n'aurons guère le temps d'aller en acheter d'autres.

Lady Vernon traversa le salon dans un bruissement de jupons, les plumes noires de son chapeau s'agitant comme pour marquer son indignation, et rejoignit son époux dans l'entrée.

L'honorable général Sir Hector Vernon, cadet du défunt comte de Winthrop, était un homme à cheveux gris dont la peau rude et tannée - l'héritage de ses nombreuses campagnes d'Orient accentuait les profondes rides creusées sur son visage par l'irritation et la douleur.

Il souffrait du foie et toute sa maisonnée redoutait ses accès de fureur quasiment incontrôlables; il était, en outre, très autoritaire et exigeait de ceux qui le servaient la perfection en tout.

Pour Corinna; il avait toujours été, et ce depuis qu'elle était toute petite, un personnage terrifiant. Elle ne l'avait jamais entendu prononcer une parole aimable ou manifester de l'affection à quiconque, encore moins à son épouse. Quant à sa tante, elle éprouvait pour elle une aversion proche de la haine, qu'elle savait, d'ailleurs, largement partagée.

Sir Hector et son épouse montèrent dans leur voiture, un landau bien suspendu mais démodé, le général faisant durer tout ce qu'il possédait aussi longtemps que possible.

Il était cependant tiré par quatre bons chevaux qui, dès que le cocher eut soulevé et agité son fouet, s'élancèrent à bonne allure vers le bout de l'allée. Pas plus que sa tante, son oncle ne fit un signe de la main à Corinna, petite silhouette solitaire debout sur les marches du perron de la grande maison, mais elle n'en-fut pas surprise.

Elle se contenta de regarder leur voiture s'éloigner, le cœur empli de désespoir, jusqu'à ce que celle-ci eût disparu au bout de l'allée.

Elle se tourna alors vers le vieux maître d'hôtel qui l'avait rejointe et lui dit avec des sanglots dans la voix;

- Oh! Winch! Comment vais-je pouvoir vivre avec eux? Ils me détestent, ils m'ont toujours détestée, et leur maison est si froide et inconfortable! Je n'aurai personne à qui parler ... personne.

- Allons, milady, ne vous rendez pas malade, répondit le vieil homme. C'est dur, je sais, le général n'est pas un homme facile; il ne l'a jamais été; mais Mr David je veux dire M. le comte sera bientôt de retour.

- Cela peut prendre des mois! s'exclama Corinna. Comment pourrai-je le supporter?

Elle était là, debout dans le soleil, luttant pour retenir ses larmes; Ses cheveux blonds encadraient un petit visage en triangle où brillaient deux yeux immenses d'un bleu profond comme celui de la mer. Petite, mince et gracieuse, elle avait tellement l'air d'une sylphide que le vieil homme avait l'impression qu'un souffle de vent suffirait à l'emporter.

Au souvenir de la voix grondeuse et de l'expression dure de lady Vernon, Corinna se sentit frissonner.

- Ce ne sera pas pour longtemps, milady, lui dit le vieux Winch d'un ton qui se voulait réconfortant mais qui manquait de conviction. Le général a toujours envié M. le comte. Je l'ai remarqué dès que je suis arrivé ici; et ils n'étaient alors que deux jeunes gens! Ensuite, n'ayant pas eu d'enfants, votre oncle et votre tante ont reporté leur jalousie sur Mr David et vous-même, dès votre naissance.

- Je le sais, répondit Corinna. C'est pour cela que tante Matilda disait toujours à papa qu'il devrait nous fouetter. Quand elle séjournait ici, elle passait son temps à nous épier pour voir si elle ne pouvait pas trouver à redire et le faire mettre en colère. David et moi, cela nous faisait rire! Mais, maintenant, il faut que j'aille vivre avec eux, dans cette horrible maison perdue au milieu du Bedfordshire. Oh! Winch! que puis-je faire?

- Vous ne pouvez rien y faire, milady, dit tristement le vieux maître d'hôtel. Priez seulement pour que Mr David rentre vite.

- Si au moins je savais où il est, murmura Corinna. Mais on ne peut lui

écrire que par l'intermédiaire du ministère de la Guerre et Dieu sait combien de temps les lettres mettent pour lui parvenir! Oh! pourquoi, pourquoi a-t-il fallu que papa meure pendant que David était au loin?

Elle avait prononcé ces dernières paroles dans un souffle et comme, en dépit de sa résolution de se montrer courageuse, elle sentait les larmes lui monter aux yeux, elle se retourna pour se diriger vers la porte d'entrée.

Tandis qu'elle pénétrait à l'intérieur de la maison, Winch, qui la suivait, lui dit:

- Si je puis me permettre une suggestion, milady, vous devriez aller à l'orphelinat cet après-midi. C'est le jour du comité de direction et, bien qu'ils ne comptent peut-être pas sur votre présence, cela vous changerait les idées.

Il s'interrompit avant d'ajouter avec une ébauche de sourire;

- ... Comme disait ma vieille mère: « Intéresse-toi aux problèmes des autres, les tiens te paraîtront souvent moins importants, »

- J'avais oublié que c'était la réunion mensuelle! s'exclama Corinna. Oui, je vais y aller; de toute façon, je veux dire au revoir au recteur.

- Pensant que vous souhaitiez y aller, milady, j'ai fait préparer le poney et la carriole, qui devraient être ici d'un moment à l'autre.

- Dans ce cas, je vais monter mettre mon chapeau. Merci, Winch, de vous soucier ainsi de moi.

Corinna n'attendit pas sa réponse et monta en courant le grand escalier pour se rendre à sa chambre,

La maison était un peu délabrée, mais encore très belle. Elle appartenait à la famille Vernon depuis plus de deux cents ans et si, après la mort de la mère de Corinna, peu de choses avaient été faites pour la rénover, comme en changer les tentures et les tapis, les boiseries datant de l'époque de la reine Anne, les balustres sculptés et les grandes cheminées en pierre étaient toujours là.

En atteignant le palier, en haut de l'escalier, Corinna évita de regarder la porte de la chambre de son père. Elle l'avait aimé profondément et le père et la fille étaient unis par de nombreuses affinités qui expliquaient le bonheur qu'ils avaient toujours éprouvé à être ensemble. Mais la santé du comte avait commencé à décliner et il

avait passé les quatre derniers mois de sa maladie dans son lit, qu'il n'avait quitté que pour être emporté dans son cercueil jusqu'au caveau familial, où il reposait maintenant au milieu de ses ancêtres.

Corinna entra dans sa chambre et resta un moment à contempler le petit lit blanc dans lequel elle avait toujours dormi. Les fenêtres donnaient sur les pelouses et le soleil qui brillait à travers les châssis en forme de losange éclairait les petits trésors qu'elle avait rassemblés dans sa chambre parce qu'ils avaient un jour appartenu à sa mère.

Il y avait là un secrétaire en bois de rose, une travailleuse marquetée et quelques pièces de porcelaine de Saxe, qui évoquaient pour elle des souvenirs de son enfance et les histoires qu'on lui avait racontées pour l'endormir.

Il y avait surtout un portrait de sa mère, accroché au-dessus de la cheminée. Il représentait une femme ravissante, qui avait cette apparence délicate, presque irréelle dont avait hérité Corinna. Son visage respirait la jeunesse et l'innocence et, pourtant, il y avait dans son regard quelque chose de plus profond qui traduisait une force de caractère indéniable et le paraît d'une extraordinaire beauté.

Corinna leva les yeux vers le portrait.

- Oh! Maman! murmura-t-elle. Ne peux-tu m'épargner d'aller vivre à Clayton Towers?

Elle resta un moment immobile, semblant attendre une réponse. Puis elle se retourna pour prendre son chapeau dans le placard avant de redescendre dans l'entrée, devant laquelle la carriole l'attendait.

Le vieux valet qui la conduisit à l'orphelinat était presque sourd; pendant tout le trajet, Corinna resta donc silencieuse, essayant d'oublier qu'en remontant l'allée et en traversant le petit village elle disait adieu non seulement à tout ce qu'elle aimait mais aussi à son enfance. L'orphelinat se trouvait à la sortie du village et avait été fondé par le, grand-père de Corinna, le cinquième comte de Winthrop. Certains disaient qu'il l'avait fait pour apaiser sa conscience qui lui reprochait une jeunesse dissolue, d'autres déclaraient malicieusement que c'était pour donner un toit à quelques-uns de ses petits bâtards.

Quelle que fût la raison de sa création, cet établissement était un orphelinat modèle, avec ses pièces claires et spacieuses, ses chambres de quelques lits seulement et ses cuisines fonctionnelles. Et les orphelines, qui avaient entre cinq et quinze ans, étaient bien nourries et en bonne santé. Elles ne paraissaient en tout cas pas malheureuses

dans leur robe de coton bleu et leur tablier blanc. Elles s'inclinèrent devant Corinna tandis qu'elle se dirigeait vers le petit salon de l'intendante, où elle savait se trouver les membres du comité de direction.

Il n'y avait en fait que trois personnes. Le recteur, un homme âgé à cheveux blancs dont les mains tremblaient quelque peu, miss Skudemore, une vieille fille qui se consacrait aux bonnes œuvres et dont l'apparence austère démentait la bonté de cœur, et l'intendante elle-même.

Cette dernière, une petite femme rondelette et volubile qui approchait de la cinquantaine, bondit de son siège en voyant entrer Corinna et se précipita vers elle, les bras tendus.

- Madame la comtesse! nous ne vous attendions pas cet après-midi ! Mais nous sommes évidemment ravis de vous voir.

- Je n'avais plus rien à faire à la maison, répondit Corinna d'un ton posé. Ma tante et mon oncle sont partis et je dois les rejoindre dans quelques jours.

- J'ai appris que vous alliez vous installer chez le général, dit le recteur de sa voix lasse. Il m'en a parlé à l'enterrement. Vous allez nous manquer, Corinna.

- Ce sera réciproque. Comme vous le savez, je n'ai aucune envie de partir d'ici, mais ce ne sera que jusqu'au retour de David.

- Dans ce cas, espérons qu'il rentrera bientôt, répondit le recteur.

Voyant l'expression de bonté qui se lisait dans son regard, Corinna sentit qu'il la comprenait. Il la connaissait depuis son plus jeune âge.

- Puisque vous êtes ici, dit miss Skudemore, toujours pratique, vous allez pouvoir nous aider à résoudre un problème.

- Un problème?

- Oui, intervint le recteur. Nous avons reçu une lettre de la comtesse de Bréville.

- Elle a encore écrit? demanda Corinna avec intérêt en s'installant à la table autour de laquelle les autres étaient assis.

- Oui et même une lettre très flatteuse, répondit l'intendante. Monsieur

le recteur, voulez-vous que je la lise à lady Corinna ? Je sais que vos yeux ont du mal à déchiffrer cette petite écriture.

- Oui, volontiers. Ou peut-être Mme la comtesse pourrait-elle la lire elle-même.

- C'est vrai, acquiesça l'intendante. Nous en connaissons tous le contenu.

Tout en parlant, elle tendit la lettre à Corinna.

Elle était écrite sur un papier de luxe bleu pâle, orné d'un écusson aux couleurs flamboyantes. Corinna en avait déjà vu de semblables en de précédentes occasions et elle lut avec intérêt le contenu de la lettre.

29, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris

Le 26 avril 1869.

La Comtesse Lucille de Bréville Présente ses compliments à la direction de l'orphelinat Elizabeth Vernon et la remercie de ses bons services passés.

La Comtesse est satisfaite des jeunes filles envoyées en France à sa demande. Elles se sont très bien adaptées, se sont montrées consciencieuses dans leur travail et d'une conduite irréprochable.

La Comtesse a maintenant besoin de façon pressante d'une jeune gouvernante anglaise pour son fils de six ans, le Comte de Bréville. Elle vous serait reconnaissante de bien vouloir lui envoyer une jeune personne susceptible de prendre ses fonctions immédiatement.

La Comtesse s'en remet entièrement, pour le choix de celle-ci, à la direction de l'orphelinat, qui l'a si aimablement obligée jusque là.

Tout ce qu'elle demande, c'est que cette jeune fille soit envoyée à Paris sans retard, dès qu'elle pourra entreprendre le voyage. Elle lui versera les gages que vous voudrez bien lui indiquer et lui remboursera ses frais de voyage dès son arrivée. La Comtesse me prie de vous remercier à nouveau de vos bons services.

Votre très obligé, Henry Spencer, L'Intendant.

Lorsqu'elle, eut terminé la lecture de la lettre.

Corinna leva les yeux vers les trois occupants de la pièce, dont le

regard était posé sur elle avec une expression d'attente plus ou moins angoissée.

- Le problème est simple, dit miss Skudemore. Nous n'avons personne à envoyer.

- Et miss Taylor? demanda Corinna. Je sais qu'il serait difficile de nous séparer d'elle, mais d'autre part, la comtesse a toujours été très bonne pour l'orphelinat. Les jeunes filles que nous lui avons envoyées par le passé nous écrivent des lettres enthousiastes vantant sa bonté et exprimant leur joie d'être en France.

- Elles vivent au château que possède la comtesse à la campagne, dit l'intendante.

Cette lettre-ci vient de Paris et il semble que ce soit là-bas que la comtesse ait besoin d'une gouvernante. Quelle merveilleuse occasion! On dit que Paris est la ville la plus gaie et la plus extravagante de toute l'Europe !

- J'aurais justement pensé que ce n'était pas l'idéal pour l'une de nos orphelines, fit remarquer le recteur avec un léger ton de reproche dans la voix.

L'intendante rougit.

- L'impératrice est très belle, murmura-t-elle comme si elle se parlait à elle-même.

- Cela ne résout pas notre problème, intervint miss Skudemore d'un ton sec.

Franchement, lady Corinna, nous n'avons, comme vous le savez, absolument personne à envoyer. Miss Taylor n'accepterait pas cette proposition et, d'ailleurs, elle est beaucoup trop âgée.

Corinna le savait bien. « Quel dommage, pensait-elle, que miss Gilsmith, qui. aurait parfaitement convenu à tous points de vue, se soit mariée l'année précédente! »

Les quelques autres professeurs qui venaient enseigner à l'orphelinat n'en faisaient pas partie. La fille du recteur apprenait aux jeunes filles la couture, et une autre dame du village venait leur donner des cours de cuisine une fois par semaine.

Le recteur se chargeait de leur éducation religieuse en général et tout

le reste était laissé aux soins de l'intendante, à l'exception de ce que leur inculquait Corinna elle-même, qui venait à l'orphelinat tous les dimanches.

Elle leur enseignait les prières et le catéchisme, qu'elles apprenaient comme des perroquets. Mais la plus grande partie du temps que Corinna leur consacrait, elles le passaient à lui poser des questions sur des sujets divers qui, elle essayait de s'en convaincre elle-même, faisaient partie des connaissances générales.

Elle s'était attachée aux grandes et aurait préféré que la comtesse eût redemandé des servantes. Emily et Jane avaient toutes deux près de quinze ans; il était temps qu'elles trouvent un travail et il était fort peu probable qu'il s'en présentât d'aussi bien payés et agréables que celui-là en Angleterre.

Baissant les yeux sur la lettre, Corinna se dit que, lorsqu'ils répondraient à la comtesse pour lui annoncer qu'ils avaient le regret de ne pas pouvoir lui envoyer de gouvernante, ils pourraient mentionner que, si elle avait encore besoin de servantes, il y en aurait bientôt deux de disponibles.

Le recteur rassemblait les papiers posés devant lui.

- Eh bien, je suppose que c'est tout pour aujourd'hui. Il n'y a rien d'autre dont vous aimeriez que nous discussions?

- Non, monsieur le recteur. Je regrette seulement que nous ne puissions envoyer une réponse plus favorable à cette aimable dame française. Je vous assure que si j'étais plus jeune, j'irais moi-même! répondit l'intendante.

- Nous ne vous laisserions pas partir, déclara le recteur en souriant. S'il est une personne dont nous ne pouvons nous passer, c'est bien vous !

Corinna reposa la lettre.

- Voulez-vous que j'y réponde? demanda-t-elle au recteur. Je sais à quel point vous êtes occupé.

C'était uniquement une excuse pour épargner les yeux du vieil homme, mais il accepta avec reconnaissance.

- Ce serait très aimable à vous, Corinna, quoique je ne voudrais pas abuser de votre gentillesse. Vous devez avoir tellement de lettres à

écrire en ce moment. Votre père doit être très regretté.

- Oui. reconnu Corinna, mais, justement, j'en ai déjà tellement à écrire qu'une de plus ne me demandera pas un très grand effort. Je vais la rédiger immédiatement et la faire porter par un valet pour qu'elle parte par la première malle-poste. La comtesse voudra avoir le temps de trouver quelqu'un d'autre.

- Je me demande pourquoi elle est si pressée, dit l'intendante d'un ton pensif. Peut-

être la gouvernante actuelle de l'enfant est-elle tombée malade?

- Ou elle a peut-être été renvoyée, suggéra miss Skudemore d'un ton acide.

- Voilà une question dont nous ne connaissons jamais la réponse, dit Corinna en riant.

Elle savait que la lettre donnerait à l'intendante l'occasion d'une réflexion interminable sur la comtesse, sa maison de Paris et son château à la campagne.

Lorsque la première lettre était arrivée, cinq ans plus tôt, pour demander qu'une orpheline soit envoyée en France, elle avait causé une vague d'excitation dans la vie calme et sans événements de l'orphelinat.

A cette époque, Corinna était encore trop jeune pour rendre régulièrement visite à l'orphelinat, mais elle avait appris l'effet produit par la demande de la comtesse. Son père et elle avaient souvent plaisanté ensemble sur l'intérêt si vif que portait l'intendante à Napoléon III et à la famille impériale. Ayant le sentiment que l'orphelinat avait un rapport, si mince fût-il, avec la France, elle s'était mise à parcourir les journaux à la recherche de nouvelles concernant l'autre côté de la Manche. Elle découpait même tous les articles ayant trait à la vie du Second Empire et les collait sur un cahier qu'elle tenait caché dans sa chambre.

Depuis un an que Corinna avait pris la place de son père au comité de direction, elle était la seule personne à qui l'intendante avait confié son secret.

- On raconte tellement d'histoires sur Sa Majesté, lui avait-elle dit un jour à voix basse, d'un air ravi.

- Quel genre d'histoires? lui avait demandé Corinna, sachant que c'était la question qu'elle attendait.
- On parlait beaucoup, lorsqu'il vivait ici, de sa liaison avec une certaine miss Howard, une femme riche et belle, mais sans grande vertu. Mais je crois bien que Sa Majesté s'est rangée depuis qu'elle est mariée à l'une des plus belles femmes du monde.
- L'impératrice Eugénie est en effet ravissante.
- Si seulement je pouvais la voir, au moins une fois! avait murmuré l'intendante en soupirant. Je dois me contenter de photographies, mais c'est déjà bien que nous puissions en avoir. Quand j'étais jeune, cela n'existait pas.
- Non, bien sûr. Toutefois, j'ai souvent pensé qu'elles ne donnaient pas une image très nette des gens; elles les font paraître raides et sans vie, pas du tout comme ils le sont dans la réalité.
- J'ose croire qu'elles s'amélioreront avec les années, avait déclaré l'intendante d'un ton prophétique, mais, en attendant, c'est toujours mieux que rien.
- C'est certain! s'était exclamée Corinna en riant.

Elle s'était souvent donné la peine, parce qu'elle l'aimait beaucoup, de lui apporter des coupures du *Illustrated London News* que lisait son père; il y avait souvent des dessins et des descriptions des robes de l'Impératrice dans ce magazine et le *Ladies Journal*.

Corinna savait que ces petits cadeaux lui faisaient beaucoup plus plaisir que tout ce qu'elle aurait pu lui offrir. Tandis qu'elle quittait l'orphelinat, elle se fit la réflexion que, pendant son séjour à Clayton Towers, elle n'aurait certainement plus la possibilité de contribuer à la collection de l'intendante.

Malgré la chaleur du soleil printanier, elle se sentit frissonner à la pensée de ce qui l'attendait. Comment pourrait-elle supporter la perspective de ces longs jours, semaines et peut-être mois pendant lesquels elle allait être maltraitée par sa tante? Et peut-être même fouettée, si celle-ci trouvait une raison valable pour le faire.

La tante Matilda avait toujours harcelé son frère pour qu'il punisse ses enfants plus sévèrement. Elle n'avait jamais pu comprendre qu'un seul mot de remontrance ou de reproche de la part de leur père suffît à les faire instantanément regretter et s'excuser de l'avoir contrarié. Il s'était

toujours fait obéir par amour, comme l'avait fait son épouse.

Et c'était uniquement, Corinna le savait, parce que son oncle et sa tante étaient incapables d'amour, qu'ils devaient, pour se faire obéir, avoir recours à la crainte et à la violence.

Corinna avait fait deux séjours à Clayton Towers avec son père et, chaque fois, en quittant la grande maison laide et lugubre, perdue en rase campagne, elle avait eu l'impression de s'évader d'une prison. Ce n'étaient pas seulement le froid, l'inconfort, le manque de goût dans la décoration des pièces et l'air malheureux des domestiques habitués à être rudoyés qui la déprimaient. C'était aussi cette atmosphère si oppressante qu'elle semblait Interdire tout semblant de bonheur.

C'était comme si un épais brouillard s'abattait sur tous ceux qui pénétraient dans Clayton Towers, les enveloppant d'une sorte de détresse inéluctable qui semblait aspirer la vie même hors de leurs veines.

« J'en mourrai si je dois y aller », se surprit à penser Corinna.

Puis elle se souvint que son père avait toujours admiré le courage, et David aussi.

« Il faut que je sois courageuse, il le faut. », se dît-elle.

Mais elle se sentait déjà défaillir et savait bien que, si ferme que fût sa résolution, son oncle et sa tante se chargeraient de lui miner le moral, jusqu'à ce qu'elle devienne la créature molle et sans volonté qu'ils espéraient bien en faire.

Comme la carriole passait devant la petite église en pierre grise du village, où Corinna avait été baptisée et confirmée, elle eut le sentiment qu'elle disait adieu à un rêve précieux.

Chaque fois qu'elle avait pensé au jour où elle se marierait, elle s'était imaginée remontant l'allée centrale si familière, au bras de son père. Le vieux recteur, pour qui elle éprouvait une grande affection, officierait et, debout au pied de l'autel, se trouverait l'homme qu'elle aimerait. Elle avait pensé à lui si souvent qu'elle pouvait presque l'imaginer: il serait grand, bien bâti, avec un air de distinction indéfinissable, un beau visage, des yeux pétillants de malice et un sourire légèrement moqueur.

Cette image qu'elle s'en faisait depuis l'âge de douze ans - époque à laquelle elle avait lu son premier roman d'amour - était si vive dans

son esprit qu'elle avait du mal à se rappeler que cet homme n'existait pas. Quand elle songeait à l'amour, il était là, auprès d'elle. Quand elle pensait au jour où elle se marierait, c'était lui qu'elle se voyait épouser.

D'abord inconsciemment, puis intentionnellement, elle s'efforçait d'élargir ses connaissances et de cultiver ses talents pour lui plaire. Il n'avait pas de nom, c'était simplement l'homme qu'elle aimait, celui qu'elle pensait fait pour elle. Il l'attendait, quelque part, tout comme elle l'attendait, jusqu'au jour où le destin les mettrait en présence. Maintenant que son père était mort, Corinna avait le sentiment que l'homme de ses rêves ne survivrait pas à Clayton Towers !

- Adieu! murmura-t-elle, en se disant que seule, désormais, l'attendait la dure réalité de la sévère discipline qu'allait lui imposer la tante Matilda.

De retour chez elle, Corinna remercia le vieux valet de l'avoir conduite à l'orphelinat, puis se rendit dans le bureau où elle-même et, son père passaient de longues heures.

C'était une belle pièce aux murs tapissés de livres et contenant deux bureaux. Son père s'était toujours servi du grand placé au centre et celui de Corinna était disposé devant l'une des fenêtres.

Elle s'y installa et vit l'épaisse pile de lettres auxquelles elle devait répondre, ce qui lui prendrait certainement plusieurs jours. Elle sortit de son réticule, où elle l'avait rangée, la lettre de Paris. Elle la relut. Puis, après avoir pris une feuille de papier vierge dans le tiroir, elle saisit la plume d'oie et y inscrivit l'adresse de l'orphelinat.

Quel dommage qu'il n'y eût personne à envoyer comme gouvernante pour le jeune comte ! Tout comme l'intendante, elle se surprit à penser à tout ce qu'elle avait entendu dire sur Napoléon III.

D'après les photos, ce n'était pas un bel homme mais sa barbiche - appelée en l'honneur de Sa Majesté une «impériale» - lui donnait un air distingué, et il était à la fois digne et courtois. Le père de Corinna, qui avait rencontré Louis-Napoléon à de nombreuses occasions durant son exil en Angleterre, disait qu'il était plein de charme et avait la certitude qu'il gouvernerait un jour la France.

« Comme ce doit être merveilleux d'être sûr de voir un jour tous ses vœux se réaliser! »

songea alors Corinna.

La pensée de l'homme de ses rêves lui revint à l'esprit. Si seulement il pouvait apparaître subitement et l'emmener au loin avant qu'elle doive partir pour Clayton Towers!

« Je t'aime. Tu es à moi, tu es mon cœur, mon âme, ma femme. »

Elle croyait l'entendre prononcer ces mots. Elle croyait sentir ses lèvres sur les siennes!

Elle se contraignit à ramener ses pensées à la famille impériale. L'impératrice, d'origine espagnole, était considérée, comme l'avait dit si justement l'intendante, comme l'une des plus belles femmes du monde.

« Comme j'aimerais les voir, tous deux » pensa Corinna en se demandant si elle aurait jamais l'occasion de se rendre à Paris.

Son père avait souvent parlé de l'y emmener, mais bien avant que sa maladie ne le mine et à l'époque où Corinna était assez âgée pour l'accompagner, il n'avait déjà plus assez de forces pour entreprendre un tel voyage.

Il avait cependant tenu à ce qu'elle parle bien le français.

- Ta mère le parlait parfaitement, avec un accent parisien, lui avait-il souvent dit.

Corinna n'avait eu aucune peine à apprendre cette langue, ayant étudié le latin dès sa plus tendre enfance avec un vieux maître d'école en retraite qui habitait le village.

Lorsqu'ils avaient découvert un professeur de français vivant à huit kilomètres de là, à Hertford, celle-ci - c'était une femme - s'était émerveillée des progrès rapides de Corinna, qui n'avait alors que dix ans.

- C'est extraordinaire! avait-elle dit eu comte. On prendrait aisément la petite pour une Parisienne.

- Elle n'en a certainement pas l'air, avait répondu le comte en souriant.

Effectivement, avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus, Corinna avait tout à fait le type anglais. Mais, à quinze ans, elle lisait couramment le français et le parlait sans une faute.

Elle avait trouvé de nombreux livres français dans la bibliothèque de

son père et elle les dévorait, ainsi que l'histoire de ce pays qu'elle trouvait aussi fascinant que l'Angleterre.

Le comte l'avait toujours encouragée à lire et seule la tante Matilda était horrifiée du temps que Corinna passait avec ses livres.

« La lecture est aussi mauvaise qu'inutile pour une jeune fille! disait-elle de cette voix grondeuse et crierde qui faisait frémir instinctivement Corinna. Si tu étais ma fille, tes lectures seraient limitées et je ne t'autoriserais certainement pas à lire de la littérature étrangère. Dieu sait quelles idées fausses ou scandaleuses tu as pu en tirer! »

Elle avait été encore plus horrifiée quand elle avait découvert que Corinna avait lu *Les Misérables* de Victor Hugo.

Elle-même n'avait jamais lu un seul livre en français - elle en était bien incapable -

mais elle était convaincue que toute littérature provenant d'un pays étranger ne pouvait qu'être inconvenante et déprave.

- Elle fait tout paraître sale et dégradant, papa, avait dit Corinna à son père après avoir subi un nouveau sermon de la part de sa tante.

- Chacun voit le monde avec ses propres yeux, avait répondu le comte avec philosophie. Souviens-t'en toujours, ma chérie. C'est un bon indice du caractère.

Lorsque la tante Matilda s'en allait, ils parvenaient à l'oublier et même à rire du venin qu'elle lançait à longueur de journée à quiconque l'écoutait.

Comment, se demandait Corinna, pourrait-elle éviter de se laisser contaminer au contact de sa tante, une fois qu'elle serait de façon permanente sous sa domination?

Elle se rendit soudain compte qu'il y avait déjà un bon moment qu'elle était là, assise à son bureau à regarder le jardin sans le voir, et qu'elle n'avait toujours pas commencé la lettre à la comtesse.

Elle poussa un petit soupir et se mit à écrire de sa belle écriture élégante.

Le comité de direction de l'orphelinat Elizabeth Vernon remercie Monsieur

l'Intendant de Madame la Comtesse de Bréville, de. sa tris aimable lettre du 26 avril.

C'est avec le plus grand regret qu'il se trouve dans l'obligation de l'informer qu'il ne dispose actuellement d'aucune personne susceptible d'occuper le poste de gouvernante du Comte de Bréville. Le comité ...

Corinna s'interrompit soudain, la plume levée.

Une idée lui avait soudain traversé l'esprit, une idée fantastique, révolutionnaire et tout à fait extraordinaire!

Sur le moment, il lui sembla qu'il s'agissait de quelque chose d'irréel, qui flottait dans l'air au-dessus d'elle, mais qu'elle ne parvenait pas à saisir. Puis, lentement, comme une image devenant plus nette, cette vision se précisa dans son esprit, elle comprit ce à quoi elle pensait.

C'était bien sûr impossible, ridicule, absurde!

Comment pouvait-elle même avoir envisagé une chose pareille ? Et pourtant, cette idée ne la quittait plus. Elle bondit de sa chaise et se mit à marcher de long en large dans la pièce.

Non, elle ne pouvait pas le faire ! Ce serait une folie! Et cependant ...

Comme un puzzle posé sur son bureau, les pièces s'assemblaient les unes après les autres ... Elle écrirait à sa tante Matilda et lui dirait qu'une amie l'avait invitée pour quelques jours ... oui, c'est cela, une amie vivant sur la côte, car c'était là qu'elle se ferait emmener ... à Douvres ...

Elle y passerait la nuit et traverserait la Manche le lendemain... il lui semblait que quelqu'un lui avait dit que les bateaux partaient très tôt ... ensuite, elle prendrait un train jusqu'à Paris ... Elle ne donnerait pas son adresse à tante Matilda; ainsi, elle ne pourrait pas essayer de la joindre ...

Elle dirait qu'elle retardait simplement son arrivée à Clayton Towers et irait chez eux dès qu'elle aurait quitté son amie... cette invitation venait d'une personne qu'elle connaissait depuis très longtemps.

Ce n'était qu'un demi-mensonge! Après tout, elle connaissait la comtesse et était en rapport avec elle depuis plus de cinq ans.

Non! Une idée aussi incongrue ne pouvait qu'être le fruit d'un esprit déséquilibré!

Comment pouvait elle envisager de faire une chose aussi répréhensible?

Elle s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit. Il soufflait un petit vent frais et le jardin était inondé de soleil. Un magnolia aux fleurs blanches semblables à des perles se dressait sur le fond de ciel bleu et les pétales roses de l'amandier en fleur faisaient penser à des ailes de fée. Au loin dans le bois, on apercevait les premiers boutons rouges des bosquets de rhododendrons et un tapis de jacinthes.

En comparaison, le Bedfordshire paraissait à Corinna terne morne et gris, gris, gris!

D'une grisaille qui s'infiltrerait en elle comme le froid dans ses os, qui l'envelopperait, l'anéantirait, la forcerait à tomber à genoux. L'autre solution était ... Paris!

Corinna prit une profonde inspiration. Pourquoi serait-elle effrayée?

De toute façon, tante Matilda la punirait et l'humilierait pour les fautes les plus bénignes, des fautes qu'elle inventerait à plaisir. Au moins, si son subterfuge était découvert, sa tante aurait une bonne raison d'être furieuse et la punition en vaudrait la peine.

Le regard de Corinna s'éclaira. Elle était très pâle depuis la mort de son père, mais subitement des couleurs étaient revenues sur ses joues.

Elle semblait soudain renaître à la vie. Le voile de détresse, qui l'enveloppait depuis son deuil, se levait ..

Elle pensait au sourire que son père avait dans les yeux et sur les lèvres et à la compréhension qu'il y avait toujours eu entre eux.

- Tu considérerais cela comme une plaisanterie fameuse, papa! dit-elle doucement. Et après tout, quoi de plus respectable qu'une gouvernante?

Ayant pris sa décision, Corinna retourna s'installer à son bureau.

Elle froissa la lettre qu'elle avait commencée, sortit une autre feuille de papier et; après avoir pris sa plume, en rédigea une nouvelle rapidement. Lorsqu'elle eut terminé, elle traversa la pièce pour aller tirer le cordon de la sonnette.

Il se passa quelques minutes avant que le vieux Winch n'arrivât à la porte en soufflant.

- Voulez-vous envoyer John porter cette lettre à la poste? lui demanda Corinna. C'est très urgent, alors dites-lui de se dépêcher.

- Je vais y veiller, milady.

- Et ... Winch, je compte partir demain pour aller passer quelques jours chez ... une amie, poursuivit Corinna. J'ai décidé de rendre visite à quelqu'un qui habite près de Douvres avant d'aller chez Mme la comtesse.

- J'en suis heureux, milady, répondit le vieil homme. Peut-être pourrez-vous y rester jusqu'à ce que Mr David revienne. Il ne tardera plus. J'en suis sûr.

- J'espère que vous avez raison, dit Corinna en souriant. Pouvez-vous me faire préparer la voiture pour 9 heures demain matin? Il faut environ six heures pour Douvres?

- Plutôt sept, milady. c'est le temps qu'il a fallu à M. le comte lorsqu'il s'est rendu à l'enterrement de l'amiral Naresby, et la maison de l'amiral se trouvait à huit kilomètres de la ville.

- Sept heures donc, concéda Corinna. Et demandez à. Mrs Meadows de commencer à faire mes valises.

- Je vais m'en occuper, milady. Je suis heureux que vous ayez pensé à un endroit où aller.

Winch sortit de la pièce de son pas traînant et Corinna leva les mains vers son visage.

Les dés étaient jetés, la lettre était partie!

Une lettre qui disait à l'intendant de la comtesse qu'en réponse à sa demande la direction de l'orphelinat envoyait immédiatement en France une jeune préceptrice qui, espérait-on, donnerait entière satisfaction. Elle s'appelait Cora Vern.

Corinna sourit intérieurement en pensant à la façon dont elle avait raccourci son nom. Elle savait que la plupart de ses affaires portaient des initiales brodées et elle se souvenait aussi de l'époque où elle et son frère avaient monté quelques pièces de théâtre en amateurs pour Noël, que David, qui en était le producteur, répétait sans cesse aux

acteurs:

« Vous devez vous mettre dans la peau du personnage ! Et n'oubliez pas que le véritable art de la feinte consiste à être soi-même autant que possible. »

- Être soi-même autant que possible, répéta Corinna à voix haute.

Corinna Vernon, Cora Vern. Ces deux noms se ressemblaient tout en étant très différents !

En fait, elle n'aurait même pas besoin de jouer la comédie, car il était fort peu probable que la comtesse Lucille de Breville eût jamais entendu parler de lady Corinna Vernon.

D'un autre côté, le dénommé Henry Spencer était manifestement anglais.

« Ce doit être lui, se dit Corinna, qui a eu le premier l'idée d'écrire à l'orphelinat.

J'aurais pourtant cru qu'il ne manquait pas en France de jeunes filles toutes prêtes à accepter le poste de servante auprès d'une comtesse. »

Peut-être Mr Spencer avait-il pensé - faire une faveur à l'orphelinat, ou cherchait-il avant tout des jeunes filles bien élevées et habituées aux travaux d'intérieur, pour servir au château?

Quelles qu'aient été ses raisons, Corinna devrait se montrer prudente en ce qui le concernait.

« Cora Vern ! se dit-elle. Il ne faut pas que j'oublie mon nom! »

Elle se sentit un instant parcourue d'un frisson de peur devant son audace, Comment pouvait-elle envisager une escapade aussi extravagante, aussi peu conventionnelle, aussi incroyablement horifiante pour une personne comme tante Matilda?

Puis elle comprit au bondissement de son cœur, à son excitation grandissante, qu'elle était sur le point de se lancer dans une aventure. Peut-être une toute petite aventure, mais, pour elle, le départ à la découverte le plus excitant, le plus audacieux, le plus imprévisible qu'elle eût jamais entrepris!

Chapitre 2 :

- J'ai le mal de mer !

La jeune femme gémissait. Elle semblait très mal en point et Corinna chercha des yeux un steward dans le salon bondé. Mais le navire tanguait terriblement et, déjà, la moitié des passagers souffraient du mal de mer.

Comprenant que la jeune femme assise à côté d'elle risquait d'être malade d'un moment à l'autre, Corinna se leva pour aller chercher une des cuvettes empilées au bout du salon. Elle la rapporta juste à temps et tint le front de la malade jusqu'à ce que la crise fût passée.

La jeune femme française se laissa aller contre son dossier, épuisée, son visage très pâle faisant ressortir les deux touches de rouge posées sur ses pommettes, le tour de ses yeux fermés tout barbouillé de mascara.

« Elle est jolie » , pensa Corinna en revenant des toilettes où elle était allée vider la cuvette. Elle s'assit auprès de l'inconnue et prit sa main molle entre les siennes.

- Si vous vous sentez le courage d'y monter, je pense que vous seriez beaucoup mieux sur le pont. Il ne fait pas très froid, il y a simplement des rafales de vent; ici, entourée de tous ces gens malades, vous ne pouvez que vous sentir plus mal.

- Ce serait ... peut-être ... mieux, répondit la jeune femme.

Elle faisait apparemment un effort pour parler anglais et son accent français était très prononcé. Corinna passa un bras autour de sa taille et l'aida à se mettre debout. La traversée du salon fut un peu difficile, mais une fois arrivées au pied de l'escalier, dont elles pouvaient utiliser la rampe pour se hisser, elles eurent moins de peine à se tenir debout.

Elles débouchèrent sur le pont au moment même où soufflait une rafale de vent frais, qui était en soi un immense soulagement après l'atmosphère étouffante qui régnait en bas.

Corinna trouva deux sièges du côté le plus abrité du bateau.

Avec une mer aussi démontée, personne ne se disputait les fauteuils disposés sur le pont et, après avoir installé sa compagne dans un endroit où elle était à l'abri non seulement du vent mais aussi des paquets de mer s'écrasant à l'avant, elle leva son visage vers le ciel en poussant un petit soupir de soulagement.

Elle avait réussi à s'enfuir! Elle avait quitté l'Angleterre! Tout avait marché selon ses plans. Elle n'arrivait pas à croire que la tante Matilda n'allait pas apparaître à la dernière minute pour l'empêcher tout d'abord de partir de chez elle et ensuite de monter à bord du bateau, à Douvres.

Mais elle avait quitté la maison la veille à 9 heures du matin avec uniquement Winch et Mrs Meadows pour lui dire au revoir et elle était arrivée à Douvres à 6

heures du soir après avoir changé de chevaux deux fois. Le voyage avait pris plus de temps qu'elle ne l'aurait pensé, car il y avait eu non seulement les changements de chevaux mais aussi les repas pour l'allonger.

Néanmoins, Corinna en avait apprécié chaque minute.

C'était vraiment excitant de savoir qu'elle faisait une chose imprévisible, peut-être répréhensible, mais qu'en même temps, elle échappait à tante Matilda.

« D'autres femmes ont bien dû se rendre en France toutes seules ! », oppose-t-elle comme argument à sa conscience.

Elle avait toujours entendu dire que les gouvernantes et les nurses anglaises étaient bien accueillies non seulement dans les familles françaises - le prince impérial avait lui-même une nurse anglaise - mais aussi dans l'aristocratie de tous les pays.

Elles, ces pauvres créatures, n'avaient pas de compagnon ou de valet pour les accompagner. Elles devaient se débrouiller toutes seules pendant ce long voyage et faire face aux problèmes de billets et de bagages, alors que, bien souvent, elles ne parlaient aucune langue étrangère.

« Je serais vraiment une femmelette si je n'étais pas capable de me débrouiller toute seule. », se dit Corinna.

Elle avait en tout cas un souci de moins, du fait qu'elle ne possédait pas une garde-robe encombrante. Quand son père était mort, sa couturière lui avait fait deux nouvelles robes noires d'après-midi et une de soirée, dont elle avait pris les modèles dans le *Ladies Journal*.

Les crinolines étaient passées de mode l'année précédente et bien que les robes fussent encore très larges, toute leur ampleur était ramassée en une tournure située à la hauteur des reins.

Le devant épousait la silhouette pour mettre en valeur la courbe des seins et révéler une fine taille corsetée. Corinna, qui portait le deuil, avait choisi des modèles très simples et d'ailleurs, il était peu probable que la vieille couturière, dont la vue n'était plus aussi bonne et dont les longs doigts étaient noués par les rhumatismes, aurait pu réussir quoi que ce soit de compliqué.

« De toute façon, s'était dit Corinna en regardant Mrs Meadows emballer ses affaires, elles seront tout à fait de mise pour le poste que j'occuperai. »

Son petit chapeau tout simple, bordé de rubans en velours noir, était aussi de bon ton et il faisait ressortir le blond de sa chevelure et l'expression d'intense excitation de ses grands yeux. Corinna avait passé la nuit à Douvres dans un petit hôtel respectable du bord de mer.

Elle avait prétexté auprès de John, le cocher, que ses amis devaient venir la chercher à cet endroit, leur maison étant assez difficile à trouver. Après que le landau se fut éloigné, elle avait demandé une chambre et prié un porteur d'envoyer pour elle un télégramme, de la poste. Elle s'était rendu compte pendant le voyage jusqu'à Douvres qu'elle risquait d'arriver à Paris avant la lettre qu'elle avait expédiée la veille.

Elle avait donc adressé un télégramme à Henry Spencer.

A votre demande, miss Vern arrivera demain.

L'orphelinat Elizabeth Vernon.

Il y avait seulement quelques années qu'un service télégraphique reliait l'Angleterre et le Continent, et le père de Corinna avait été très impressionné par la rapidité de communication qu'il offrait. Le lendemain matin, Corinna s'était fait réveiller très tôt, juste comme l'aube se levait sur la mer.

En voyant les doigts d'or du soleil faire irruption dans le ciel pour chasser les ténèbres de la nuit, elle se dit que cette image était symbolique. C'était ce qui lui était arrivé: le voyage avait chassé sa tristesse, son appréhension, ses craintes.

Quoi qu'il pût se passer dans l'avenir, elle n'oublierait jamais ce jour où elle avait écarté les entraves des conventions sociales, défié l'autorité de sa tante et de son oncle et décidé de partir à l'aventure

vers un monde inconnu.

Le soleil de l'aube se perdit bientôt dans un ciel gris et nuageux et un vent soufflant en rafales se leva avec la marée montante, laissant voir sous les jupes des voyageuses qui grimpaient la passerelle un soupçon de cheville très indécent.

Toutes les autres passagères se hâtaient de s'engouffrer dans les entrailles du bateau, mais Corinna resta un moment debout en haut de la passerelle à contempler le *Britannia*, qui devait l'emmener loin de l'Angleterre.

C'était un vapeur à aubes et elle savait qu'il s'agissait d'un ancien modèle, car son père s'était toujours intéressé de très près aux bateaux. Il y avait une voile auxiliaire accrochée au mât et le comte lui avait dit que les machines à basse pression utilisaient trop d'énergie et étaient Incapables de faire avancer le paquebot rapidement.

Néanmoins, une fois qu'ils eurent largué les amarres et quitté le port pour la haute mer, Corinna trouva que le *Britannia* avançait à bonne allure.

Les vagues étaient surmontées de crêtes blanches et le temps que Corinna descende à l'intérieur du bateau pour trouver une place, bon nombre de passagers tenaient déjà un mouchoir devant leur bouche et appelaient les stewards.

- Vous voyez, c'est beaucoup plus agréable sur le pont qu'en bas! dit Corinna à sa compagne tandis qu'elle sentait le vent frais agiter ses cheveux blonds autour de ses joues.

La Française ne répondit pas.

Ses yeux étaient fermés et elle se tenait recroquevillée dans sa cape de voyage que Corinna trouvait quelque peu voyante avec sa bordure de fourrure.

Elle l'arrangea autour de la malade et lui dit:

- Je vais descendre voir si je peux vous trouver quelque chose à boire, mais je doute fort qu'ils aient beaucoup de choix à bord.

- Du cognac. Je désire du cognac, s'il vous plaît, murmura la jeune femme.

- Je vais voir s'ils en ont, promet Corinna.

Il lui fallut un certain temps pour trouver un steward disponible, mais elle put finalement obtenir un petit verre de cognac bon marché pour lequel elle paya une somme qui lui parut exorbitante. Elle l'emporta sur le pont.

Corinna était inquiète de voir la Française si mal en point, mais cette dernière réussit à avaler le cognac d'un trait avant de se laisser retomber en arrière en gémissant, les yeux fermés.

- La traversée ne durera pas longtemps, lui dit Corinna d'un ton réconfortant.

Puis, pensant qu'en pareilles circonstances, la dernière chose dont elle aurait envie serait de parler, elle se renversa-en arrière sur son siège pour réfléchir à ce qui l'attendait. Les orphelines qui étaient déjà au service de la comtesse auraient pu constituer un danger, mais elles étaient, comme le lui avait appris l'intendante, à la campagne; et même si elle avait l'occasion de les rencontrer, elles ne la reconnaîtraient probablement pas.

Elles avaient toutes quitté l'orphelinat avant qu'elle ne commence à s'y rendre régulièrement. En fait, elle ne serait jamais devenue membre du comité de direction si son père n'avait pas été contraint par son médecin d'abandonner ses nombreuses obligations sociales.

Il aimait ses fonctions de lord-lieutenant et tenait à les garder jusqu'au bout. Mais il avait dû soit démissionner de ses autres postes, soit se faire remplacer. Lorsqu'il avait demandé à Corinna de s'occuper de l'orphelinat, elle avait accepté avec joie. Elle savait combien sa mère s'y était intéressée, au point d'en faire une de ses principales œuvres de bienfaisance.

En outre, l'institution était si étroitement liée à la famille qu'il était indispensable que l'un d'entre eux s'en occupât, si efficace que fût l'intendante. L'autre risque, bien sûr, était que quelqu'un venant d'Angleterre la reconnût, mais il était vraiment minime.

Depuis le début de la maladie de son père, ils recevaient très peu et ce n'était en fait que les deux dernières années, quand elle avait plus de dix-sept ans, que Corinna avait été autorisée à assister aux réunions mondaines du comté.

Passant en revue ses relations du Hertfordshire, Corinna en conclut qu'il était très improbable que l'une d'elles se trouvât en ce moment à

Paris ou, le cas échéant, qu'elle eût l'occasion d'entrer en contact avec la gouvernante de la comtesse de Breville.

Elle essayait de se souvenir comment se comportait sa propre gouvernante.

Généralement, elle descendait déjeuner dans la salle à manger avec elle, qu'il y eût ou non des invités, mais elle dînait seule dans son petit salon et prenait toujours le thé dans la salle d'étude.

« Il faut que je me montre discrète, modeste et humble! » se dit Corinna en souriant.

C'était exactement la façon dont la tante Matilda voulait qu'elle se comporte .

« Mais je verrai Paris! ». Ce nouveau Paris redessiné et reconstruit par Haussmann, dont des journaux comme le *Illustrated London News* ou *The Graphie* donnaient des descriptions grandioses.

Si elle avait eu un peu plus de temps, elle aurait aimé lire tous les articles concernant Paris. Mais dans sa hâte et ayant le sentiment que si elle retardait son départ d'un seul jour, ses intentions risquaient d'être découvertes et contrariées, elle n'avait pensé qu'aux questions pratiques comme sa garde-robe et l'argent.

Il était heureux qu'elle eût-fait prendre une grosse somme d'argent à la banque pour permettre à Winch de payer leurs gages aux autres domestiques pendant qu'elle serait à Clayton Towers.

Sa tante Matilda aurait été horrifiée d'apprendre que Corinna confiait une telle somme à un serviteur, même si elle le connaissait depuis des années.

Mais Corinna savait que son père avait souvent laissé de très grosses sommes à la garde de Winch et elle n'avait pas hésité à lui demander de payer tout le monde jusqu'au retour de son frère David. Elle avait simplement laissé à Winch un chèque, au lieu de l'or prévu, avec des instructions pour qu'il envoie John à la banque avec ce chèque à son retour de Douvres.

- Ne vous inquiétez de rien, milady, lui avait dit Winch. M. le comte s'en est souvent remis à moi quand il devait s'absenter. La banque, me connaît et il n'y aura aucun problème, soyez-en sûre.

- Mais je suis bien sûre que je peux vous laisser vous occuper de tout,

Winch! lui avait répondu Corinna de sa voix douce tout en pensant aux soupçons non fondés mais caractéristiques de la tante Matilda.

- Et si je ne touche pas mes gages, milady, je sais que M. le comte me donnera ce qui m'est dû quand il rentrera.

Ils s'étaient tous deux mis à rire de ce qui était pour eux une plaisanterie.

- Il est plus vraisemblable que ce soit lui qui vous emprunte de l'argent. Winch.

Souvenez-vous, il dépensait tout son argent de poche et puis son budget de l'année et quand il n'osait pas aller en demander davantage à papa, nous lui prêtions ce que nous pouvions.

- Oui, Mr David est un bon garçon, avait dit Winch fièrement, et ce sera une joie de le voir rentrer, milady. Il égayera un peu la maison avec ses chevaux et ses chiens; je ne serais d'ailleurs pas surpris qu'il ramène toute une ménagerie de ces pays lointains.

C'était une autre plaisanterie, car David adorait les animaux. Il avait toujours deux ou trois chiens sur ses talons, il avait eu un écureuil qu'il avait essayé d'apprivoiser, un bébé blaireau dont la mère avait été tuée par les chiens de meute, et même une loutre qu'il avait trouvée échouée au bord de la rivière et avait longtemps logée dans un réservoir à eau du jardin. Quand il était petit, il y avait toujours aussi une tortue cachée dans un coin de sa chambre.

Aucune remontrance ou prière ne pouvait empêcher David d'en ramener à la maison, bien qu'il essayât sincèrement de se contenter « d'un ou deux animaux domestiques » !

- C'est vrai ! s'était exclamée Corinna en souriant. Je suppose que nous allons nous retrouver avec des lionceaux, peut-être même un éléphant, si nous n'y prenons garde!

Winch s'était mis à rire. Les domestiques ne s'étaient jamais plaints du surcroît de travail que David leur avait donné.

Si elle avait eu une nature différente, Corinna aurait pu être jalouse de l'admiration que suscitait son charmant frère aîné. Mais elle l'adorait encore plus qu'iconque.

Depuis qu'elle était toute petite, elle avait pris l'habitude de le suivre partout comme une esclave, faisant exactement ce qu'il lui disait et

pleurant à chaudes larmes s'il était fâché contre elle, ce qui n'arrivait pas souvent.

« Lorsque David rentrera, se dit-elle tandis qu'elle regardait la mer comme si elle allait apercevoir son bateau venant à sa rencontre, tout ira bien, nous pourrons être de nouveau ensemble. Jamais il n'acceptera de me laisser malmener par tante Matilda. »

La jeune femme assise à côté d'elle poussa un petit gémissement qui la ramena au présent. Elle essayait de se lever et Corinna comprit qu'elle allait être de nouveau malade. Elle l'aida à s'approcher du bastingage en la soutenant, tout en pensant qu'elle avait de la chance de ne pas souffrir elle-même de nausées sur cette mer démontée.

Elle s'en réjouissait vraiment ; cela lui donnait un sentiment d'allégresse.

Peut-être pourrait-elle un jour faire le tour du monde en voilier. Comme ce devait être merveilleux de voir l'Italie ou la Grèce, de visiter l'Égypte et même l'Inde!

La jeune femme qu'elle soutenait paraissait sur le point de s'évanouir et Corinna dut pratiquement la porter pour la ramener à son fauteuil. Elle se demandait s'il serait raisonnable de la reconduire en bas, mais elle vit que la mer se calmait un peu et qu'un pâle soleil commençait à percer à travers les nuages noirs.

Il lui semblait peu probable que, bien qu'il fît un peu frais sur le pont, la malade préférât retrouver l'odeur du salon qui devait maintenant être insupportable.

Corinna la regardait pensivement.

Sous sa cape bordée de fourrure, elle portait une robe élégante faite d'un riche tissu bleu que Corinna ne reconnaissait pas. Cette robe comportait un petit boléro attaché par des boutons scintillants et du col cascadaient des flots de fine dentelle. La jeune femme portait des pendentifs, qu'on apercevait sous ses boucles noires et un fin bracelet de diamants.

« Elle est apparemment très riche », se dit Corinna en se demandant pourquoi; dans ce cas, elle voyageait seule.

Mais elle supposa que les étrangers n'étaient pas aussi conventionnels que les Anglais. La jeune femme n'avait pas ôté ses gants et Corinna ne pouvait pas voir si elle portait une alliance mais elle imaginait que,

pour une personne habituée à voyager, ce n'était pas un problème que traverser et retraverser la Manche.

« Je me demande qui elle est. », songea Corinna. Elle s'attendait à ce qu'à leur arrivée à Calais, sa compagne ait des amis qui viennent la chercher. Mais quand elles débarquèrent, la Française s'agrippa à elle et la supplia de ne pas la laisser seule.

- Je suis malade, je suis épuisée, répétait-elle sans cesse.

Il n'y avait pas de doute que son mal de mer lui avait enlevé beaucoup de ses forces et ce fut Corinna qui se chargea de rassembler leurs bagages et de les faire amener au train par un porteur. Elle trouva deux places d'angle confortables et dut employer toute sa force pour hisser sa compagne sur le marchepied et la soutenir jusqu'à leur compartiment. Corinna donna un pourboire au porteur en se faisant la réflexion que sa nouvelle amie française avait une quantité impressionnante de bagages.

Il y avait des malles en cuir à dessus arrondi, des valises entourées de sangles, plusieurs gros sacs et deux grands cartons à chapeaux.

Sa propre malle et son fourre-tout lui paraissaient bien maigres en comparaison, et elle se demandait avec amusement si elle repartirait de Paris avec plus de bagages qu'elle n'en avait amenés. Il n'était certainement pas courant ou vraisemblable qu'une gouvernante dépensât de grosses sommes en achats vestimentaires, mais elle était bien décidée à rapporter une robe juste une, à la toute dernière mode.

En raison du gros temps, le paquebot était arrivé à Calais avec près de deux heures de retard. Mais le train français, qui crachait de la fumée noire, parut très long à démarrer.

Les voitures ordinaires mal protégées du vent et de la fumée, et où les passagers étaient entassés comme des bestiaux, semblaient terriblement inconfortables.

Corinna était heureuse d'avoir pu, comme elle voyageait seule, prendre un billet de première classe. Cela pouvait paraître étrange de la part d'une gouvernante; mais si elle comptait à Mr. Spencer uniquement le prix d'un billet de deuxième classe, personne n'en saurait rien; Étant donné la catégorie de leur voiture, Corinna et la Française furent seules dans leur compartiment jusqu'à Paris.

Une fois que le train se fut mis en route, il sembla à Corinna qu'il

avançait à bonne allure.

- Neuf heures jusqu'à Paris, mam'selle, lui avait annoncé un porteur à Calais, en réponse à sa question.

Elle entendit les autres passagers dire qu'on ne pouvait se procurer de la nourriture que dans les gares où le train s'arrêterait et que celles-ci n'étaient pas nombreuses. Elle acheta donc une flûte de pain, un saucisson, des fruits et de la pâtisserie avant que le train ne quitte la gare de Calais.

Elle hésita un instant avant de prendre une bouteille de vin. C'est une chose qu'elle n'aurait jamais achetée en Angleterre, mais elle pensa que cela ferait du bien à sa compagne et que c'était sans doute ce qu'elle avait l'habitude de boire.

Elle ajouta donc à ses emplettes une bouteille de vin ordinaire, qu'elle rapporta presque triomphalement à la voiture. Sa protégée était prostrée dans un coin, l'air toujours aussi mal en point.

- Essayez de manger quelque chose, lui dit Corinna d'un ton persuasif. Vous vous sentirez beaucoup mieux que si vous voyagez avec l'estomac vide.

La Française se contenta de détourner la tête et Corinna comprit qu'il était inutile d'insister. Mais elle-même était affamée. Elle mangea avec plaisir un morceau du pain croustillant et trouva le saucisson délicieux malgré son petit goût d'ail.

Comme sa compagne ne semblait pas avoir envie d'en boire, elle ne déboucha pas la bouteille de vin, mais apaisa sa soif avec des fruits. Puis, se sentant fatiguée, elle ferma les yeux et s'endormit.

Elle ne se réveilla que lorsque le train s'arrêta dans une gare et le changement de voie qui les secouait d'avant en arrière tira aussi la Française de son sommeil.

- Vous sentez-vous mieux? lui demanda Corinna. Voulez-vous boire?

- Vous avez du cognac? Corinna secoua la tête.

- Non, je regrette. Mais il y a du vin, bien que j'aie été assez sotte pour ne pas penser aux verres. Vous allez être obligée de boire à la bouteille.

Cela ne parut pas déranger sa compagne outre mesure. Elle but une

bonne quantité de vin, ce qui sembla lui redonner des forces, avant de reposer la bouteille.

- Essayez de manger un morceau de pain, supplia Corinna, se heurtant une fois encore au refus de la jeune femme.

Ôtant son chapeau, elle passa les doigts dans sa chevelure brune, et Corinna put constater qu'elle avait eu raison de penser qu'elle était jolie. Elle n'avait pas des traits fins, mais son visage était piquant avec ses sourcils noirs bien dessinés, ses longs cils et sa grande bouche.

- C'est affreux! dit-elle à Corinna dans un anglais hésitant. Chaque fois que je fais la traversée, je me dis: plus jamais! Mais Jean insiste tellement, que voulez-vous ?

- Jean, c'est votre mari? demanda Corinna.

Pour la première fois, la jeune femme esquissa un sourire.

- Non, pas mon mari.

Elle ferma les yeux tout en pariant et Corinna comprit que c'était la fin de la conversation.

Elle se surprit à se demander qui était ce Jean. Était-ce son tuteur? Dans ce cas, il serait fort peu probable qu'elle l'appelât par son prénom. Et si c'était son frère, pourquoi serait-elle obligée de lui obéir?

Peut-être était-ce un homme à qui elle était fiancée. Corinna aurait aimé lui poser des questions, par simple curiosité. Elle s'intéressait toujours beaucoup aux autres.

Un peu plus tard au cours du voyage, elle réussit à convaincre la jeune femme de boire encore un peu de vin, mais celle-ci refusa toute nourriture. D'autres longues heures fatigantes s'écoulèrent ainsi, dans le bruit des roues et l'odeur de fumée. Mais Corinna se contentait du plaisir de regarder la campagne environnante.

Elle était verte, luxuriante, et très différente de la campagne anglaise. Corinna était surprise de ne pas voir de haies entre les champs. Mais il y avait de longues routes droites bordées de grands arbres. Elle apercevait les paysans travaillant dans les champs et leurs bêtes de somme qui tiraient la charme.

Le train traversa de minuscules villages, des petites bourgades et, une ou deux fois, ce qui sembla à Corinna être de grandes villes. Elle fit quelques petits sommes, mangea encore un peu de pain et de saucisson et but même quelques gorgées de vin. Elle avait sans cesse conscience qu'elle avançait, laissant la terreur de Clayton Towers derrière elle.

« Tu as réussi, tu as réussi, tu as réussi ! » Les roues du train lui répétaient ces mots inlassablement. Rien d'autre n'avait d'importance.

Il commençait à se faire tard quand il y eut un arrêt interminable dans une gare de triage, et lorsque le train se remit en route, il sembla à Corinna qu'il roulait plus lentement.

- Nous allons avoir beaucoup de retard, murmura-t-elle.

Sa compagne ne répondit pas et elle se dit qu'au fond ce n'était pas dramatique. D'un autre côté, elle appréhendait d'arriver chez la comtesse de Breville au milieu de la nuit.

C'était déjà assez difficile d'arriver toute seule dans une maison étrangère à l'heure où l'on était attendue. Mais c'était vraiment embarrassant de le faire quand toute la maisonnée était couchée et qu'elle risquait de la déranger, pour autant qu'elle parvînt à se faire ouvrir la porte.

De toute façon, elle n'y pouvait rien.

Corinna se rendait compte aussi qu'après toutes ces heures de voyage et le vent qui soufflait sur la Manche, ses cheveux devaient être décoiffés et sa toilette froissée; en outre, la fumée du train était certainement salissante. Il lui serait cependant impossible de se laver ne serait-ce que les mains avant d'arriver au Faubourg Saint-Honoré.

Là encore, elle ne pouvait rien faire d'autre qu'essayer d'arranger un peu sa coiffure dans le petit miroir qu'elle avait dans son sac à main, à l'aide de la brosse et du peigne rangés dans son fourre-tout.

Elle brossa ses cheveux en arrière. Avant de partir de Douvres, au lieu de les laisser retomber en cascades de boucles, elle les avait remontés en chignon.

« C'est ainsi que doit être coiffée une gouvernante, se dit-elle en regardant son image dans le miroir. Et je suis sûre que cela me fait paraître plus âgée et plus sérieuse. »

Elle ne se rendait pas compte qu'il eût été difficile à quiconque de ne pas remarquer, en la regardant, l'expression d'innocence de ses grands yeux bleus, la douceur de ses lèvres ingénues et la grâce et la jeunesse de sa silhouette à peine épanouie.

« Il faut que je prenne un air digne, assuré et légèrement sévère », se dit-elle en réprimant un sourire.

Elle remit son petit chapeau orné de rubans sur sa tête, pensant que le train approchait de Paris. Elle aplatit ensuite les plis de sa robe noire et se drapa dans sa cape en gros drap.

C'était un vêtement très austère qui avait été un jour agrémenté d'un col de chinchilla, mais Corinna avait préféré en enlever la fourrure pour ne pas paraître trop élégante. Le col était maintenant fait du même tissu que la cape qui l'enveloppait jusqu'aux pieds.

Seules ses petites mains gantées dépassaient des fentes ménagées sur le côté, donnant envie de voir ce qui dissimulait le lourd vêtement.

- Paris! Paris! Paris!

Une centaine de voix semblaient crier ce mot en chœur tandis que le train s'immobilisait dans la gare du Nord, dans un nuage de fumée.

- Porteur! Porteur!

Le bruit était presque assourdissant.

Tout en émoi, Corinna bondit de son siège, ramassa son sac à main et descendit son fourre-tout du filet. Sa compagne ouvrit alors les yeux.

- Je vous en prie. Ne m'abandonnez pas, supplie-t-elle d'une voix faible. Je ne trouverai jamais une voiture.

- Je vais d'abord vous emmener à l'endroit où vous allez, lui dit Corinna. Il faut moi-même que je prenne une voiture.

- Merci. Vous êtes très gentille, murmura la Française.

Heureusement, malgré l'heure tardive, les porteurs ne manquaient pas et, après avoir expliqué à l'un d'eux quels étaient leurs bagages parmi ceux qui se trouvaient dans le fourgon, Corinna suivit l'homme le long du quai, en soutenant sa compagne chancelante.

Il régnait un désordre indescriptible devant le fourgon à bagages, les voyageurs criant quelles étaient leurs valises, montrant du doigt leurs

malles et essayant de les retirer avant tous les autres. Mais, finalement, les bagages de Corinna et de la Française purent être placés sur un chariot et le porteur les conduisit devant la sortie de la gare.

A la demande de Corinna, il héla une voiture de louage tirée par un vieux cheval décharné. Les bagages furent hissés sur le toit, puis Corinna donna un pourboire au porteur, qui murmura en ôtant sa casquette:

- Merci beaucoup, madame.

Après que la Française eut expliqué où elle désirait aller, la voiture se mit en route dans un claquement de sabots sur les pavés.

« Je suis à Paris! Je suis à Paris! » se dit Corinna, ravie.

Se penchant en avant, elle descendit la vitre pour pouvoir mieux regarder.

Après les lanternes de la rue qu'ils venaient de traverser, les becs de gaz paraissaient très lumineux et éclairaient des maisons grises aux volets de bois, des trottoirs sur lesquels se bousculaient les passants et des restaurants vivement éclairés, qui, malgré l'heure tardive, semblaient bondés.

Corinna avait l'impression de sentir pour la première fois le parfum de Paris.

« Partout dans le monde, chaque ville a son parfum particulier, lui avait dit un jour son père. Londres sent les chevaux, le cuir, la paille, un peu le sel de la mer et, dans certains endroits, la saleté et les égouts à ciel ouvert. »

« Que sentait Paris? » se demandait Corinna tout en se disant que pour elle, de toute façon, c'était un parfum enivrant.

Il y avait quelque chose de vivant et d'excitant dans l'air. C'était une senteur de printemps, mais il y avait aussi autre chose ... les gens et le rire.

« Une irréprensible gaieté ou ..., songea-t-elle, ce qu'on appelle la joie de vivre. »

Elle était si heureuse de savoir parler français couramment.

Comment aurait-elle pu récupérer ses bagages, se diriger et conduire sa compagne à moitié inconsciente, du bateau au train et du train. à une voiture, sans savoir s'exprimer?

« Je discuterai avec les Français, se promit-elle. Il faut que je découvre ce qu'ils ressentent et ce qu'ils pensent, la raison pour laquelle ils sont différents des Anglais. »

Malgré son air fatigué, le cheval trotta à bonne allure le long des rues étroites.

Soudain, ils se retrouvèrent dans les beaux quartiers avec leurs larges boulevards et, quelques minutes plus tard, la voiture s'immobilisa.

Elle s'était arrêtée devant une grande maison située dans une ruelle. La porte d'entrée était surmontée d'une marquise sous laquelle était déroulé un tapis et, dehors, Corinna vit un porte-flambeau ou un portier - elle ignorait comment on les appelait en France - vêtu d'une livrée d'un rouge flamboyant.

Sa compagne ouvrit les yeux.

- On va ... à la porte ... de côté, murmura-t-elle avec peine.

C'était trop tard. La voiture se trouvait devant la marquise et le portier avait déjà ouvert la portière.

Il regarda à l'intérieur, vit les deux femmes et s'exclama avec ce qui parut à Corinna un sourire effronté:

- Bonjour, mam'selle Yvette, nous ne vous attendions pas.

- Bonjour. Gustave, répondit la Française, avant d'ajouter en s'agrippant au bras de Corinna ; Je ne peux pas marcher, je suis trop faible.

- Je vais vous accompagner, proposa Corinna.

Elle aida Yvette à descendre de la voiture et, voyant Gustave tendre la main vers les bagages, elle lui dit;

- Je vais ailleurs. Voulez-vous demander au cocher d'attendre? Ces bagages-ci sont à moi.

Elle montra du doigt sa malle et le sac de voyage, puis commença à se diriger vers la maison en soutenant Yvette.

- L'autre porte, parvint à murmurer cette dernière.

Elles s'éloignèrent de l'entrée principale pour s'approcher d'une petite porte située à quelques mètres de distance. Corinna frappa et un serviteur leur ouvrit.

Il allait dire quelque chose, mais Gustave l'appela et il se faufila entre les deux jeunes femmes pour aller aider à descendre les malles de la voiture.

Juste en face de la porte se trouvait un escalier assez raide.

Se rendant compte qu'Yvette aurait du mal à le monter seule, Corinna l'entraîna du côté de la rampe et lui passa le bras autour de la taille pour la soutenir.

Lorsqu'elles atteignirent le palier, elle aperçut plusieurs portes donnant sur un long corridor brillamment éclairé, dont les murs étaient peints d'une couleur vive et le sol recouvert d'un tapis moelleux.

Alors que Corinna et Yvette faisaient une pause en haut de l'escalier, une des portes s'ouvrit et une jeune femme apparut. Elle était vêtue d'un déshabillé indécent en gaze transparente d'un pourpre vif, était outrageusement maquillée et portait des boucles d'oreilles et un collier de fausses perles.

- Tiens! Yvette! s'exclama-t-elle. Que se passe-t-il ? Tu as bien mauvaise mine, ma pauvre!

- J'ai eu un mal de mer épouvantable, Gabrielle, répondit Yvette.

- Ce n'est pas nouveau, répliqua la jeune femme d'un ton peu compatissant. Allez, viens dans ta chambre. On te l'a préparée.

Elle prit Yvette par la taille et, avec l'aide de Corinna, elles lui firent traverser le couloir et la conduisirent jusqu'à sa chambre en la portant à moitié.

Au premier coup d'œil, Corinna trouva la pièce plutôt belle. Il y avait une profusion de miroirs, de draperies et de tentures roses bordées de franges, et les lumières étaient tamisées. L'ensemble était joli, mais, regardant mieux, Corinna trouva qu'il manquait un peu de goût.

Tandis qu'avec Gabrielle elles étendaient Yvette sur le lit, la tête de celle-ci tomba lourdement sur les oreillers bordés de dentelles et elle

poussa un gémissement.

- Voyons, que se passe-t-il? demanda une voix du seuil de la pièce.

Corinna se retourna. Une femme se tenait dans l'encadrement de la porte et elle ne put s'empêcher de la détailler avec surprise. Elle était petite, brune et manifestement plus très jeune. Sa robe était extrêmement décolletée, aussi ample devant que derrière, couverte de paillettes rouges scintillantes et de nœuds en velours assorti.

Elle portait un collier de grosses pierres rouges et une demi-douzaine de bracelets.

Ses cheveux, dont le noir de jais n'était assurément pas naturel, étaient remontés très haut sur le sommet de sa tête et ornés de plumes d'autruche et de plusieurs étoiles en diamant.

Elle paraissait si excentrique qu'un instant Corinna se demanda si ce n'était pas une actrice de théâtre en costume de scène. Gabrielle répondit alors :

- C'est Yvette, madame. Elle est de retour.

- Je le vois bien, répliqua « madame ».

- Il est temps! Quant à toi, Gabrielle, on te demande en bas. Je vais m'occuper d'Yvette.

Puis, s'avisant de la présence de Corinna, elle lui demanda :

- ... Qui êtes-vous?

Yvette ouvrit alors les yeux.

- C'est une gentille ... Anglaise qui... m'est venue en aide, madame. Sans elle ... je serais morte pendant ... ce voyage. Je n'aurais jamais pu rentrer si elle ne ... m'avait pas aidée.

- Je dois donc vous remercier, dit « madame » à Corinna. Yvette m'est très précieuse. Je ne voudrais pas la perdre, bien que je ne pense pas qu'on puisse mourir du mal de mer.

- Non, en effet, acquiesça Corinna avec un petit sourire. Mais, d'autre part, Yvette a été très malade. La traversée de la Manche a été vraiment difficile et elle n'a rien mangé de toute la journée.

- Je vais m'en occuper. Vous savez où aller à Paris?

- Oui, bien sûr. J'arrive d'Angleterre pour prendre mes fonctions de gouvernante et, si vous voulez bien m'excuser, je vais me dépêcher, sinon mes employeurs vont se demander ce qui m'est arrivé. Le train avait beaucoup de retard.

- Je comprends. Merci de votre gentillesse envers une de mes filles.

- Cela m'a fait plaisir, répondit Corinna. (Puis, prenant la main d'Yvette dans les siennes, elle lui dit :) Au revoir. J'espère que vous vous sentirez mieux demain.

- Merci mille fois, murmura Yvette. Vous êtes la bonté même un ange de miséricorde ... Je ne vous oublierai jamais! Mais avant de partir, il faut que vous me disiez votre nom ... J'aimerais l'entendre ... même si nous n'avons pas l'occasion de nous revoir.

- Mais j'espère bien que nous l'aurons, répondit Corinna en souriant. Je m'appelle ...

(Elle fit une courte pause :) ... Cora Vern.

- Je m'en souviendrai, dit Yvette. Au revoir et merci bien.

Comme si le simple fait de parler l'avait épuisée, elle laissa retomber sa tête contre les coussins avec un gémissement et ferma les yeux. « Madame » accompagna Corinna jusqu'en haut de l'escalier.

- Merci, mademoiselle, lui dit-elle. Si, un jour, vous vous trouvez dans le besoin ou cherchez une place, je serai toujours heureuse de vous accueillir. Avec votre physique, vous seriez un grand atout pour n'importe quel établissement.

- Merci du compliment, madame, répondit Corinna. Je dois pourtant être mal peignée et toute chiffonnée ! J'espère qu'Yvette se rétablira promptement.

- Ne vous inquiétez pas pour elle, dit son interlocutrice d'un ton rude. C'est une fille émotive qui fait toujours beaucoup d'histoires pour pas grand-chose.

Il y avait de la sécheresse et de l'indifférence dans sa voix, mais Corinna sentit qu'il était inutile d'insister et de lui préciser à quel point Yvette avait été malade. Elle descendit prestement l'escalier. Maintenant qu'elle était déchargée de sa responsabilité, elle devait penser à elle-même et à l'accueil qu'allait lui faire la comtesse. Elle se rendit compte avec inquiétude qu'il ne devait pas être loin de minuit.

Lorsqu'elle atteignit la porte donnant sur la rue, le serviteur qui leur avait ouvert avait disparu; elle s'apprêtait donc à se glisser dehors quand soudain elle vit ses bagages dans l'entrée.

Elle sortit dans la rue, qu'elle trouva déserte. La voiture n'y était plus.

Corinna s'approcha de la marquise sous laquelle se tenait Gustave, dans sa livrée rouge vif.

- Où est ma voiture? Lui demanda-t-elle. Je pensais que vous aviez demandé au cocher d'attendre. Il n'avait pas été payé.

- Il a pris un autre client, répondit Gustave d'un ton peu amène. Un gentilhomme lui a offert un louis d'or pour qu'il le conduise aux Champs-Élysées. Il n'allait pas laisser passer une occasion pareille !

- Dans ce cas, pouvez-vous m'appeler une autre voiture ?

- Je n'ai pas le temps d'aller en chercher une à cette heure de la nuit. J'ai mon travail à faire. Il se peut qu'il en passe une, mais la plupart des hommes qui viennent ici arrivent dans leur propre véhicule.

- C'est ridicule! s'exclama Corinna. J'ai des bagages et il faut que je m'en aille.

- Je ne suis pas payé pour trouver des voitures, rétorqua Gustave.

Il tournait le dos à la chaussée et n'avait pas remarqué qu'une élégante calèche s'était arrêtée derrière lui. Elle était conduite par un cocher, et un laquais se tenait à l'arrière. Un homme distingué en descendit, suivi d'un autre, avant que Gustave, tout occupé par sa vive discussion avec Corinna, ne se fût rendu compte qu'ils avaient déjà mis pied à terre.

Le premier des deux hommes devait avoir entendu la réflexion de Gustave et la réponse plaintive de Corinna :

- Il faut absolument que je trouve une voiture et il est si tard !

Il la regarda tandis qu'elle parlait et vit distinctement son petit visage soucieux, encadré de cheveux blonds, sous la lumière du réverbère.

- Vous avez des difficultés, mademoiselle? Que se passe-t-il ? lui demanda-t-il.

- J'avais une voiture, monsieur, répondit Corinna. Mais le cocher ne m'a pas attendue.

J'ai cru comprendre que, bien que je ne lui aie pas réglé la course, quelqu'un lui avait offert davantage pour le conduire quelque part.

- Je crains que ce genre de chose n'arrive souvent le soir à Paris, répliqua l'homme.

Où désirez-vous aller?

- Rue du Faubourg-Saint-Honoré.

- Alors, permettez-moi de vous offrir ma voiture.

- Je ne voudrais pas vous déranger, monsieur.

- Mais cela ne me dérange nullement. Mon ami et moi-même sommes ici pour au moins une heure. Mon cocher aura tout le temps de vous conduire au Faubourg Saint-Honoré. qui n'est pas très loin, avant de venir nous rechercher.

- C'est très ... aimable à vous, répondit Corinna d'une voix hésitante.

Elle se demandait si elle pouvait accepter l'offre de l'étranger, mais, d'autre part, elle ne savait que faire. Gustave avait déjà pris la décision pour elle et apportait ses bagages.

Corinna s'en aperçut et jeta un coup d'œil à l'homme qui, d'après ce qu'elle pouvait voir, était brun et avait un visage agréable.

Derrière lui, dans l'ombre de la marquise, se tenait son compagnon, plus grand et plus large d'épaules. Elle ne distinguait pas son visage, seulement sa silhouette et le bout rougeoyant de son cigare.

- Si vous êtes certain ... monsieur, que cela ne vous ennue pas, je vous en suis très ... reconnaissante, balbutia-t-elle.

- Vraiment, je le fais avec plaisir, l'assura l'homme. J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir.

A sa grande surprise, il lui prit la main et la baisa rapidement, puis, après lui avoir adressé un petit sourire, se dirigea vers la porte ornée d'un gros heurtoir en bronze au bout de la marquise, suivi de son ami.

Corinna monta prestement dans la calèche et indiqua au laquais l'adresse à laquelle elle désirait se rendre. Celui-ci sauta à l'arrière et elle s'éloigna dans ce bel équipage.

Elle poussa un petit soupir en se laissant aller contre les coussins

moelleux.

Si c'était un échantillon de ce à quoi elle pouvait s'attendre à Paris, les gens y étaient certainement très gentils. Elle se demanda ce que les deux hommes allaient voir à l'intérieur de la maison qu'elle venait de quitter.

« Ce doit être une sorte de représentation théâtrale, pensa-t-elle, à en juger par la toilette de « madame ». Quant à Gabrielle, si on la demandait en bas, c'était sans doute pour qu'elle passe son costume de scène. Elle ne risquait guère de se montrer dans ce déshabillé transparent ! Comme j'aurais aimé voir ça ! »

Elle se demandait si le spectacle comportait des danses.

Quelle qu'en fût la nature, il amuserait certainement les deux hommes, le brun qui avait été si gentil de lui prêter son équipage, et son ami au cigare.

Corinna aurait aimé connaître leur nom, mais elle savait qu'une fois arrivée à destination elle serait trop timide pour demander qui était le généreux propriétaire de la calèche.

« C'est une voiture luxueuse », se dit-elle.

Elle avait remarqué que ses harnachements en argent portaient tous un blason représentant un aigle aux ailes déployées. En Angleterre, elle aurait été capable de l'identifier, mais en France, bien sûr, il n'avait pour elle aucune signification.

La couverture posée sur ses genoux était en zibeline et elle se rendit compte que la calèche était merveilleusement suspendue. Elle était bien plus élégante et luxueuse que n'importe laquelle des voitures de son père ou de celles dans lesquelles elle avait eu l'occasion de voyager.

« Pas étonnant qu'on dise que Paris est une ville d'extravagance ! songea-t-elle. Une couverture en zibeline, deux magnifiques chevaux, un cocher et un laquais, tout cela pour deux messieurs qui s'offrent une soirée de divertissement. »

Elle aurait aimé qu'Yvette soit en mesure de lui expliquer ce qu'était l'endroit qu'elle venait de quitter. Peut-être aurait-elle un jour l'occasion de la revoir. Elle pourrait même aller lui rendre visite pendant son jour de congé.

Corinna sourit à cette pensée, puis se renfonça dans un coin de la calèche, laissant son corps fatigué se détendre contre les coussins moelleux.

Paris! C'était Paris! Et sa petite aventure devenait de plus en plus exaltante!

Tandis qu'ils pénétraient dans l'entrée aux lumières attrayantes, l'homme qui avait prêté sa calèche à Corinna dit en anglais à son compagnon:

- Adorable, cette petite! C'est la première fois que je la vois.
- N'est-ce pas amusant, Jacques, qu'elle aille rue du Faubourg-Saint-Honoré? répondit son ami. C'est justement là que je dois me rendre demain.
- Vraiment? Et qui est l'heureux bénéficiaire de cette faveur?
- La comtesse Lucille de Bréville.

Jacques émit un petit sifflement entre ses dents avant de s'exclamer :

- Tu as de sacrées relations, Daryl !
- Que veux-tu dire? s'enquit l'Anglais.

Les deux hommes tendirent leur haut-de-forme à un valet après s'être débarrassés de leur cape. Ils ajustèrent leur habit tout en se dirigeant vers le salon.

- Je veux dire, répondit le prénommé Jacques, que la comtesse Lucille de Breville est la tendre amie de Léon Gerbots.
- Le banquier? demanda l'Anglais.
- L'un des hommes les plus riches de France, répondit son ami avec une pointe d'ironie.
- Vraiment? Je suis enchanté de l'apprendre.

La porte du salon s'ouvrit brusquement et « Madame », scintillante dans sa parure vulgaire, se précipita vers eux, les mains tendues, pour les accueillir.

- Monsieur le vicomte, il y a si longtemps que vous ne nous avez rendu visite !

- Si je suis ici ce soir, Delphine, c'est parce que je veux montrer à mon ami anglais, le duc de Milverton, les spectacles de Paris. Et quel est l'endroit où nous devons venir en premier? *La Maison Delphine*, évidemment !

- Vous avez raison, monsieur! Il n'y a aucune maison dans Paris qui offre d'aussi jolies filles, un spectacle plus érotique et des curiosités plus mystérieuses. Et, ce soir, vous pouvez être sûrs que nous nous surpasserons. Venez vous asseoir, monsieur le vicomte, monsieur le duc. Le champagne vous attend.

Tout en s'installant sur un sofa confortable, le vicomte de Groncourt se tourna vers son ami avec un sourire :

- Tu vas voir, Daryl, qu'elle n'exagère pas !

Chapitre 3 :

La calèche descendit un large boulevard, puis un autre, avant de tourner dans une rue plus étroite.

Corinna remarqua que les maisons qui la bordaient étaient imposantes avec leurs portes sculptées, leurs éclairages raffinés et leurs portiers en livrée à galons dorés.

La calèche s'engagea finalement sous une voûte impressionnante pour pénétrer dans une cour carrée. Une maison comportant de grandes fenêtres en occupait les trois côtés. Un perron en pierre conduisait à une porte à deux battants près de laquelle se tenaient plusieurs valets en livrée verte à boutons dorés.

Toutes les fenêtres de la maison étaient éclairées et dans la cour se trouvaient plusieurs' voitures élégantes avec leurs cochers et leurs laquais. Manifestement, la comtesse recevait ce soir-là et Corinna fut embarrassée d'arriver ainsi dans sa tenue de voyage froissée.

Son cocher fit stopper les chevaux en brandissant son fouet d'un geste large.

Un valet se précipita au bas de l'escalier recouvert d'un tapis rouge pour ouvrir la portière de la calèche et Corinna en descendit, se sentant toute petite, insignifiante et très seule. Relevant le menton dans un mouvement de fierté inconscient, elle gravit les marches du perron, en haut duquel l'attendait un majordome dont la tenue impeccable était encore plus belle que celle des valets.

- Je suis miss Vern, lui dit-elle. Mr Henry Spencer m'attend.

- Bonsoir, mademoiselle, répondit le majordome. Votre télégramme est arrivé il y a quelques heures. Voulez-vous me suivre?

Il lui fit traverser l'entrée brillamment éclairée et la conduisit dans un couloir qui, pour Corinna, devait mener à la partie privée de la maison. Le majordome ouvrit une porte et la fit entrer dans un petit salon qui devait servir de bureau à l'intendant. Il y avait une grande table couverte de papiers, de livres et de coffrets à documents.

La pièce contenait aussi plusieurs fauteuils confortables en cuir et au-dessus de la cheminée était accroché un magnifique tableau qui devait dater du XV siècle.

Corinna l'examinait avec intérêt lorsque la porte s'ouvrit sur un homme d'âge moyen.

Il devait approcher de la cinquantaine et avait les tempes, la moustache et les favoris grisonnants. Mais il avait encore une silhouette élancée dans son élégante tenue de soirée et sa chemise blanche empesée.

Il y avait quelque chose de typiquement anglais dans le sourire amical qu'il lui adressa en lui tendant la main.

- Je suis Henry Spencer, lui dit-il. Ravi de vous accueillir, miss Vern.

- Je suis désolée d'arriver si tard, répondit Corinna, mais le train avait du retard.

- Vous avez dû quitter Douvres très tôt ce matin et avoir une bien longue journée, miss Vern. Mais permettez-moi de *vous* dire combien je vous suis reconnaissant d'avoir répondu si vite à l'appel de Mme la comtesse.

- C'est le comité de direction de l'orphelinat, au contraire, qui remercie Mme la comtesse de l'accueil qu'elle a réservé jusqu'ici aux orphelines qui lui ont été envoyées.

- Elles se sont bien adaptées, dit Henry Spencer avec désinvolture, comme si c'était sans importance. (Tout en parlant, il indiqua un fauteuil à Corinna.) Vous ne voulez pas vous asseoir, miss Vern? Je sais que ma nièce désire vous voir, mais elle est en ce moment très occupée avec ses invités.

- Votre nièce? s'enquit Corinna.

Elle se demandait si elle devrait dire « Sir » à Mr Spencer, mais elle jugea préférable de s'en abstenir. Ce n'était pas uniquement parce qu'il se montrait amical et ne prenait pas des airs supérieurs, mais elle avait le sentiment qu'il n'était pas d'un rang aussi élevé qu'il s'efforçait de le faire croire.

Il était beau, sans aucun doute, ou l'avait été dans sa jeunesse, mais quelque chose en lui donnait à penser à Corinna qu'il n'avait pas la classe de son père ou de David.

- Oui, ma nièce, répondit Mr Spencer. La comtesse est anglaise.

- Je l'ignorais! s'exclama Corinna. Je pensais qu'elle était française.

- Elle a épousé un Français, dit Mr Spencer en esquissant un sourire.

- Ah! Je comprends.

Corinna ne savait pas pourquoi, mais cette nouvelle la troublait. Elle avait présumé qu'elle se rendait, dans une famille où tout le monde était français, où elle ne courait pas le moindre risque d'être reconnue par une personne de sa connaissance. Mais, si la comtesse était anglaise, la situation devenait plus dangereuse.

Mr Spencer, qui s'était assis en même temps qu'elle, se leva de son confortable fauteuil et traversa la pièce. Corinna, toujours très intuitive, sentit qu'il était soucieux.

- Je sais que Mme la comtesse voudra vous entretenir elle-même de Pierre, lui dit-il lentement. La raison pour laquelle nous désirions que quelqu'un soit envoyé en France immédiatement, miss Vern, était la nécessité absolue qu'il apprenne à parler anglais couramment.

- Il ne le parle pas actuellement? demanda Corinna, surprise.

- Non ... A vrai dire, ses connaissances de l'anglais sont très minces, admit Mr Spencer comme à contrecœur. Il ne lui a pas été possible d'être toujours auprès de sa mère; il vivait à la campagne, en Provence, au château de son père. Il a eu une nourrice française et ensuite une gouvernante française; il est donc. disons-le franchement, en retard pour l'anglais.

- Je suppose qu'il ne mettra pas longtemps à l'apprendre.

- C'est ce à quoi vous devrez veiller, miss Vern, et il est impératif que vous vous en occupiez sans tarder. Cela ne doit pas être difficile d'enseigner à un enfant de six ans une langue qui devrait lui venir naturellement.

- Non, bien sûr, acquiesça Corinna.

Elle était un peu intriguée par la façon dont Mr Spencer semblait choisir ses mots, mais il parlait sans nul doute sérieusement.

- Je vous promets, ajouta-t-elle, que je commencerai les leçons d'anglais de Pierre dès demain matin. D'ailleurs, quand il sera avec moi, il ne devra parler qu'anglais.

- C'est ce que j'espérais vous entendre dire. Et maintenant, avant que je ne demande à une domestique de vous conduire à l'étage pour vous montrer votre chambre, si vous voulez bien m'attendre ici, je vais voir si Mme la comtesse peut s'esquiver un moment.

Il sortit de la pièce et Corinna qui s'était levée le suivit des yeux avec une expression intriguée. Elle avait le sentiment désagréable qu'il y avait là un mystère.

Bien sûr, cette idée était ridicule et la comtesse allait certainement lui expliquer pourquoi il était si impératif que son fils parlât anglais dans les plus brefs délais.

Mais, néanmoins, Corinna trouvait étrange que, jusqu'à l'âge de six ans, le petit garçon n'eût été élevé que par des Françaises. Peut-être était-ce la faute de son père?

Elle se posait des questions sur le comte. Personne ne lui en avait encore parlé.

Était-il dans la maison ou préférait-il vivre à la campagne?

Elle en était encore à se demander ce que tout cela pouvait signifier lorsque la porte s'ouvrit et que, suivie de Mr Spencer, la comtesse Lucille de Bréville entra dans la pièce.

Ce n'était pas seulement l'incroyable beauté de son visage, de sa chevelure et de son teint qui fit s'agrandir les yeux de Corinna, mais aussi la manière dont elle était habillée.

A vingt-huit ans, la comtesse de Bréville était éblouissante.

Elle avait des cheveux de ce roux naturel que les artistes essaient de peindre depuis le début des temps, sa peau avait la blancheur d'un camélia, et ses étonnants yeux d'or étaient tachetés de vert.

Elle était parée, comme le voulait la mode du moment - chose que Corinna ignorait encore - de plus de bijoux qu'il ne semblait possible pour une femme d'en porter en même temps.

Sa robe de tulle vert pâle était bordée de grappes de raisins artificielles.

Une couronne de ces mêmes fruits. parsemée de gros diamants était enroulée dans sa chevelure qui retombait en une masse de petites boucles et descendait presque jusqu'à sa taille.

Elle portait un énorme collier de diamants qui scintillaient à chacun de ses mouvements, et de grosses boucles d'oreilles à pendentifs, qui touchaient presque ses épaules nues. Des festons de diamants, cousus sur le tulle délicat, recouvraient presque entièrement le corsage de sa robe.

Elle avait d'énormes bracelets autour de ses poignets fins et deux bagues à chaque main, de sorte qu'aux yeux de Corinna, elle scintillait comme un arbre de Noël. La comtesse s'avança, sa longue traîne froufroutant derrière elle sur le tapis moelleux.

- Miss Vern, je suis heureuse que vous soyez venue! s'exclama-t-elle.

Corinna fut aussitôt très déçue. La voix de la comtesse était non seulement peu mélodieuse mais même assez vulgaire.

- J'ai expliqué à ma nièce, miss Vern, combien vous avez été gentille d'entreprendre si rapidement un aussi long voyage, intervint Mr Spencer. Vous avez dû quitter l'Angleterre dès que vous avez reçu ma lettre?

- Le lendemain, répondit Corinna.

- C'est très aimable à vous, dit la comtesse en s'approchant de la cheminée, de sorte que Corinna était presque éblouie par l'éclat de ses diamants. Je suppose que mon oncle vous a dit ce que nous attendions de vous?

- Oui. Mr Spencer m'a expliqué combien il était important que votre fils manie bien l'anglais.

- Je veux qu'il le parle comme n'importe quel petit garçon anglais, et rapidement, dit la comtesse d'un ton sec.
- Je ferai mon possible, répondit Corinna. Je verrai demain, une fois que je lui aurai parlé, avec quelle facilité il peut apprendre.
- Nous pourrions le réveiller maintenant, proposa la comtesse.
- Non, intervint vivement Mr Spencer. Je pense que ce serait une erreur, ma chère.
- C'est vrai, renchérit Corinna, avant que la comtesse n'ait eu le temps de protester. Il risque d'être effrayé en voyant une étrangère et il est important que nous ayons des rapports amicaux dès le début.
- Mais ne vous laissez pas faire par le gamin, lui dit la comtesse d'un ton de reproche.

Je pense que ces idiots l'ont trop gâté à Bréville.

- Je crois comprendre qu'il vivait dans le sud de la France, hasarda Corinna.
- Jusqu'à la mort de son père. Depuis, il va et vient entre les deux maisons pour me voir. Mais, maintenant, il est à Paris et c'est ici qu'il restera.
- Plus tard, il vaudra peut-être mieux qu'il retourne à la campagne, murmura Mr Spencer.
- C'est à moi d'en décider! rétorqua la comtesse en hochant la tête. D'ailleurs, comme vous le savez très bien, Henry, cela dépend de beaucoup d'autres choses.
- Bien sûr, répondit-il. J'en suis parfaitement conscient, ma chère.
- Bon. Il faut que je retourne auprès de mes invités, dit la comtesse. Mettez-vous au travail dès demain matin, miss Vern. Je veux des résultats le plus rapidement possible.
- Je ne peux que vous redire tout le soin que j'y mettrai, répondit posément Corinna.

Sans ajouter un mot, la comtesse se tourna vers la porte.

Corinna la trouvait belle, mais sa voix et la manière dont elle parlait étaient lamentables. Un langage commun, plutôt vulgaire; il était

impossible de s'y méprendre en entendant cet accent ou ce ton suffisant de défi.

La comtesse sortit dans un bruissement de jupons et Mr Spencer se tourna vers Corinna avec un sourire.

- Laissez-moi vous confier aux bons soins de Francine. Elle est au service de ma nièce depuis que nous sommes arrivés à Paris. Elle s'occupera de vous et, si vous désirez quoi que ce soit, n'hésitez pas à le lui demander.

- Merci.

- Au fait, reprit Mr Spencer, vous m'indiquerez demain le montant de vos gages et me donnerez. bien sûr, un relevé de vos frais de voyage.

- Très bien, répondit Corinna, qui se sentait plutôt embarrassée.

Elle n'avait pas l'habitude de recevoir de l'argent d'un étranger.

- Francine vous dira comment vous pouvez vous divertir en dehors de vos heures de travail, lui dit Spencer tandis qu'ils descendaient le corridor côte à côte. La nuit, il y a toujours une domestique ou Francine elle-même pour garder Pierre si vous désirez sortir.

Je suis certain, miss Vern, qu'il ne manque pas d'hommes à Paris qui seraient trop heureux de vous servir de cavalier.

- Je n'ai pas d'amis à Paris, répondit Corinna.

Mr Spencer sourit.

- Cela ne saurait tarder. Ne pensez surtout pas que ce soit une impertinence de ma part, miss Vern, mais je dois dire que vous n'avez pas l'air d'une gouvernante ordinaire.

Il y avait une lueur dans son regard qui fit baisser les yeux à Corinna.

- J'espère que je donnerai toute satisfaction en ce qui concerne mon aptitude à enseigner, répondit-elle.

- J'ai demandé quelqu'un de jeune, reprit Mr. Spencer, mais vous êtes encore plus jeune que je ne m'y attendais et beaucoup plus jolie que je ne le croyais possible pour une personne de votre profession.

- Les gouvernantes doivent-elles automatiquement être laides et

repoussantes? lui demanda-t-elle, oubliant que c'était exactement le genre de remarque que déplorait sa tante Matilda.

- Je pensais que c'était justement la raison pour laquelle elles choisissaient d'enseigner, répondit Mr Spencer.

- Au contraire! rétorqua Corinna. Il n'y a pas tellement de professions accessibles aux femmes.

Elle ne savait pas pourquoi elle discutait ainsi avec lui; elle trouvait simplement agaçant que les hommes supposent toujours qu'une femme qui gagnait sa vie fût obligée de le faire parce qu'elle n'avait aucune chance de se marier.

- Vous avez peut-être raison, dit Mr Spencer.

Il avait un soupçon de rire dans la voix et Corinna était gênée de sentir qu'elle l'amusait. Elle craignit soudain qu'il ne décidât, après tout, de se passer de ses services, parce qu'elle était trop jeune ou trop jolie.

Il pouvait très bien la renvoyer et il ne lui resterait alors comme seule perspective que d'aller à Clayton Towers.

« Je dois me montrer plus humble et approuver tout ce qu'il dit. » songea-t-elle.

En même temps, elle se sentait intimidée. C'était à cause de la façon dont Mr Spencer la dévisageait et regardait sa grande cape noire plutôt froissée et son modeste chapeau.

Mais, d'un autre côté, elle était sûre qu'il n'avait pas omis de noter la couleur dorée de ses cheveux ou la blancheur de sa peau.

- Je suis certain que vous conviendrez parfaitement, lui dit-il comme s'il songeait à autre chose mais percevait son inquiétude.

En haut de l'escalier les attendait une femme d'un certain âge, aux yeux vifs, dont la silhouette avait depuis longtemps perdu les charmes qu'elle avait pu avoir dans sa jeunesse.

Elle portait une robe en crêpe noir et un tablier de soie.

- Voici miss Vern, Francine, dit Mr Spencer. Je sais que vous vous occuperez très bien d'elle.

- Vous avez dû faire un bien long voyage! s'exclama Francine avec

bonhomie. Venez avec moi, mademoiselle, que je vous trouve quelque chose de chaud à manger et à boire avant que vous ne vous écrouliez de fatigue. Une servante est en train de défaire vos bagages et il y a un bon feu dans la salle d'étude.

- Je vois que je peux vous laisser entre ses mains, dit Mr Spencer avec un sourire.

Bonne nuit, miss Vern; nous nous verrons demain matin.

- Bonne nuit, Mr Spencer, répondit Corinna.

Elle esquaissa une petite révérence comme il s'inclinait devant elle, avant de descendre l'escalier. Au moment où elle se retournait pour le suivre-des yeux, Corinna entendit de la musique. Un orchestre d'Instruments à cordes jouait un air de valse entraînant.

Corinna remarqua alors les grandes jardinières de fleurs de l'entrée auxquelles, trop nerveuse, elle n'avait pas prêté attention à son arrivée.

Elle vit les grandes lustres garnis de bougies allumées, les miroirs dorés qui se renvoyaient les images, le plafond décoré de dieux et de déesses, la porcelaine de Sèvres et le mobilier en marqueterie. Elle perçut, venant du grand salon, un bruit de voix et de rires - le rire des femmes et celui, plus grave, des hommes.

Il régnait une atmosphère gaie, excitante: c'était Paris! Paris comme elle avait toujours rêvé de le voir!

La salle d'étude était aussi impressionnante que le reste de la maison et meublée de façon trop raffinée pour être fonctionnelle; tout en jetant un coup d'œil autour d'elle, Corinna se demanda si Pierre était un petit garçon destructeur.

Mais elle était trop fatiguée pour réfléchir. Elle n'avait qu'une envie, c'était de se rafraîchir et de dormir. Elle était même trop lasse pour poser les questions qui la harcelaient.

Le lendemain matin, Corinna fut réveillée par une servante qui lui apportait du thé tandis qu'une autre venait allumer un feu dans la cheminée.

« Je suis vraiment très bien traitée, se dit-elle. Je suis sûre que la plupart des gouvernantes ne sont pas aussi gâtées. »

Dès qu'elle eut fini de boire son thé, elle se leva et s'habilla. La veille au soir, elle avait appris par Francine que Pierre avait sa propre domestique pour le servir et s'occuper de ses vêtements.

- Ce n'est pas d'une nourrice qu'il a besoin, ce petit-là, mademoiselle, c'est d'un professeur!

Après s'être fait le même chignon sévère que la veille, Corinna, vêtue d'une de ses robes noires toutes simples, se rendit dans la salle d'étude. Elle était vide, mais, quelques instants plus tard, un petit garçon y entra par la porte de communication donnant sur sa chambre.

Il était mignon, sans être particulièrement beau, et avait le teint clair et les cheveux noirs. Corinna n'en était pas certaine, mais il lui semblait petit pour son âge.

Ce n'était pas un enfant sauvage et il s'approcha d'elle; il lui prit la main et s'inclina courtoisement.

- Bonjour, mademoiselle, je suis Pierre, lui dit-il en français.

- Comment allez-vous, Pierre, répondit Corinna en anglais. Je suis très contente de faire votre connaissance et j'espère que nous serons bons amis.

Voyant l'air hésitant de Pierre, Corinna traduisit, puis elle lui demanda de répéter les derniers mots après elle.

- Comme vous le savez, nous devons parler anglais et non français.

- Vous parlez très bien le français, lui dit Pierre d'un ton flatteur.

- Je ne comprends pas, répondit Corinna en anglais. Dites-le en anglais.

- *You speak te French ...* très bien, répéta-t-il docilement.

Corinna se mit à rire.

- C'est un bel effort. Et maintenant, il faut déjeuner, lui dit-elle en anglais.

Pendant qu'ils prenaient leur petit déjeuner, elle put constater que Henry Spencer n'avait pas exagéré en disant que le niveau de Pierre en anglais était très faible.

Cela lui semblait absurde qu'avec une mère anglaise le petit garçon ne parlât que quelques mots et ignorât totalement la grammaire. Elle commençait à penser que la comtesse était un peu trop optimiste de croire que Pierre apprendrait rapidement et elle se dit qu'elle allait être déçue. En premier lieu, Corinna découvrit bientôt que Pierre n'avait aucun goût pour l'étude. Il n'aimait pas Paris et voulait retourner vivre à la campagne.

Il lui dit que, là-bas, il avait un poney et deux chiens.

- Maman dit... pas d'animaux à Paris, ajouta-t-il d'un air malheureux, dans un anglais balbutiant.

- Si vous travaillez bien, peut-être nous laisser aller voir votre château dans le Midi.

Il faut que vous me le décriviez. Est-il très beau?

Pierre attaqua aussitôt ce sujet qui lui était cher, dans un français animé et Corinna dut le reprendre plusieurs fois, mais, finalement, elle le laissa parler à sa façon de la maison qu'il aimait et de tout ce qu'il y avait à faire là-bas.

Après le petit déjeuner, tandis qu'on habillait Pierre pour la promenade, Francine entra dans la salle d'étude et demanda à Corinna si elle désirait quelque chose.

- Depuis combien de temps le père de Pierre est-il mort? s'enquit Corinna.

- Plus d'un an.

- Est-ce qu'il aimait son petit garçon?

- Oh! oui. Il était très fier de lui.

- Peut-être est-ce pour cela que Pierre aime tant la Provence.

- Je pense que c'est parce qu'il a des amis au château, répondit Francine.

L'intendante de Madame a un petit garçon du même âge et il y a plusieurs autres enfants sur les terres. Ici, il n'a personne avec qui jouer.

- Il doit pourtant y avoir beaucoup d'enfants à Paris.

- Pas pour Pierre, répliqua Francine brusquement.

Et, sous les yeux étonnés de Corinna, elle quitta vivement la pièce.

« Je suis sûre que je peux trouver des enfants pour venir jouer avec Pierre, se dit Corinna.

C'est évidemment pénible, pour un petit garçon de cet âge, de se retrouver loin, soudain, non seulement de ses animaux favoris mais aussi de ses amis. Rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce qu'il déteste la ville. »

Elle était bien décidée à en parler à Mr Spencer. Mais lorsque Pierre fut revenu, engoncé dans un manteau en velours à col de dentelle, que Corinna trouva personnellement trop précieux et efféminé pour lui, un valet vint les informer que la comtesse désirait les voir dans sa chambre.

- Je vais vous y conduire, lui proposa Pierre en français.

Corinna l'obligea à répéter en anglais et il s'exécuta péniblement.

La chambre à coucher de la comtesse était d'un luxe suffocant.

Il y avait un immense lit en argent surmonté d'une grande couronne dorée d'où pendaient de vaporeux voilages en mousseline. Les draps de soie rose étaient ornés d'une bordure en véritable dentelle de Venise de près de trente centimètres de large.

Le couvre-pieds était en hermine blanche et le mobilier, les tableaux, les tapisseries et les objets d'art posés sur tous-les meubles dénotaient le luxe et l'extravagance.

La comtesse, ravissante avec sa longue chevelure rousse défaite, était à demi allongée, le dos appuyé contre des oreillers en soie bordés de dentelle et brodés d'un immense monogramme surmonté d'une couronne.

- Bonjour, Pierre, bonjour miss Vern, dit-elle en anglais de cette voix vulgaire qui contrastait tant avec son apparence charmeuse et romantique.

- Bonjour, madame, répondit Corinna, restée debout sur le seuil de la pièce, en faisant la révérence.

- Je voudrais vous parler, miss Vern, lui dit la comtesse d'un ton

autoritaire.

Corinna s'approcha du lit. Il y avait un fauteuil près de celui-ci, mais la comtesse ne l'invita pas à s'asseoir.

Elle prit une feuille de papier posée devant elle sur le drap de soie.

- ... Ceci est très important, ajouta-t-elle après un moment de silence. Un homme doit venir aujourd'hui et il voudra certainement voir Pierre. Il faut absolument qu'il soit impressionné par l'enfant. Comprenez-vous?

- Je pense que oui, madame, répondit Corinna en se demandant ce que tout cela signifiait.

- Je voudrais que Pierre donne l'impression d'être anglais. Après tout, il l'est à moitié! Il faut qu'il parle anglais.

- Mais c'est impossible ! s'exclama Corinna. Pierre fait beaucoup d'efforts, mais il ne connaît que quelques malheureux mots d'anglais. Il semble que personne ne lui ait jamais parlé autre chose que le français et il comprend à peine un mot sur dix.

La comtesse eut un mouvement d'irritation.

- C'est votre travail, miss Vern, d'en tirer le meilleur parti possible. Je comprends bien que vous ne puissiez obtenir de Pierre qu'il parle anglais après une matinée de travail. Mais cela aussi, c'est important: le duc ne doit pas savoir que vous venez tout juste d'arriver.

- Le duc?

- Oui, le duc de Milverton.

Corinna se figea. Voilà justement ce qu'elle redoutait: rencontrer des Anglais à Paris.

Elle n'avait, il est vrai, jamais vu le duc de Milverton, mais elle savait très bien qui il était. Il venait d'hériter du titre, et du temps où il n'était que Daryl Warde, il avait fait ses études à Eton avec son frère David; ensuite, ils étaient tous deux allés à Oxford.

Il avait près de quatre ans de plus que David, mais ce dernier l'avait toujours admiré et parlait souvent de lui. Que dirait-il en la trouvant ici à Paris?

Son bon sens dit alors à Corinna qu'il n'en penserait rien. Pourquoi

s'intéresserait-il à une gouvernante?

Comment pourrait-il soupçonner un instant qu'elle n'était pas ce qu'elle prétendait être? Après tout, ils ne s'étaient jamais rencontrés et elle ne ressemblait pas à David.

Non, elle était ridicule!

Il n'y avait aucun danger du côté du duc de Milverton. Elle se demandait cependant ce qu'il pouvait bien avoir à faire avec la comtesse de Bréville et Pierre.

- ... Il m'est difficile, disait la comtesse, de vous expliquer pourquoi il est si important que Pierre plaise au duc, mais laissez-moi vous dire, miss Vern, en toute confiance évidemment, que ce serait tout à fait dans l'intérêt de Pierre. Vous ne voudriez pas, j'en suis sûre, nuire à l'avenir de mon fils.

- Non, bien sûr que non. Comment pouvez-vous penser une chose pareille, madame?

- Je puis donc vous faire confiance. Vous pouvez aider Pierre en vous assurant qu'il plaise au duc et en donnant à penser à Sa Grâce que vous vous occupez de cet enfant depuis un certain temps.

- Si c'était le cas, il parlerait mieux l'anglais! protesta Corinna.

- J'y ai pensé, répliqua la comtesse avec une note de satisfaction dans la voix. Si Sa Grâce vous le demande, vous direz que, comme Pierre vivait en France, j'ai jugé préférable qu'il se concentre sur le français, car il serait difficile pour un enfant si jeune d'apprendre deux langues à la fois, mais que vous allez commencer à lui enseigner l'anglais.

- Oui, madame, répondit Corinna, sceptique.

- Voilà votre explication, poursuivit la comtesse. Et il est inutile de vous dire, miss Vern, que vous n'avez pas à fournir, spontanément, le moindre renseignement.

Contentez-vous de répondre aux questions du duc. Laissez-le parler avec Pierre et, pour le reste, je m'en occupe. (Elle avait prononcé les derniers mots dans un souffle. Elle ajouta alors :) Maintenant, vous pouvez disposer.

Elle jeta un coup d'œil à son fils, qui s'amusait avec quelques-uns des coffrets en or et en émail posés sur une petite table.

- Ne touche à rien, Pierre! lui cria-t-elle sèchement. Et parle anglais! Tu as compris?

Tu dois parler anglais.

- Oui, maman, répondit Pierre en ajoutant également en français: Est-ce que nous pouvons y aller, mademoiselle ? Est-ce que nous pouvons aller faire notre promenade?

- Vous devez me le demander en anglais, lui dit

Corinna avec fermeté.

- *We march ... yes ?*

Carinna ne put s'empêcher de rire.

- Oui, nous y allons, lui promit-elle en souriant. Prenant l'enfant par la main, elle l'entraîna vers la porte.

- Saluez votre maman, lui dit-elle sur le seuil, en le faisant se retourner.

L'enfant s'inclina docilement et Corinna fit la révérence. La comtesse ne les regardait même pas. Elle avait pris la feuille de papier posée sur son lit et la fixait d'un air étrange.

Il était près de 11 heures du matin lorsque le duc de Milverton se présenta à l'hôtel particulier de la comtesse de Breville, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Il arriva dans-la luxueuse calèche de son ami le comte de Groncourt, dont il était l'hôte. Tandis qu'il gravissait les marches du perron conduisant à l'entrée, il eût été difficile de ne pas admirer son élégance et la coupe impeccable de ses vêtements, qui ne faisaient pas paraître les tailleurs français à leur avantage.

Le duc était extrêmement séduisant, à la façon désinvolte et discrète des Anglais, et l'expression de son regard traduisait une intelligence rare.

Il avait un léger rictus au coin de la lèvre, qui donnait à son visage un air espiègle ou celui d'un homme qui se rit cyniquement de la vie.

Quelle que fût la raison de ce rictus, le sexe opposé le trouvait déjà

irrésistible quand il était tout jeune homme. On racontait sur Daryl Warde de nombreuses histoires, pas toutes honorables, et, quand il avait hérité de son titre, les journalistes chargés des potins mondains s'étaient lancés dans des descriptions invraisemblables de son physique, de son charme et de sa séduction.

Ils l'avaient aussi dépeint, sans grande originalité, comme le « meilleur parti de la Grande-Bretagne ».

Le duc était très conscient de son importance, mais en même temps, quiconque le connaissait bien aurait deviné qu'il était aux aguets et un peu sur ses gardes en pénétrant dans le grand salon.

Le lourd parfum de fleurs de serre, la clarté du soleil qui entrait par les larges baies donnant sur le jardin et qu'accroissaient les bougies allumées des énormes lustres, tout cela créait une ambiance qui, la comtesse le savait bien, rehaussait encore sa beauté.

Elle attendait le duc au centre de la pièce, vêtue d'une toilette recherchée en soie et en dentelle d'un jaune jonquille qui faisait paraître sa chevelure encore plus éclatante qu'à l'ordinaire;

Ses bijoux de diamant et de topaze étaient éblouissants et elle ne manqua pas de remarquer le regard approbateur et admiratif qui se lisait dans les yeux du duc lorsqu'il porta sa main à ses lèvres.

- Comme c'est aimable à vous d'être venu à Paris, Votre Grâce! lui dit-elle.

Si le duc fut aussi surpris par le son de sa voix que l'avait été Corinna, il n'en montra rien.

- A la suite de votre lettre, je me suis fait un devoir de venir vous rendre visite, répondit le duc. Puisque vous avez connu mon frère, vous devez savoir que nous nous adorions.

- Votre Grâce ne veut-elle pas s'asseoir?

Le duc prit le fauteuil que la comtesse lui indiquait et s'installa confortablement.

Il la regardait en même temps prendre place en face de lui sur le sofa, mais, dans ses yeux, l'admiration avait fait place à la circonspection.

- Ce que j'ai à vous dire, attaqua la comtesse, risque de vous causer un choc.

Le duc ne dit rien et elle poursuivit. ... J'étais mariée à votre frère.

- Mariée à Edmund! C'est impossible! s'exclama Je duc.

Quelles que fussent les révélations auxquelles il s'était attendu, celle-ci, manifestement, le stupéfia. Sans mot dire, la comtesse prit un papier posé sur une table à côté d'elle et le lui tendit. Le duc s'en saisit.

C'était un certificat de mariage indiquant que Lucille Robinson avait épousé Edmund Warde à Paris en l'église Saint-Joseph le 9 novembre 1862.

Le duc contempla le certificat un long moment avant de dire d'une voix posée en se maîtrisant:

- Mon frère est décédé le 30 du même mois, n'est-ce pas? Nous avons été informés que la cause en était une pneumonie. Je suppose que c'est son docteur qui a écrit à mes parents. Pourquoi ne vous êtes-vous pas manifestée à ce moment-là et n'avez-vous pas dit que vous étiez sa femme?

La comtesse parut hésiter un instant.

- Edmund m'a toujours dit que sa famille serait furieuse de notre mariage. Il m'avait fait comprendre clairement que je ne serais pas la bienvenue en Angleterre. Je suis donc restée à Paris.

- Quelqu'un savait-il- que vous étiez mariés?

- Bien sûr. Tous nos amis.

- Je ne comprends toujours pas pourquoi vous ne vous êtes pas mise en rapport avec mon père et ma mère.

- Je n'en voyais pas l'utilité.

- Alors, pourquoi m'en parlez-vous maintenant?

En guise de réponse, la comtesse passa au duc un autre papier.

Il le lut d'un air incrédule. C'était un acte de naissance selon lequel un enfant posthume était né en avri11863 de Mr et Mrs Edmund Warde.

Il y eut un long silence, que le duc rompit finalement d'une voix dénuée d'émotion.

- Permettez-moi de vous reposer la même question. Pourquoi m'en parlez-vous maintenant?

- Mon oncle est abonné à un journal anglais, répondit la comtesse. Et il se trouve qu'il y a deux semaines, j'y ai découvert ceci:

Elle déplia un morceau de journal et lut à haute voix:

« Le nouveau duc de Milverton hérite de son oncle, le duc en titre, à la suite d'une série de tragédies familiales. Le dernier duc était marié, mais il est mort sans descendance après avoir survécu à ses trois frères cadets.

L'aîné des trois, Lord Ernest Warde, a péri sous les drapeaux en Inde en 1866 et n'était pas marié.

Le second Lord George, est décédé d'une crise cardiaque en 1867 en laissant une veuve et cinq filles.

Le troisième, Lord Arthur, est mort l'année dernière au mois de juin.

Le frère aîné du duc actuel, Edmund, aurait dû hériter du titre, mais il est décédé à Paris, en 1862, à la suite d'une pneumonie. »

Le silence retomba lorsque la comtesse se tut.

Après un long moment, le duc prit la parole.

- Je suppose que vous ignoriez avant de lire cet article qu'Edmund, s'il avait vécu, aurait hérité du titre de duc?

- Non, bien sûr, je ne le savais pas, répondit sèchement la comtesse. Il ne m'a jamais dit que cette possibilité, si minime fût-elle, existait.

- Il ne vous cachait rien. Comme vous le comprenez certainement d'après le compte rendu que vous venez de me lire, il n'y avait vraiment qu'une possibilité sur un million qu'Edmund ou moi-même hériterions du titre, vu le nombre de Parents qui nous en séparaient.

- Mais si aujourd'hui Edmund était vivant, je serais duchesse.

- C'est exact, admit le duc.

- Et Pierre en serait l'héritier.

- Oui, c'est vrai.

- Dans ce cas, c'est Pierre qui devrait être duc de Milverton et non

vous .

- Encore une fois, c'est exact, si vous pouvez fournir la preuve de ses droits.
- Cela ne devrait pas être difficile avec cet acte de naissance.
- Il indique qu'apparemment, vous n'étiez mariés que depuis cinq mois à la naissance de ce fils. Il vous faudrait bien sûr prouver qu'il s'agit bien de l'enfant d'Edmund.
- Il ne devrait pas y avoir de problème.
- Vous avez vécu avec Edmund avant de devenir sa femme?
- C'est évident, non? répliqua la comtesse.
- Où l'avez-vous rencontré et où avez-vous vécu ensemble? A Londres ou à Paris?

La comtesse eut un moment d'hésitation avant de répondre:

- A Paris- ... Nous étions ensemble à Paris.
- Je vois, dit le duc posément.
- Je ne voudrais pas provoquer un scandale, s'empressa d'ajouter la comtesse. Je tiens seulement à préserver les droits de mon fils.
- Bien sûr. Je le comprends très bien.
- Je savais que cela vous causerait un choc, poursuivit la comtesse, mais Edmund était votre frère aîné et Pierre est son fils.
- Si vous arrivez à le prouver, murmura le duc.

Il y eut un nouveau silence, avant que la comtesse demandât d'une voix presque hystérique:

- Eh bien, que comptez-vous faire? Ne devrions-nous pas en discuter?

Le duc se leva, s'approcha de la cheminée et regarda la comtesse.

Elle était très belle et terriblement attirante. Mais le regard du duc avait une expression dure lorsqu'il lui dit calmement :

- J'ai une proposition à vous faire. madame.

- De quoi s'agit-il? Vous n'espérez pas me soudoyer, tout de même?

- Loin de moi cette pensée. En outre, je vous assure que s'il est prouvé sans l'ombre d'un doute que cet enfant est le fils de mon frère, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour l'élever en lui donnant le sens de ses responsabilités, l'aider et lui prodiguer la même affection que son père lui aurait donnée s'il avait été vivant.

Le duc alla se planter devant la fenêtre. Il regardait sans les voir les pelouses baignées de soleil.

- ... J'aimais mon frère, madame, poursuivit-il. J'ai été bouleversé au-delà de toute expression lorsque j'ai appris sa mort. Il n'avait que dix-huit mois de plus que moi et nous étions presque comme des jumeaux. Il ne serait jamais venu seul à Paris si je n'avais pas été en mission à Mexico au service de l'État.

- Mais il y est venu et je l'ai épousé, répliqua la comtesse presque violemment.

- C'est ce que vous m'avez dit et je ne conteste pas votre certificat de mariage, car sa validité peut être aisément vérifiée. Le pasteur qui vous a mariés s'en souvient sans nul doute.

- Mais Pierre ... vous contestez que Pierre est le fils d'Edmund?

- Pour l'instant, je ne fais aucun commentaire, répondit le duc.

Il se détourna de la fenêtre pour faire face à la comtesse.

- Ce que je vous propose, si vous êtes d'accord, madame, c'est que, pendant les quelques jours qui suivent, nous fassions plus ample connaissance. Vous êtes ma bellesœur et ce n'est qu'aujourd'hui que nous avons eu l'occasion de nous rencontrer. Je tiens évidemment à rencontrer l'enfant qui, d'après vous, est le fils de mon frère. Je voudrais lui parler, gagner sa confiance et peut-être même son affection.

Le duc fit une pause avant de poursuivre.

- ... Serait-il possible de le faire sans que j'aie à recourir immédiatement aux services d'avoués, huissiers, avocats et gens de cette sorte, qui devront, bien sûr, examiner votre revendication jusque dans les moindres détails?

- Voulez-vous dire que vous avez l'intention d'y faire opposition? lui

demanda sèchement la comtesse.

- Je dis simplement que toute demande de votre part doit être étayée de preuves. Je n'agirai pas en mon nom, mais au nom de toute la famille. Vous découvrirez qu'il y a un grand nombre de Warde qui s'intéresseront beaucoup à Pierre et à vous-même. Mais pour le moment, peut-être pour une semaine seulement, essayons d'envisager la situation ensemble.

- Vous n'allez pas me forcer à admettre que Pierre n'est pas le fils d'Edmund, non?

s'écria la comtesse d'un ton agressif.

- Je ne suggère rien de la sorte, répondit le duc. Laissez-moi voir l'enfant; vous comprendrez aussi que je tiens à ce que vous me parliez longuement de mon frère et des derniers jours de sa vie. L'idée qu'il n'y avait, comme je le croyais, personne auprès de lui et qu'il était peut-être malade et seul m'a toujours énormément affligé,

- Eh bien, maintenant, vous savez qu'il n'était pas seul, répliqua la comtesse.

- Si vous l'avez rendu heureux, je vous en suis reconnaissant, lui dit le duc.

A ces mots, elle se radoucit et lui adressa un pâle sourire.

- Très bien. J'accepte votre proposition. Vous pouvez faire plus ample connaissance avec Pierre. Vous pourrez venir ici autant que vous le voudrez. J'ai une photographie d'Edmund quelque part, si j'arrive à la retrouver. Il était follement amoureux de moi, vous pouvez me croire!

- Cela ne me surprend pas, répondit le duc. Vous êtes une très jolie femme.

- C'est ce qu'Edmund disait toujours. Je l'ai subjugué dès la première fois que nous nous sommes rencontrés. Je le revois avec son air si distingué et très anglais. Je dois dire qu'il se remarquait au milieu de tous ces Français.

- Et vous aussi, vous avez eu le coup de foudre pour lui?

- Bien sûr. Et quand nous nous sommes mariés, quelle réception nous avons donnée! Nous avons commencé à l'heure du dîner et terminé

avec le petit déjeuner; c'est une des plus belles réceptions qu'ait connues la capitale; le Tout-Paris était présent. Il faut dire qu'Edmund adorait les soirées. Il continuait à danser alors que tous les autres étaient morts de fatigue. Je n'ai jamais rencontré un homme aussi gai !

- Il était très robuste. C'est d'ailleurs pourquoi je ne comprends pas qu'il ait succombé à une pneumonie en si peu de temps.

- Il a attrapé froid, dit hâtivement la comtesse. Il faisait un temps épouvantable, ce mois-là. Je me souviens qu'il voulait à tout prix m'acheter un manteau de fourrure. Il me disait que je mourrais de froid si je n'en avais pas. J'aurais mieux fait de lui en faire acheter un pour lui-même. (Elle poussa un petit soupir et se leva.) C'est un marché que nous concluons, dit-elle. Nous devenons amis et ensuite nous nous battons. Mais, entre-temps, c'est ... comment dirais-je ... ?

- Une trêve, suggéra le duc.

- C'est cela ... une trêve. Je dois dire, Votre Grâce, que vous êtes aussi sympathique que l'affirmait Edmund.

- Est-ce qu'il vous parlait de moi? demanda le duc:

- Bien sûr ... , Mon frère Daryl ,.! Il en parlait sans cesse. Son plus grand regret était que vous n'ayez pas pu être notre témoin.

- Je ne comprends pas qu'Edmund ait pu se marier sans m'en avertir.

- Oh! il avait l'intention de le faire dès votre retour. Mais j'ai cru comprendre que votre père était un homme redoutable.

- C'est peut-être l'impression qu'il donnait. Mais Edmund l'a toujours beaucoup aimé et Père aurait été inconsolable s'il avait appris que son fils aîné s'était marié en secret.

- Nous ne pouvons plus rien y faire, dit la comtesse, à part nous assurer que Pierre ne soit pas privé de ses droits. C'est tout ce qui m'intéresse, que Pierre hérite de ce qui lui appartient légalement.

- Quand notre trêve sera terminée, promet le duc, nous veillerons à ce que Pierre entre en possession de tous ses droits.

- Cela me paraît honnête, conclut la comtesse. Et maintenant, je suppose que vous aimeriez voir votre neveu?

- Je pense que, pour le moment, Pierre doit rester le fils d'une très

belle femme que mon frère, cela se comprend, vénérât.

- Je vois ce que vous voulez dire, murmura la comtesse en souriant. Il ne sera plus fait mention de nos liens de parenté en dehors de cette pièce jusqu'à ce que la trêve soit finie. Cela, je vous le promets.

- Je vous remercie, répondit le duc.

La comtesse se tourna pour tirer sur le cordon de sonnette. lorsqu'un valet apparut, elle lui dit :

- Demandez à miss Vern d'amener Mr. Pierre au salon.

Le valet s'inclina et quitta la pièce. Lorsqu'il eut refermé la porte, le duc regarda la comtesse.

- J'espère que je ne vous offenserai pas en vous demandant de me laisser seul avec Pierre. Je pense que les enfants sont souvent moins sauvages sans leurs parents.

- Bien sûr, acquiesça la comtesse. Vous verrez que c'est un petit garçon attachant. Je suppose qu'il ressemble beaucoup à votre frère quand il avait cet âge. Tous les petits garçons, d'ailleurs, se ressemblent.

Elle tendit sa main au duc et il la porta à ses lèvres.

- Revenez nous voir demain, lui proposa-t-elle de sa voix la plus enjouée. Et que diriez-vous de rester à dîner demain soir? J'ai invité plusieurs amis qui, je pense, vous amuseront.

- Je vous remercie de cette invitation, répondit le duc. Je l'accepte avec grand plaisir.

Elle lui glissa un regard coquet sous ses longs cils et se dirigea vers la porte, un léger sourire aux lèvres.

Le duc la suivit des yeux et elle lui dit en se retournant:

- Je suis sûre que vous vous attacherez à Pierre; au fait, il a une gouvernante anglaise très compétente.

Sur ce, elle quitta le salon et le duc referma la porte derrière elle. Puis, il traversa la pièce pour s'approcher de nouveau de la fenêtre et regarder au-dehors.

Son visage était totalement inexpressif et seuls ceux qui le connaissaient bien auraient pu remarquer une légère crispation sur le

côté de sa joue. C'était chez lui le signe d'un trouble extrême, mais il se contrôlait parfaitement.

Il entendit la porte s'ouvrir et tourna la tête. Un petit garçon vêtu de façon étrange entra dans la pièce.

Le duc resta immobile et le voyant ainsi, l'enfant leva les yeux vers la personne qui l'accompagnait.

- Que se passe-t-il, mademoiselle? lui demanda-t-il en français. Où est maman?

Une voix douce et musicale lui répondit en anglais.

- Dites bonjour à M. le duc, Pierre.

Les yeux du duc se posèrent sur la jeune fille qui avait parlé. La lumière venant des fenêtres éclairait en plein son visage, ses yeux bleus et ses cheveux blonds.

Il se souvint de l'avoir aperçue la veille, à ta lueur d'un réverbère, devant *La Maison Delphine*.

Chapitre 4 :

Le duc avait aussitôt reconnu Corinna.

Pendant qu'il parlait à la comtesse, il s'était douté qu'il y avait un piège et qu'elle essayait de le duper. Maintenant, il en était tout à fait convaincu.

Le duc était un homme très intelligent. Il avait une fois pour toutes admis, quand il était tout jeune, qu'il n'avait aucune chance d'hériter un jour du titre familial.

Son père, Lord Arthur, n'était pas riche et il savait, quand il était allé à Oxford, qu'il lui faudrait trouver un moyen de compléter la modeste rente que son père était en mesure de lui verser. Il découvrit au cours de ses années d'études à l'université qu'il était extrêmement doué pour les langues. Il s'y consacra donc; obtint un diplôme supérieur et décida de faire carrière au Foreign Office.

Grâce à ses aptitudes particulières, il devint rapidement une sorte d'attaché itinérant.

Il n'eut pas à passer son temps dans l'atmosphère confinée d'une ambassade dans quelque pays obscur; étant donné qu'il parlait couramment plusieurs langues, il fut non seulement chargé de nombreuses missions diplomatiques, mais aussi d'importantes transactions commerciales. Il eut ainsi l'occasion de se constituer une honorable fortune. Et, en fait, lorsque, à la mort de son père, il devint l'héritier présomptif de son oncle, il était déjà relativement riche.

Et maintenant, il se trouvait à la tête non seulement du duché, mais aussi d'une fortune considérable. Ses années de service au Foreign Office avaient rendu le duc extrêmement subtil et intuitif.

Le secrétaire d'État aux Affaires étrangères avait d'ailleurs dit un jour à Lord Arthur :

- Votre fils nous est plus utile en matière d'espionnage et en ce qui concerne les activités du Service Secret qu'une demi-douzaine d'agents accrédités.

L'une des choses, en tout cas, que le duc avait apprises au cours de ses voyages était de ne jamais dévoiler ses propres sentiments.

Son visage était donc impassible lorsqu'il s'inclina devant Corinna. Celle-ci lui fit une révérence, puis, posant la main sur l'épaule de Pierre, l'obligea à le saluer respectueusement.

- Voilà donc le petit Pierre, dit le duc de sa voix grave.

- Dis bonjour, enjoignit Corinna à l'enfant en le poussant en avant.

- Bonjour, monsieur, répéta Pierre docilement.

Il s'approcha du duc, puis, levant les yeux vers lui, il lui demanda avec une candeur touchante :

- Vous êtes venu voir ma maman?

- J'ai déjà vu ta maman, lui répondit le duc. Qu'as-tu fait ce matin?

Pierre se mit à parler à toute vitesse dans un français décousu que Corinna, abandonnant cette lutte-inégale, n'essaya même pas de corriger.

Elle préféra demeurer en retrait et, tandis que le duc continuait à discuter avec Pierre, elle alla s'asseoir sur un divan et les observa, debout tous deux au milieu de la pièce dans la lumière du soleil qui

entrait par la fenêtre.

Elle avait le sentiment étrange, qu'elle ne parvenait pas à expliquer, d'avoir déjà vu le duc quelque part. Elle savait que c'était impossible car, bien que David lui eût souvent parlé de Daryl warde. il ne l'avait jamais amené à la maison.

Elle supposait que c'était parce qu'elle lui avait décrit avec une telle précision qu'elle croyait reconnaître le beau visage aux traits nets, le petit rictus au coin des lèvres et le regard perçant des yeux gris.

Le duc avait sorti sa montre en or de sa poche et la faisait voir à Pierre. Lorsqu'il appuya sur un ressort, la face et l'arrière de la montre s'ouvrirent brusquement et l'heure sonna.

Pierre était ravi.

- Encore! Encore, monsieur! S'écria-t-il.

Et Corinna se fit la réflexion qu'elle devrait lui apprendre à le dire en anglais.

Quelques instants plus tard, le duc prit plusieurs louis d'or dans la poche de son gilet, les donna à l'enfant pour qu'il s'amuse avec les pièces et traversa la pièce pour venir s'asseoir sur le divan près de Corinna.

- La comtesse m'a dit votre nom, miss Vern, lui dit-il. Depuis combien de temps êtes-vous la gouvernante de Pierre ?

Corinna hésita un moment et cligna des yeux avant de répondre évasivement;

- Depuis quelque temps, votre Grâce.

Sa réponse ne fit que confirmer le duc dans ses soupçons. C'était un complot.

Il ne trouvait absolument aucune ressemblance avec son frère dans le petit garçon auquel il venait de parler. Il était pratiquement certain qu'Edmund n'était pas à Paris en juillet ou en août 1862 comme la comtesse le prétendait.

D'un autre côté, il lui était difficile de le prouver, puisque, à cette époque, lui-même se trouvait à l'étranger. C'était, pensait-il, la raison pour laquelle Edmund n'avait pas parlé de son mariage à ses parents.

Il devait attendre le retour de son jeune frère.

Cela n'était qu'une supposition.

En attendant, il y avait ce certificat de mariage et cet acte de naissance, et le duc savait qu'il lui faudrait se montrer très astucieux pour déjouer les plans de la comtesse. Il l'avait déjà jugée comme étant une femme dure, rusée et âpre au gain.

Le seul point faible dans toute sa machination était la gouvernante. Un prétendu professeur, manifestement choisi à la hâte pour l'impressionner, mais mal préparé par *La Maison Delphine*.

Rien, cependant, dans l'expression du duc ne laissait soupçonner sa détermination à démasquer ce qu'il jugeait comme un complot criminel tandis qu'il s'installait confortablement dans le coin du sofa et demandait d'un ton courtois :

- Comment trouvez-vous Paris, miss Vern?

- Je n'en ai pas encore vu grand-chose, répondit Corinna, qui ajouta vivement: J'ai été très occupée avec Pierre.

- Vous ne semblez pas lui avoir appris beaucoup d'anglais, fit remarquer le duc.

- Non, reconnut Corinna. Étant donné son jeune âge, sa mère a préféré qu'il continue de babiller en français comme il l'a toujours fait avec sa nourrice.

« Mensonges, mensonges, pensa le duc. Mais bien débités. La modestie de miss Vern et son apparente sincérité prouvent à quel point elle est bonne actrice. »

Il se dit qu'il devait se tenir sur ses gardes pour ne pas laisser deviner à la jeune fille qu'il savait d'où elle venait et était parfaitement conscient qu'elle n'était qu'une des complices du complot ourdi contre lui.

- Je me réjouis à l'idée de voir souvent Pierre, dit-il à haute voix. Je pense qu'il aimerait aller faire des promenades en voiture ou à cheval avec moi. Je loge à Paris chez un ami qui a des chevaux magnifiques et ceux-ci ont constamment besoin d'exercice. Je suis sûr qu'il pourrait trouver un petit poney pour Pierre.

- Cela l'amusera certainement, répondit Corinna.

- Et j'aimerais aussi parler de lui avec vous, poursuivit le duc. Pierre m'a dit que vous alliez justement partir en promenade.
- Je pense qu'il est bon pour lui de prendre beaucoup d'exercice, Votre Grâce, répondit Corinna d'un ton qu'elle espérait suffisamment déférent pour une gouvernante.
- Vous avez sans doute raison, acquiesça le duc. Vous devez avoir une grande expérience des enfants.
- Non, pas grande. rectifia Corinna, mais j'ai enseigné à de nombreux enfants.

Ce n'était pas faux en un sens.

Elle avait enseigné à l'orphelinat, une seule matière peut-être. mais c'était néanmoins un soulagement pour elle de pouvoir dire, au moins une fois, la vérité.

- J'aimerais discuter avec vous du programme d'études de Pierre. mais je ne voudrais pas vous retenir. Acceptez-vous de dîner avec moi ce soir, miss Vern?

Corinna lui jeta un regard surpris.

Un instant, elle crut à une insulte de sa part. C'en était une pour un homme d'inviter une demoiselle à dîner seule avec lui. Mais elle se souvint alors qu'elle n'était pas Lady Corinna Vernon. Elle était la petite, l'insignifiante Cora Vern, et le duc de Milverton faisait preuve, en fait, d'une grande condescendance en lui proposant un entretien avec lui sans parler de l'invitation à dîner.

Après une pause perceptible. Corinna réussit à articuler :

- C'est très aimable à vous, Votre Grâce, mais je ne sais pas si mon employeur ne tient pas à ce que ... je reste ici.; pour garder Pierre.
- Vous avez certainement des heures de liberté? lui dit le duc d'une voix où elle crut déceler de la moquerie. Il doit y avoir plusieurs soirées dans la semaine où l'enfant dort et où vous pouvez sortir avec vos amis et profiter de la vie nocturne de Paris?

Corinna ne savait pas trop ce qu'elle devait répondre et, dans son affolement. elle dit la vérité.

- Je n'ai pas ... d'amis à Paris ..., monsieur le duc.

- Mais je ne peux pas croire que la comtesse vous oblige à rester seule ici tous les soirs à lire un livre. Il doit y avoir des servantes dans la maison pour garder Pierre au cas où il se réveillerait. Ce serait vraiment un privilège pour moi, miss Vern, de vous offrir à dîner.

Corinna avait l'impression d'être prise dans un piège dont elle ne pouvait s'échapper.

- Je remercie Votre Grâce ... et j'accepte avec plaisir, répondit-elle poliment.

Elle se leva et vit que Pierre s'amusait à faire rouler les louis d'or sur le tapis.

- Rends ces pièces à M. le duc, lui dit-elle doucement. Nous allons prendre le soleil.

Le petit garçon obéit et, au moment où Corinna lui prenait la main et l'entraînait vers la porte, le duc dit avec une pointe de moquerie dans la voix:

- Vous voudrez, j'en suis sûr, aller dîner au *Café Anglais*. Je viendrai vous prendre à 9

heures.

- Je remercie ... Votre Grâce.

Corinna quitta le salon et ce n'est qu'une fois arrivée dehors, sur la rue du Faubourg-Saint-Honoré, qu'elle eut la sensation de s'être fait fouetter le visage par un vent aussi violent que celui de la Manche.

Il y avait chez le duc quelque chose qui la troublait. Elle ignorait ce que c'était, mais avait conscience d'être terriblement mal à l'aise en sa présence.

Était-ce uniquement parce qu'elle craignait qu'il ne devinât son identité ou était-ce pour une autre raison?

Elle avait aussi l'impression qu'il s'obligeait à se contrôler et que la bienveillance dont il faisait preuve en apparence dissimulait quelque autre sentiment. Elle n'arrivait pas à s'expliquer comment elle le savait, mais elle en était sûre. Elle fit faire une longue promenade à Pierre et, lorsqu'ils revinrent, ils déjeunèrent ensemble dans la salle d'étude.

L'après-midi était déjà bien avancée et, depuis le déjeuner, Corinna n'avait vu personne d'autre que l'enfant. Ils venaient de finir de prendre le thé lorsque Francine apparut.

- Avez-vous passé une bonne journée, mademoiselle? s'enquit-elle.

- Oui, Francine, lui répondit Corinna en souriant. Je n'imaginais pas que Paris était une aussi belle ville. Nous avons remonté une partie des Champs-Élysées et je pense que c'est une des avenues les plus splendides que j'aie jamais vues. Vous devez être très fière de votre ville.

- Il n'y a jamais eu de Français qui n'ait pas aimé la France et Paris en particulier, répondit Francine. (Puis, d'un ton qui se voulait désinvolte
- Corinna s'en rendait compte -

elle lui demanda :) Qu'est-ce que M. le duc a pensé de Pierre?

- Je crois qu'il lui a plu. Pierre s'est mis à bavarder, en français bien sûr, et je n'ai pas pu l'en empêcher, mais ce n'est pas un enfant sauvage.

- Non, c'est un petit garçon très sociable, reconnut Francine. Et que vous a demandé Sa Grâce?

Corinna avait déjà compris que Francine était la confidente de la comtesse. Elle répondit donc en sachant que Francine connaissait les consignes qu'elle avait reçues.

- Sa Grâce m'a demandé depuis combien de temps je m'occupais de Pierre.

- Et que lui avez-vous répondu?

- Je suis restée évasive. J'ai dit que j'étais ici depuis quelque temps.

Francine hocha la tête.

- Pourquoi est-ce si important que Pierre plaise au duc? demanda Corinna.

Il y eut un moment de silence. Il était évident que Francine cherchait une réponse à lui donner. Elle lui dit enfin:

- Je pense que Madame croit que le duc pourrait céder une part de sa fortune à Pierre.

C'est un homme très riche.

Corinna parut surprise, mais elle n'essaya pas de questionner Francine plus longuement.

Elle n'arrivait pas à imaginer la raison pour laquelle le duc de Milverton pourrait décider de donner de l'argent à un enfant français qui semblait déjà bien pourvu.

Pour tout dire, Corinna pensait n'avoir jamais vu autant de prodigalité et d'extravagance que dans la façon dont la maison était tenue.

- Vous devez essayer de montrer au duc comme Pierre est un gentil petit garçon, lui dit Francine. Je sais que Madame sera contente si vous parvenez à ce que le duc ait une très bonne impression de lui.

- Je ferai tout mon possible, promit Corinna. Francine, je ne sais pas si je devrais demander la permission à Madame, mais M. le duc m'a invitée à dîner ce soir.

- Vraiment? s'exclama Francine. C'est excellent! Madame sera ravie, j'en suis sûre.

- Ne devrais-je pas d'abord lui en demander l'autorisation?

- Il est inutile de déranger Madame. C'est Mr Spencer qui s'occupe du personnel et il m'a déjà dit que je devrai garder Pierre chaque fois que vous voudrez sortir.

- C'est très gentil de sa part. Adire vrai, j'ai déjà accepté l'invitation de M. le duc.

Francine sourit d'un air approbateur et Corinna, qui s'était levée pour ramasser les jouets de Pierre, lui dit:

- Il a l'intention de m'emmener au *Café Anglais*. Est-ce là que vont les Anglais?

Il y avait une note d'appréhension dans sa voix car elle craignait, une fois de plus, de rencontrer quelque connaissance.

- Le *Café Anglais*? Oh! la la, mademoiselle! Le duc vous offre vraiment ce qu'il y a de mieux.

- Que voulez-vous dire? lui demanda Corinna.

- Le *Café Anglais* est le restaurant le plus chic de tout Paris, expliqua Francine. C'est le restaurant pour aristocrates par excellence. C'est ultra-chic, rempli de gens d'élite et des plus grandes célébrités dont on parle dans les potins mondains.

- Pourquoi le duc m'emmènerait-il dans un endroit pareil ?

- Je suppose que c'est toujours là qu'il va dîner lui-même.

- Bien sûr. Je n'y avais pas pensé. Mais quel genre de toilette faut-il porter?

- Quelle toilette? s'exclama Francine en levant les bras au ciel. Vous devez porter une robe très élégante, très chic, extraordinaire.

Corinna se mit à rire.

- Dans ce cas, il faudra que je dise au duc qu'il a commis une erreur car je n'ai emporté qu'une robe du soir et je puis vous assurer, Francine, qu'elle n'est rien de tout cela.

- Voyons, mademoiselle! C'est une telle occasion! Si vous n'allez pas au *Café Anglais*, vous le regretterez toute votre vie. Vous n'aurez peut-être plus jamais la chance d'y aller car c'est un endroit très cher et les gens ordinaires, sans importance, ne peuvent y trouver une table. Le chef y est incomparable.

- Tout cela semble très excitant, dit Corinna d'un petit air triste, mais c'est inutile, Francine; je ne voudrais pas faire honte à M, le duc,

- Un moment! J'ai une idée ! s'écria Francine. Venez avec moi.

Elle se dirigea vers la porte de la salle d'étude tout en parlant et appela une servante qui s'affairait un peu plus loin dans le couloir.

- Occupez-vous de M. Pierre un moment, s'il vous plaît, lui dit-elle. Je voudrais emmener Mademoiselle dans ma chambre.

- Bien sûr, mam'selle Francine, répondit la jeune fille.

Faisant signe à Corinna de la suivre, Francine l'entraîna vers une autre partie de la maison, où les corridors étaient plus étroits mais tout de même recouverts de moquette, Francine ouvrit la porte d'une pièce entièrement tapissée de placards.

- Mon atelier est à côté, dit-elle. C'est ici que je garde quelques-unes des robes de Madame. Quelques-unes seulement.

- Elle doit posséder une garde-robe impressionnante, murmura Corinna en regardant la grande pièce autour d'elle.

En guise de réponse, Francine ouvrit les portes des placards et Corinna poussa un petit cri. Ils étaient remplis de robes - rouge Médicis, roses, bleu ciel, jaunes, vertes, blanches, noires et argentées; on aurait dit une douzaine d'arcs-en-ciel faits de tarlatane, de dentelle, de satin, de tulle, de velours, de lamé, de brocart, de mousseline et de gaze.

Il s'en dégagait un parfum exotique et tandis que Francine continuait d'ouvrir des placards, Corinna aperçut des étagères sur lesquelles s'empilaient des chapeaux, des sacs et des réticules, des châles et des fourrures, des gants et des ombrelles.

- Arrêtez! s'écria Corinna. Ne m'en montrez plus! Comment une femme peut-elle posséder autant de vêtements et de parures et se souvenir de ce qu'elle a?

- Madame achète parfois des centaines de robes en quelques mois. Elle ne se souvient jamais de ce qu'elle possède. C'est moi qui lui dis ce qu'elle doit porter.

- Vous en oubliez certainement, vous aussi ! dit Corinna en ouvrant de grands yeux.

Francine ouvrit une autre porte et Corinna vit qu'elle donnait sur un passage tapissé, lui aussi, de placards.

- Voilà, mademoiselle, ce que je voulais que vous voyiez, annonça Francine d'un ton théâtral en ouvrant tout grands les placards pour lui montrer une quantité d'autres robes, qui semblaient aussi colorées et élégantes que les autres.

- Celles-ci, lui dit Francine avec un petit geste expressif, sont à jeter.

- A jeter? s'exclama Corinna.

- Madame ne sait pas quoi en faire: elle ne les portera plus et elles l'encombrent plus qu'autre chose.

Francine eut un petit rire.

- Voici votre robe pour le *Café Anglais*.

Corinna recula presque instinctivement.

- Oh! mais ... je ne pourrais pas ... emprunter quelque chose qui appartient ... à Madame.

- Il ne s'agit pas d'emprunter, mademoiselle. Ces robes vont être jetées. Les robes plus simples de Madame - il y en a peu - sont données aux pauvres. Les sœurs du couvent du Sacré-Cœur passent tous les mois, mais elles n'ont que faire d'une robe du soir ou d'une toilette d'après-midi.

Francine leva les bras en l'air.

- Elles n'ont besoin que de manteaux et capes en bon gros drap! Elles veulent des bottines, pas des mules en satin! Et des sous-vêtements en laine et ça, Madame en a, je vous l'assure, une telle aversion qu'elle ne posséderait jamais une chose pareille.

- Mais supposez ... que Madame me voie ... porter une de ses robes? demanda Corinna d'un ton hésitant.

- Elle ne se souviendrait même pas qu'elle lui appartient! Il y a plus de trois mois que ces robes ont été mises de côté. Madame n'a même pas encore porté la moitié de celles que M. Worth a faites pour elle, elle m'a dit hier qu'elle en avait encore commandé une douzaine.

- C'est incroyable! Murmura Corinna.

Elle pensait au prix - au moins douze cents francs l'une - qu'avaient dû coûter toutes ces robes élégantes pendues sous ses yeux, alors qu'une blanchisseuse à Paris devait tout juste gagner deux francs par jour.

- Alors, quelle couleur aimeriez-vous porter? lui demanda Francine, d'un ton décidé.

- Je suis en deuil, répondit Corinna. Je ne pense pas ... que je devrais ... C'était inutile.

Francine balaya ses protestations d'un geste en lui présentant une première robe noire, puis une autre, si belles toutes deux, si merveilleusement à la mode, que Corinna ne put que rester là à les contempler avec ravissement.

Aucune femme au monde ne pouvait résister aux créations exaltantes, originales, ensorcelantes de M. Worth.

C'était un Anglais qui, lorsqu'il était devenu le « maître » dans sa profession, avait dicté la mode parisienne pendant toute l'époque du

Second Empire.

Charles Frederick Worth avait révolutionné la mode, non seulement dans la conception des vêtements, mais aussi en ce qui concernait les étoffes. Corinna avait entendu parler de lui et lu des articles sur ses innovations.

En Angleterre, tous les magazines reproduisaient les modèles français, mais c'était très différent de voir réellement ces robes, qui semblaient toutes sorties d'un conte de fées.

- C'est un grand homme, ce M. Worth! commenta Francine.

Tout en parlant, elle tendait à bout de bras une robe en soie lilas couverte de touffes de tulle du même ton sur lesquelles le Maître avait disposé des brins de muguet.

- ... Mon oncle travaille à Lyon, poursuivit Francine. Quand M. Worth a fait une robe de brocart pour l'impératrice, il a fallu doubler le nombre des métiers à tisser à Lyon et toute ma famille a eu de quoi manger correctement, chose qui ne lui était pas arrivé depuis des années.

- C'est merveilleux! s'exclama Corinna.

- A mon avis, ajouta Francine en sortant une autre robe, voici celle que vous devriez porter ce soir.

- Elle est trop ... belle, balbutia Corinna. D'ailleurs, elle n'est peut-être pas, .. à ma taille.

Pour être honnête, Corinna devait admettre qu'elle ne disait cela que pour la forme.

Aucune femme n'aurait pu résister à une robe faite d'une dentelle aussi fine, arachnéenne.

Elle était noire, mais d'un noir comme Corinna n'en avait jamais vu.

Un noir qui laissait deviner çà et là sa peau blanche à travers la dentelle. Un noir qui ne cherchait pas à dissimuler la nudité de ses épaules et dont le ruché suivait doucement la ligne du grand décolleté.

La large jupe froncée à l'arrière en une ample tournure accentuait la taille de guêpe de Corinna et le corsage étroit mettait en valeur la jolie courbe de ses petits seins.

- Je n'aurais jamais pensé que je pouvais paraître aussi élégante, murmura Corinna, le souffle court, en se contemplant dans le grand miroir devant lequel Francine l'avait entraînée.

- Elle est un tout petit peu trop longue devant, dit celle-ci d'un air critique. Une des femmes de chambre vous la raccourcira et, quand vous serez prête, je vous ferai une coiffure plus à la mode.

Corinna avait cessé de protester.

Elle se laissait emporter dans un tourbillon d'excitation féminine. Que pouvait-il y avoir de plus exaltant que de porter une robe qui semblait sortie d'un rêve ?

Elle retourna dans la salle d'étude et mit Pierre au lit. Elle lui raconta une histoire en anglais, puis se pencha pour l'embrasser sur la joue. Il lui tendit alors les bras et la serra contre lui.

- Je vous adore, mademoiselle.

- En anglais ... en anglais, Pierre, lui dit Corinna d'une voix haletante car il l'étranglait à moitié.

- *I love you* ... Vous êtes ... très gentille. Demain vous me raconterez ... une autre ... histoire, d'accord? s'écria le petit garçon.. moitié en anglais, moitié en français.

- Demain, je vous raconterai beaucoup d'histoires, si vous parlez anglais, promit Corinna.

Elle était très touchée par son affection et tandis qu'il disait sa prière à son intention, elle pria pour que l'enfant trouve le bonheur. Elle s'était déjà rendu compte que sa mère le voyait très peu.

Après le thé, elle avait suggéré à Francine de l'emmener au salon, mais celle-ci lui avait répondu que la comtesse se reposait. Toutefois, un peu plus tard, elle avait appris incidemment par une servante que Madame ne se reposait pas, mais était en compagnie d'un ami très cher.

Il n'était pas surprenant que la comtesse eût des admirateurs.

Elle était si belle avec sa chevelure rousse, sa peau blanche et ses yeux verts ! En même temps, Corinna savait, en toute honnêteté, qu'il y avait quelque chose chez sa « patronne

» qu'elle n'aimait pas.

Ce n'était pas seulement le fait qu'elle ne semblait pas prêter beaucoup d'attention à Pierre; c'était autre chose. Encore un mystère que Corinna ne parvenait pas à s'expliquer.

Lorsque 9 heures sonnèrent-à l'horloge, elle était prête pour le duc.

Comme elle le lui avait promis, Francine était venue s'occuper de sa coiffure. Ses cheveux dorés comme un soleil de printemps étaient tirés en arrière, dégageant ainsi le pur ovale de son visage, et retombaient dans son dos en boucles serrées.

Malgré sa recherche, la robe noire faisait paraître Corinna très jeune.

On sentait en elle une pureté et une innocence que ne pouvaient dissimuler ni la robe de Worth ni la touche de rouge que Francine avait tenu à poser sur ses lèvres.

- Vous êtes à Paris, avait-elle dit lorsque Corinna avait protesté. Votre visage vous paraîtra nu quand vous verrez ce que les autres femmes mettent comme quantité de mascara, de pommade, de rouge et de poudre !

- Mais je suis anglaise !

- Madame aussi!

Il était plus facile de ne pas discuter.

Ce n'est que lorsqu'elle fut prête à descendre dans l'entrée, enveloppée dans une cape de velours, qu'une pensée soudaine la fit se tourner vers Francine, une lueur d'angoisse dans les yeux.

- Qu'est-ce que le duc va penser en me voyant dans cette tenue? Ne va-t-il pas trouver étrange qu'une gouvernante porte une toilette qui doit avoir coûté cent fois plus d'argent qu'elle ne pourrait en gagner?

Francine haussa les épaules.

- Les hommes! répondit-elle d'un ton acerbe. Les hommes ne remarquent rien! Quant aux Anglais, la seule chose qu'ils regardent de près, c'est leurs chevaux!

Corinna se mit à rire. En même temps, elle se dit pour se consoler que Francine avait probablement raison.

D'ailleurs, la façon dont elle était vêtue ne regardait pas le duc !

Elle aurait été inhumaine si elle ne s'était pas réjouie à la pensée que, ce soir-là, elle était ravissante; dans cette robe, elle n'était pas loin de penser qu'elle pouvait rivaliser avec l'impératrice elle-même.

Francine, cependant, avait tort: le duc remarqua la toilette de Corinna dès qu'il la vit.

Cela ne fit que le confirmer dans la certitude qu'on lui tendait un piège, de sorte que le pli de sa bouche était encore un peu plus cynique et l'expression de son regard plus moqueuse lorsqu'il prit la main de Corinna.

- Vous êtes merveilleusement ponctuelle, au contraire de bien des femmes de ma connaissance.

- Elles trouvent peut-être de bon ton de faire attendre Votre Grâce, répondit Corinna.

- Et vous, vous ne le jugez pas nécessaire ?

- Je suis très consciente de l'honneur que me fait Votre Grâce en m'invitant.

Elle ne put s'empêcher de prononcer ces mots avec une pointe de sarcasme.

Elle se dit alors qu'elle devait se surveiller. Si elle était réellement miss Vern, la petite Anglaise, elle devait rester sans voix devant l'honneur d'être invitée à dîner par un duc.

« Sans doute devrais-je aussi glousser comme une jeune fille ou prendre des airs affectés », songea-t-elle en réprimant un sourire.

Si c'était ce à quoi le duc s'attendait, il allait être déçu !

Elle se montrerait pleine de déférence, mais resterait elle-même. C'était trop difficile de jouer la comédie pendant les deux ou trois heures qu'ils allaient passer ensemble.

Elle se rendit compte alors avec un petit frisson d'excitation que c'était la première fois qu'elle allait dîner seule avec un homme, et celui-ci était très séduisant.

Le duc portait une cape sur sa tenue de soirée, et une grosse perle

noire était piquée sur le plastron de sa belle chemise blanche empesée. En dehors de cela, contrairement à la plupart des Français, il n'arborait aucun bijou.

Tenant d'une main, non sans peine, la traîne de sa robe Corinna monta dans le confortable landau qui attendait devant le perron.

Il était tiré par un seul cheval et le cocher, bien que très élégant, ne portait pas de livrée aux couleurs distinctives. Corinna supposa, à juste raison, que le duc avait loué cet équipage pour la durée de son séjour.

Elle se souvint-que c'était ce qu'avait fait David lorsqu'il était venu à Paris. Elle aurait aimé pouvoir parler au duc de son frère.

Elle se souvint alors que, s'il savait qui elle était, il ne l'aurait certainement pas invitée à dîner seule avec lui.

- Vous êtes très élégante, lui déclara-t-il, tandis que le landau quittait la cour intérieure et atteignait le Faubourg Saint-Honoré.

- Je pensais, quand vous m'en avez parlé, que le *Café Anglais* était l'endroit où se retrouvaient les Anglais à Paris, répondit Corinna. Mais Francine, la femme de chambre de la comtesse, m'a dit que c'était le restaurant le plus à la mode.

- Il est bien normal que je vous offre ce qu'il y a de mieux, lui dit le duc avec cette pointe de moquerie dans la voix.

Corinna lui jeta un coup d'œil plein d'appréhension.

Essayait-il de faire la cour à une jeune gouvernante en s'attendant à ce qu'elle lui soit reconnaissante de ses avances?

Elle ne pouvait croire que telles étaient ses intentions.

Elle se souvenait, cependant, d'avoir entendu parler des problèmes que rencontraient souvent les gouvernantes avec leurs maîtres ou les fils de la maison, pour qui elles constituaient une proie facile.

Le *Café Anglais* ne se trouvait pas très loin de là et lorsqu'ils y arrivèrent, Corinna était trop intriguée par ce qu'elle voyait pour avoir d'autres pensées. Elle devait apprendre un peu plus tard que l'attrait particulier de l'établissement était sa cave aménagée en salle de restaurant.

Elle était connue dans toute l'Europe pour ses meubles précieux et ses

grandes travées saupoudrées de sable. Il y avait deux cent mille bouteilles dans les niches et ce soir, comme tous les soirs de fête, d'innombrables grappes de raisins de couleurs différentes étaient suspendues aux voûtes, le long des piliers et dans les renforcements des murs, faisant ressembler l'endroit à quelque antre bachique.

Corinna avait l'impression de se trouver dans un labyrinthe de couloirs et vestibules.

Mais c'étaient, en fait, une série de cabinets particuliers et il y avait de curieux escaliers à moitié cachés derrière des tentures, qu'empruntaient furtivement des femmes élégantes pour monter à l'étage supérieur.

Naturellement, Corinna ignorait qu'il y avait au *Café Anglais* des pièces spéciales, appelées *le Marivaux* ou *le Cabinet des Femmes du Monde*.

C'était là que les grandes dames de Paris, même celles qui faisaient partie de la Cour impériale, venaient retrouver en secret leurs amants.

Dans tout le restaurant, il n'y avait qu'un seul lieu où les Parisiens étaient désireux et fiers d'être vus. C'était le salon N 16, *le Grand Seize*.

Lorsque le maître d'hôtel vit Corinna en compagnie du duc, il demanda à voix basse :

- Un cabinet particulier, Monsieur le duc ?

Le duc secoua la tête.

- Non, *le Grand Seize*.

Le maître d'hôtel les conduisit cérémonieusement dans une salle meublée de façon extraordinaire, où se trouvaient déjà assis à différentes tables des femmes élégantes, couvertes de diamants scintillants, et des hommes d'une grande distinction, et où il arrivait sans cesse des clients de marque.

Le duc et Corinna suivirent le maître d'hôtel jusqu'à une table qui semblait être une des mieux placées. Des serveurs leur apportèrent des cartes rédigées à la main, sur lesquelles figurait une liste de plats si longue que Corinna était toute désorientée.

Un sommelier, portant autour du cou une chaîne à laquelle était accrochée une cuillère en or pour lui permettre de goûter les vins,

présenta obséquieusement au duc une énorme carte des vins reliée de cuir.

Le duc examina d'abord la première carte, puis leva les yeux vers Corinna.

- Que désirez-vous manger? Avant que vous ne répondiez, je tiens à vous préciser que les écrevisses à la bordelaise servies ici sont considérées comme l'un des meilleurs plats en France.

- Pourriez-vous, je vous prie, commander pour moi? lui demanda Corinna. Je n'ai pas assez l'habitude et je ne sais que choisir.

Elle pensa que le duc levait les sourcils parce que sa modestie le surprenait, mais elle persista à lui laisser le choix. Il y avait tant de choses à voir et, d'ailleurs, elle était presque trop excitée pour manger.

Le dîner fut délicieux et, pour Corinna, le vin choisi par le duc était un véritable nectar des dieux.

- Vous êtes bien silencieuse, déclara le duc au bout d'un moment.

- Je ne me suis encore jamais trouvée dans un endroit comme celui-ci, répondit Corinna. Je veux tout voir et ne rien manquer.

- Jamais?

Corinna secoua la tête.

- Non, et c'est très différent de ce que je pouvais imaginer.

Elle ne remarqua pas l'expression d'incrédulité du duc, qui lui demanda soudain, après quelques minutes:

- Comment vous appelez-vous ?

- Corinna, répondit-elle sans réfléchir. (Puis, se ravisant, elle ajouta :) Du moins, c'est ainsi... que mon père m'appelait toujours ... mon vrai nom est ... Cora.

- Je préfère Corinna, dit le duc.

- Cela vient du grec, expliqua Corinna vivement, en espérant que le duc ne trouverait pas étrange qu'elle eût répondu spontanément « Corinna ».

- Du grec? répéta le duc. Et avez-vous l'intention d'enseigner cette

langue difficile à Pierre?

- Non, pas encore. Mais il est assez grand pour commencer à apprendre le latin. Il ne devrait pas avoir de difficulté.

- *Nil posse oreari de nilo*, dit le duc.

Corinna leva les yeux vers lui.

- Lucrèce! « Rien ne peut être créé à partir de rien ». Essayez-vous d'éprouver mes connaissances, Votre Grâce? (Elle rit gaiement avant d'ajouter :) Voici ce que j'enseignerai à Pierre: *Nil mortalibus ardui est*.

- « Rien n'est hors de portée des mortels », traduisit le duc. Vous le croyez réellement?

Tout en parlant, il la dévisageait avec curiosité.

Rares étaient certainement les jeunes femmes de *La Maison Delphine* qui parlaient latin.

A vrai dire, il pensait même qu'aucune femme de sa connaissance n'aurait été capable de traduire et de manier ces citations aussi promptement.

- Je crois, répondit lentement Corinna, que l'on peut toujours obtenir ce que l'on désire ... si l'on y tient. .. suffisamment.

- Et, personnellement, que désirez-vous?

Corinna resta silencieuse un moment, puis elle lui adressa un sourire furtif.

- J'ai le sentiment, Votre Grâce. que vous essayez de m'amener à dire des sottises.

Mais je crois que tout le monde souhaite, en fait le bonheur.

- Mais peu d'entre nous y parviennent, répliqua le duc d'un ton cynique.

- Non, c'est faux! protesta Corinna. J'ai connu beaucoup de gens qui ont été heureux dans leur vie. Mais ils ont fait le nécessaire pour y arriver.

- Qu'entendez-vous par là?

- Je veux dire qu'ils se sont donné la peine de contribuer au bonheur des autres, de ceux avec lesquels ils ont vécu ... de ceux qu'ils ont aimés. Je pense...

Corinna se tut, elle posa un coude sur la table et appuya son petit menton sur sa main comme si elle réfléchissait.

- Je pense, poursuivit-elle, que la plupart des gens ont des idées fausses sur le bonheur. Ils croient qu'il est gratuit comme l'air et le soleil ...

ils ne se rendent pas

compte qu'ils doivent le mériter ... (Elle choisissait ses mots.) Nous apprenons une langue, nous étudions l'histoire, les mathématiques, nous apprenons même à fabriquer des locomotives. Mais personne ne réfléchit à son bonheur, ne cherche le moyen de le trouver.

- Voilà une théorie que je n'ai encore jamais entendue. Vous êtes une demoiselle peu banale, miss Vern.

Corinna se sentit soudain intimidée. Elle s'était concentrée sur ce qu'elle disait et avait oublié avec qui elle se trouvait.

- Je suis désolée si je parle ... trop. Est-ce que je ... vous ennueie?

- Au contraire! s'écria le duc; Vous m'intriguez énormément. Qui vous a enseigné cette philosophie de la vie et pourquoi, avec une telle philosophie, avez-vous choisi cette ... profession particulière?

Il avait fait une pause avant de prononcer les deux derniers mots.

- Je ne tiens pas à parler de moi. C'est sans intérêt, répondit Corinna. Racontez-moi plutôt ce que vous avez fait dans votre vie. Est-ce agréable d'être duc?

Le duc éclata de rire en renversant la tête en arrière.

- Vous êtes vraiment une jeune femme originale, déclara-t-il. Maintenant que vous avez fait vos preuves en latin, miss Vern, voyons un peu votre culture anglaise. Si je vous disais que vous êtes « belle, divinement belle, digne - d'être aimée des Dieux » ?

Ces paroles surprirent Corinna et ses joues s'empourprèrent.

« Mon Dieu! pensa le duc. Est-elle si bonne actrice qu'elle soit capable de se faire rougir? Je n'aurais pas cru une telle performance possible! »

- Vous citez là une phrase du *Paradis Perdu*, lui dit Corinna, et j'y répondrai par ceci: «Le mensonge qui flatte est celui que je hais le plus. »

- William Cowper. Permettez-moi d'ajouter, miss Vern, en changeant les pronoms : «

Mais si je lui dis qu'elle hait les flatteurs, elle affirme qu'elle les hait, étant alors très flattée.»

- *Jules César*, dit vivement Corinna.

- Vous êtes mieux informée que je ne le croyais possible! s'exclama le duc. Et je manquerais de galanterie si je ne terminais pas cet examen en citant Lord Byron. «

Aucune des filles de la Beauté n'a ton charme ensorcelant. »

Il prononça ces mots avec tant de sincérité, les yeux dans les yeux de Corinna que celle-ci rougit à nouveau. Il regarda ses joues s'empourprer, son regard fuir le sien et ses longs cils noirs baissés qui, il en était sûr, n'étaient absolument pas maquillés, et tranchaient sur la blancheur de sa peau.

« Elle est extraordinaire! » pensa le duc.

Corinna releva la tête, mais les mots qu'elle s'apprêtait à prononcer restèrent sur ses lèvres, car toutes les têtes s'étaient tournées vers l'entrée.

Sur le seuil de la pièce se tenait une « apparition », une femme si belle, si irrésistible, que pendant un moment tout le monde resta silencieux.

Elle avait des cheveux blonds, des pommettes saillantes et des traits qui dénotaient manifestement des origines russes. Elle portait une robe de gaze rose lamée d'or et bordée de festons de fleurs.

Une guirlande de fleurs entrelacées d'énormes diamants courait dans sa chevelure et il n'y avait pas de mots pour décrire ses bijoux.

Corinna n'avait jamais vu de diamants aussi gros. Jamais elle n'avait imaginé qu'une femme, quelle qu'elle soit, pût être parée de tels joyaux.

Elle avait trouvé l'éclat des bijoux de la comtesse extraordinaire la veille au soir, mais ceux de cette femme debout sur le seuil jetaient

des feux presque insoutenables au regard.

L'apparition était accompagnée de deux hommes et, tandis qu'elle traversait la salle, les gens placés dans le coin le plus éloigné se levaient pour la regarder.

- Qui est-ce? demanda Corinna dans murmure.

- La Païva. Vous ne la reconnaissez pas?

- Je ne l'ai jamais vue, répondit Cortnna, sincère. Mais je n'aurais jamais pensé qu'une femme pût être si belle.

L'expression du duc était pleine d'incrédulité et ses yeux encore plus. Il était convaincu que toutes les filles de *La Maison Delphine* nourrissaient l'ambition insatiable de connaître un jour le succès triomphant de courtisanes telles que la Païva, Cora Pearl et Mme Musard.

Il ne crut pas un instant que Corinna disait la vérité. Mais si ce genre de petit jeu faisait partie de la supercherie, il était tout disposé à s'y prêter.

- La Païva est la reine sans couronne de Paris, une experte en sciences galantes!

Il pensait que cette expression était suffisamment claire, mais Corinna fronça les sourcils comme si elle ne comprenait pas. Il se leva soudain en s'apercevant que la Païva s'était arrêtée près de leur table.

- Mon cher, c'est un plaisir de vous voir, lui dit-elle avec un accent étranger.

Le duc porta sa main à ses lèvres.

- Et vous, vous êtes plus belle que jamais.

- Toujours galant, susurra-t-elle avec un sourire. Il y a longtemps que nous ne nous sommes pas rencontrés à Londres.

- Beaucoup trop longtemps, répondit le duc.

- Vous êtes à Paris et vous n'êtes même pas venu me voir!

- Je ne suis arrivé qu'hier et je puis vous assurer que je serai devant votre porte, demain sans faute.

- Pourquoi tant tarder? Je donne un petit souper ce soir et je serais ravie de vous y voir.

(Tout en parlant, elle jeta un coup d'œil à Corinna.) Vous pouvez amener-votre jeune amie, si vous le désirez.

- Vous êtes extrêmement aimable, répondit le duc, mais il est vrai que cela a toujours été votre apanage.

- En ce qui vous concerne, précisa la Païva.

Elle plongea son regard dans celui du duc en fermant à demi les yeux, puis elle ajouta en souriant:

- Venez ce soir et, demain, nous pourrions discuter. C'est promis?

- C'est un serment. Rien ne pourrait m'empêcher de venir.

- Toujours le même, déclara la Païva avant de s'éloigner.

Le duc se rassit à la table.

- Aimerez-vous aller à cette soirée? demanda-t-il à Corinna.

- Le pourrais-je ? (Les yeux pétillants d'excitation, elle ajouta d'un ton dubitatif :) Cela ne ferait ... rien?

- A qui?

Corinna avait pensé qu'il serait inconvenant pour elle de se rendre à une soirée dans la maison d'une femme qu'elle ne connaissait pas, accompagnée seulement d'un homme jeune et séduisant. Mais elle se souvint une fois de plus qu'elle n'était pas la jeune lady Corinna, chaperonnée et protégée.

Qu'importait ce qu'elle faisait? Elle était seule à Paris, libre et sans contrainte.

Elle sourit au duc, les yeux brillants comme ceux d'un enfant à qui l'on a promis une partie de plaisir.

- J'aimerais beaucoup y aller, si Votre Grâce veut bien m'emmener.

Chapitre 5 :

Il devait être environ minuit lorsque le- duc et Corinna quittèrent le *Café Anglais*, mais elle avait perdu toute notion du temps.

Ils avaient discuté de tant de sujets, riant et échangeant leurs idées que, pour elle, les heures avaient passé à une allure folle.

Lorsque le duc avait finalement demandé la note, elle avait l'impression de l'avoir connu toute sa vie. Jamais elle n'aurait cru qu'il fût si agréable de converser avec un homme, de capter son attention et de se rendre compte - elle se l'avouait timidement -

qu'il y avait de l'admiration dans ses yeux.

Tandis qu'ils sortaient dans la douceur de l'air du soir, le duc lui dit en voyant le landau qui les attendait:

- Nous allons remonter les Champs-Élysées. Leur éclairage constitue un des spectacles de Paris. Cela serait-il trop préjudiciable pour votre coiffure si nous baissions la capote?

- Oh! non! baissions-la! s'exclama Corinna. J'ai tellement hâte de voir les Champs-

Élysées la nuit.

Le duc donna des instructions au laquais qui, avec l'aide du portier, défit les loqueteaux situés à l'intérieur du landau et poussa la capote en arrière.

- J'ai emmené Pierre faire une promenade sur les Champs-Élysées ce matin, dit Corinna, mais, bien sûr, nous n'avons pu en voir qu'une petite partie. Il y a tellement d'endroits à Paris que je voudrais visiter, que je ne sais par où commencer.

Le duc lui jeta un regard moqueur et elle se demanda pourquoi sa remarque semblait l'amuser. Mais quand le landau se mit en route, elle oublia tout, trop excitée à l'idée de voir Paris à la lueur des réverbères.

Ils roulèrent un bon moment avant de s'engager sur une immense place.

Au centre, se trouvaient deux fontaines aux splendides jets d'eau, des statues et un grand obélisque égyptien, et Corinna trouva la place très belle.

- Où sommes-nous? s'enquit-elle.

- C'est la Place de la Concorde, lui répondit le duc. Autrefois, c'était la place de la Révolution. C'est ici que l'on dressait la guillotine et que les aristocrates étaient exécutés.

Corinna frissonna.

- C'est affreux! s'écria-t-elle. Je préfère ne pas y penser.

- J'ai toujours entendu dire que les femmes étaient plus sanguinaires que les hommes et se repaissaient de ce genre de spectacle, déclara le duc.

- Peut-être se montrent-elles plus violentes que les hommes quand leurs sentiments sont profonds.

- Et vous, comment vous comportez-vous quand vous avez des sentiments profonds?

Corinna réfléchit à la question un moment, les yeux fixés sur la longue avenue des Champs-Élysées qui s'étendait devant elle, bordée des deux côtés par des réverbères semblables à des sentinelles.

- Il m'est difficile de répondre, dit-elle enfin, car je pense n'avoir jamais éprouvé de tels sentiments ... jusqu'à ce jour.

- Vous n'avez donc jamais été amoureuse ?

Corinna secoua la tête.

- Jamais.

- Et quand vous le serez ?

Elle eut un petit rire.

- Je serai alors en mesure de répondre à votre question.

- Vous vous montrez- bien évasive, lui dit le duc, et je ne vous comprends pas. En ce moment, vous paraissez très jeune, très innocente, très pure. Vos yeux sont tout brillants d'excitation comme un enfant devant sa première pantomime.

Il avait parlé d'une voix grave qui la fit rougir.

- C'est exactement ce que je ressens. Tout ceci est pour moi comme

une apothéose, quelque chose que je n'ai jamais vu. C'est si beau ... si exaltant!

- Est-ce que vous pensez réellement que je vous crois?

Sa voix avait repris cette note railleuse que Corinna avait déjà remarquée.

- Pourquoi pas?

Le duc s'apprêtait à en dire plus, mais il se mordit les lèvres. Il n'avait jamais rencontré d'actrice aussi brillante, capable de camper le rôle de la jeune fille simple et innocente avec un tel talent qu'il était convaincu qu'elle pourrait, si elle était comédienne, rivaliser avec - la jeune découverte du monde du théâtre, Sarah Bernhardt.

Mais il savait qu'il ne devait pas se trahir.

Il devait feindre de prendre tout ce que lui disait la jeune femme pour argent comptant et faire attention à ne pas éveiller ses soupçons par la moindre parole imprudente.

En même temps, le duc s'avouait qu'il n'avait jamais pris autant de plaisir à un dîner.

Comme à Corinna, le temps lui avait paru court et il avait trouvé des plus intéressantes sa conversation avec cette jeune femme étonnante par sa vaste culture.

Son esprit l'amusait, ses idées et arguments stimulaient sa propre intelligence et, pourtant, il savait qu'elle venait d'une des maisons closes les plus célèbres de Paris. Il se rencogna dans le coin de la voiture et observa le visage de Corinna.

Son nez aristocratique se détachait sur le fond du ciel obscur, ses grands yeux brillaient à la lueur des réverbères et ses cheveux blonds formaient comme un halo scintillant autour de son petit visage triangulaire.

Il y avait en elle quelque chose d'irréel. Le duc lui dit à voix haute:

- Vous êtes belle, Corinna, aussi ravissante que votre nom, que le printemps à Paris.

Elle lui jeta un regard - incrédule, comme si elle croyait avoir mal entendu, puis ses joues s'empourprèrent et elle baissa les yeux avant

de détourner la tête;

- Je ne pense pas que vous devriez me tenir de tels propos, lui dit-elle d'une toute petite voix.

- Pourquoi donc?

- Parce que ce n'est pas la façon dont le duc de Milverton devrait parler à une gouvernante.

- Et comment un duc devrait-il se comporter en pareille occasion?

Corinna eut un petit rire timide.

- Vous savez très bien que vous me prenez en défaut. Une gouvernante anglaise bien élevée ne serait pas assise aux côtés d'un noble duc pour remonter les Champs-Élysées et elle n'aurait certainement pas dîné avec lui.

- Alors, si nous ne respectons pas les convenances sur un point, nous pouvons en faire autant sur un autre. Je puis donc vous redire, Corinna, que vous êtes absolument ravissante.

- Mon nom est miss Vern, répliqua Corinna d'une voix qu'elle croyait sévère, mais qui paraissait, en fait, très jeune et trahissait son émoi.

- C'est trop tard, lui répondit le duc. Nous avons déjà dépassé ce stade depuis longtemps. D'ailleurs, j'ai l'impression que je vous connais depuis toujours.

Il y eut un silence, puis Corinna murmura :

- Vous ... aussi? J'ai eu le sentiment ...

Elle s'interrompit brusquement.

- Ne voulez-vous pas finir votre phrase? dit le duc d'une voix presque suppliante.

- Non. C'est... quelque chose que je ne devrais pas ... dire.

- Mais maintenant. vous êtes obligée de le dire. Vous avez éveillé ma curiosité et il faut que je sache ce que c'était.

- C'est seulement... que lorsque je vous ai vu ... aujourd'hui dans le salon, j'ai eu le sentiment de vous avoir ... déjà vu ... quelque part. Et

ce soir pendant que nous parlions, j'avais l'impression ... que ce n'était pas notre ... première rencontre, mais la ... centième.

Vous allez me trouver ... ridicule.

- Je ne pense pas que vous soyez quoi que ce soit de la sorte, répondit le duc.

Et, lui prenant la main, il la porta à ses lèvres. Le contact de ses lèvres sur sa peau la fit frissonner. C'était un sentiment qu'elle n'avait encore jamais éprouvé et, cependant, elle avait toujours su qu'elle pourrait vibrer ainsi au contact d'un homme, si c'était l'homme dont elle rêvait.

L'espace d'une seconde, ses doigts se crispèrent sur ceux du duc, puis tous deux se rendirent compte brutalement qu'ils étaient arrivés à destination.

L'entrée était précédée d'un immense portique tout illuminé et il y avait là plusieurs voitures dont les occupants descendaient pour se diriger vers la maison entre une haie de laquais en livrée. On entendait de la musique et un murmure de voix et, à peine Corinna s'était-elle rendu compte de ce qui lui arrivait, qu'elle se retrouva dans la maison la plus extraordinaire qu'elle eût jamais vue.

Pour elle, c'était comme si elle entrait dans un décor de conte de fées et même le duc, qui savait que l'hôtel particulier de la Païva était un des endroits à voir dans le Paris impérial, paraissait impressionné.

Il y avait peut-être à Paris une douzaine de courtisanes - formant ce que l'on appelait généralement « la garde » - qui étaient des reines dans leur métier.

La plus célèbre, la plus fêtée de toutes, celle qui faisait le plus parler d'elle était la Païva.

Elle était née dans le ghetto de Moscou en 1819. Son père était tisserand et, à l'âge de dix-sept ans, elle avait été mariée à un jeune tailleur. Après un an ou deux, elle avait abandonné son mari et son jeune fils pour aller vivre à Paris.

Thérèse Lachmann était belle, impitoyable et extraordinairement cupide. Elle devint la maîtresse d'un riche pianiste viennois, qui la fit entrer dans le monde.

Mais quand il partit faire le tour de l'Amérique, Thérèse alla s'installer à Londres où elle séduisit un pair du royaume. C'est là qu'elle avait

fait la connaissance du duc.

A Londres, tout St. James parlait de ses soirées et tous les jeunes gens de la haute société y accouraient. Thérèse revint bientôt sur le Continent et, en 1851, elle épousa à Baden un marquis portugais. Cette union ne dura que quelques mois.

Ensuite, elle découvrit un comte russe, de onze ans son cadet, qui possédait une grosse fortune. Thérèse décida d'en faire son amant. Elle le suivit à Constantinople, Saint-Pétersbourg et Naples, et le comte, qui ne s'intéressait pas particulièrement à elle au début, fut bientôt ébloui par son étrange et voluptueuse beauté.

Il lui déclara finalement: « J'ai une rente de trois millions par an. Si tu veux vivre avec moi, nous pouvons la partager. »

Et ils retournèrent vivre à Paris. Le comte, qui devait devenir par la suite le prince Guido Henckel von Donnersmarck, entreprit de lui faire construire une splendide maison.

Située sur l'avenue des Champs-Élysées, cette demeure devait faire pâlir d'envie même.

Les Parisiennes les plus extravagantes et les plus dépensières.

Corinna fut d'abord conduite dans la chambre à coucher de la Païva pour y déposer sa cape. On y accédait par un escalier dont les marches tout comme les balustres étaient en onyx et qu'éclairait un lustre en bronze sculpté. Lorsque Corinna pénétra dans la chambre, ce fut pour y voir un lit de bois rare incrusté d'ivoire, dressé comme un autel dans une alcôve sur le plafond de laquelle la déesse Aurore avait été peinte par un artiste célèbre.

Cela avait coûté cent mille francs, mais c'était sans importance.

Toute personne qui entrait dans la chambre à coucher de la Païva ne pouvait qu'être frappée par l'hommage - tenant à la fois du défi et de l'obsession - qu'elle rendait à la gloire d'une beauté féminine. La salle de bains qui prolongeait la chambre parut à Corinna encore plus fantastique. Les murs étaient en onyx et en marbre, la baignoire en onyx massif et les trois robinets en or sculpté étaient incrustés de pierres précieuses.

Corinna regardait autour d'elle, à peine consciente du bavardage excité des autres femmes venues, comme elle, déposer leur cape du

soir. On aurait dit une volière de somptueuses perruches, dont Corinna trouvait le maquillage outrancier et les toilettes trop recherchées.

Elle n'avait d'yeux que pour la maison. Le duc l'attendait au pied de l'escalier en onyx et ils se dirigèrent ensemble, vers un immense salon. Il y avait un magnifique plafond, sur lequel Baudry avait représenté le Jour chassant la Nuit.

Les murs étaient tendus de damas pourpre, la pièce était ornée de statues en or, d'énormes lustres en cristal étaient suspendus au plafond et, sur la cheminée, se dressaient deux marbres, presque grandeur nature, représentant de belles femmes nues -l'œuvre d'un des plus grands sculpteurs du temps. Le duc et Corinna se frayèrent un chemin à travers la foule pour atteindre le bout de la pièce, où se tenait le Païva. Elle était entourée d'hommes et tout ce qu'elle disait semblait les amuser.

Elle tendit sa main au duc et lui dit quand il s'inclina:

- N'oubliez pas de venir me voir demain, mon cher. Nous avons beaucoup de choses à discuter. Je viens d'apprendre que vous avez hérité du titre. Aucun homme ne pourrait le porter mieux que vous.

- Vous me flattez, répondit le duc en souriant.

- Pourquoi? Il y a beaucoup d'hommes riches à Paris, mais peu d'entre eux qui soient séduisants.

Il y eut un murmure de protestation de la part des hommes qui faisaient cercle autour de leur hôtesse, et celle-ci dit quelques mots que Corinna ne comprit pas, mais qui les fit tous éclater de rire bruyamment.

Le duc prit Corinna par le bras et l'entraîna un peu plus loin.

Elle était surprise que la Païva n'eût pas eu la correction de la saluer, et elle pensa que toutes les grandes dames de Paris étaient aussi mal élevées et, à leur leçon, aussi vulgaires que la comtesse. Néanmoins, elle ne souhaitait nullement attirer l'attention sur elle et se contenta de se laisser conduire par le duc à travers les magnifiques salons.

Il lui fit remarquer quelques-uns des tableaux et des meubles qui, selon lui, pouvaient l'intéresser, et qui, en fait, donnèrent à Corinna l'impression qu'elle n'avait jamais auparavant, même dans un musée, vu autant de richesses sous un même toit.

Ils arrivèrent finalement dans une antichambre où, trouvant un divan inoccupé, ils s'assirent.

- C'est la maison la plus extraordinaire que j'aie jamais vue, s'exclama Corinna. Je n'arrive pas à croire que même le Palais des Tuileries puisse être plus beau.

- Elle est certainement fantastique, acquiesça le duc, mais certains bruits courent sur cette maison.

- Qu'entendez-vous par là?

- On dit que c'est le centre de l'espionnage prussien.

- J'ai bien entendu dire que les Français craignent une invasion des Allemands, répondit Corinna, mais il s'agit sûrement de simples rumeurs.

- Bien des gens pensent qu'un conflit entre la France et la Prusse est inévitable, répliqua le duc.

- Et vous croyez que notre hôtesse pourrait être une espionne?

La question de Corinna fit sourire le duc.

- Je n'avancerai rien de la sorte, mais les diplomates prussiens sont toujours les bienvenus ici et les Français les surveillent avec circonspection. Après tout, nous sommes ici au centre de Paris et Paris est au cœur de la France !

- Et, selon-vous, que va-t-il se produire?

- J'ai le sentiment, d'après ce que j'ai déjà vu de la France au cours de ma visite, que cette brillante, extravagante société pourrait bien perdre son temps en futilités alors qu'une catastrophe se prépare.

- J'espère que non! s'écria Corinna avec sincérité. Paris est si beau, le peuple français semble si gentil et aimable! Ce serait trop affreux s'il devait être soumis à une nouvelle guerre !

- Nous ne pouvons que souhaiter que cela ne se produise pas. La France a beaucoup souffert des ambitions de Napoléon et de sa cuisante défaite de Waterloo. Mais ne nous laissons pas déprimer par de telles pensées, ce soir.

Tout en parlant, le duc se leva et tendit la main à Corinna.

- ... Venez contempler l'immense extravagance des Parisiennes. Vous les trouverez toutes ici ce soir, ces femmes qui peuvent porter pour plus d'un million de francs de bijoux à la fois et s'estiment cependant insuffisamment parées.

Le duc ramena Corinna dans le grand salon, puis dans la salle à manger, où se trouvaient des petites tables éclairées-à la chandelle, comme c'était la mode aux Tuileries.

Il la fit asseoir à une table d'où ils pouvaient voir le reste de la salle et les élégantes convives parées de bijoux. Corinna avait l'impression que chacune des femmes assises ou debout dans la salle portait une toilette encore plus fabuleuse que les autres.

Il lui semblait que le duc, pour une raison qu'elle ne comprenait pas, s'attendait à ce qu'elle connaisse ou reconnaisse tous les noms qu'il prononçait.

Il y avait tellement de choses à voir qu'elle n'en entendait pas la moitié. Mais elle y prêta attention lorsque le duc lui murmura le nom d'une femme splendide, dont les longs cheveux blonds descendaient en dessous de la taille: comme étant la Castiglione.

Elle portait une robe tellement décolletée que Corinna se sentit rougir à la regarder.

Quelques instants plus tard, le duc lui fit remarquer une certaine Mme Mussard, couverte d'émeraudes et de diamants, avec laquelle seule pouvait rivaliser Léonide Leblanc, qui arborait un diamant si gros qu'on avait peine à croire qu'il fût véritable.

Corinna en fit la réflexion au duc, qui lui expliqua:

- C'est le diamant dit « l'Espoir ». Il a traversé bien des catastrophes.

Elle allait lui demander de lui en dire plus lorsqu'elle remarqua que son attention avait été attirée par une petite femme mince aux cheveux roux, aux petits yeux et aux pommettes saillantes.

Elle n'était pas d'une très grande beauté; en fait, son visage était presque laid, mais Corinna trouva qu'il avait une sorte d'attrait mutin. Elle était assise à une table voisine, en compagnie de plusieurs hommes à l'allure distinguée.

Ils semblaient suspendus à ses lèvres et tout ce qu'elle disait les faisait rire.

Tandis qu'elle la regardait, Corinna la vit mettre la main dans un plat de côtelettes, en prendre deux ou trois et les poser sur la tête d'un homme assis à ses côtés.

La tablée partit d'un grand rire bruyant, mais l'homme se contenta de sourire d'un air résigné à travers le voile d'épaisse sauce qui dégoulinait sur son visage.

- C'est Bischoffscheln, gloussa le duc. C'est un banquier.

- Mais pourquoi l'a-t-il laissé faire? lui demanda Corinna, sidérée. J'aurais pensé qu'il serait furieux!

Tandis qu'elle parlait et avant que le duc n'eût pu répondre, la femme plongea de nouveau sa main dans le plat.

L'homme assis à sa gauche repoussa sa chaise vivement en criant en anglais:

- Bon Dieu! Cora! Si tu me mets ça sur la tête, je t'étrangle!

La femme rousse éclata de rire, mais reposa les côtelettes dans le plat.

- Qui est-ce? demanda Corinna.

- Elle porte le même prénom que vous, Cora, répondit le duc. c'est Cora Pearl. Vous n'allez pas me dire que vous n'avez jamais entendu parler d'elle?

- C'est pourtant la vérité, répondit Corinna. Pourquoi devrais-je en avoir entendu parler?

Elle eut l'impression qu'il s'apprêtait à répliquer, mais, avec encore un grand éclat de rire, Cora Pearl quitta sa table et sortit de la pièce, suivie par sa cour d'admirateurs.

- C'est le duc de Hamilton qui s'est adressé à elle si vivement, lui expliqua le duc.

Voilà le genre de plaisanterie grotesque qui amuse follement Cora.

- Je ne pense pas que ce soit très drôle pour ses victimes.

- Vous jugez bien sévèrement nos compatriotes, lui dit le duc en clignant des yeux.

- Vous voulez dire qu'elle est anglaise?

- Aussi anglaise que vous et moi.

- Mais alors, pourquoi...? commença à dire Corinna.

Elle fut interrompue par un bruit de verre cassé, presque assourdissant, venant de l'autre bout de la pièce. Le duc se leva.

- Je crois que la soirée prend une tournure déplaisante, déclara-t-il. En outre, il se fait tard et je pense, Corinna, qu'il vaudrait mieux que je vous raccompagne.

- Bien sûr, répondit-elle, bien qu'elle eût aimé rester encore.

Elle ne s'attendait pas à trouver ce genre de comportement lors d'une soirée donnée dans une maison aussi splendide, et surtout de la part de l'élite française, Mais elle pensa qu'il serait grossier de sa part de poser trop de questions et elle alla chercher sa cape sans ajouter un mot.

Le duc l'aida à monter dans la voiture découverte et ils s'éloignèrent de la maison bruyante, et tout illuminée pour redescendre les Champs-Élysées.

Corinna eut l'impression que, pour la première fois de la soirée, le duc n'avait rien à lui dire et, après un long silence, elle murmura timidement:

- Je tiens à remercier Votre Grâce pour cette merveilleuse soirée,

- Vous l'avez appréciée?

- Mais vous le savez très bien! J'ai simplement été surprise de voir des gens se comporter de manière aussi grossière ... dans une maison particulière.

- Cela vous a-t-il réellement surprise?

Il lui sembla qu'il y avait quelque chose d'inquisiteur dans le regard du duc et la façon dont il plongea ses yeux dans les siens, comme s'il lui posait une autre question, une question qu'il n'aurait pas formulée.

- Je ne me permets pas ... de critiquer, répondit Corinna d'un ton hésitant; il ne faut pas que vous pensiez cela ... Simplement, j'ai toujours ... cru que les Français étaient très

... formalistes. Peut-être me suis-je ... trompée.

- Peut-être, dit le duc d'un ton énigmatique.

Elle avait le sentiment qu'il ne disait pas tout ce qu'il pensait et que, pour la première fois ce soir-là, une barrière s'était dressée entre eux. Le trajet jusqu'au Faubourg Saint-Honoré était assez court. Lorsque le landau s'immobilisa devant la porte, le Duc aida Corinna à en descendre et, arrivée au bas du perron, elle lui tendit la main.

- Merci, merci pour cette soirée que je n'oublierai jamais, lui dit-elle d'une voix douce.

- Je m'en souviendrai, moi aussi, répondit le duc.

Il semblait vouloir en dire plus, mais les domestiques étaient proches.

- Je viendrai voir Pierre demain, promit-il avant de retourner à la voiture.

Tandis que celle-ci s'éloignait, Corinna gravit les marches du perron, l'air songeur.

Elle ressentait un malaise, comme si quelque chose était venu gâcher les moments de bonheur qu'elle avait connus durant le dîner et pendant qu'ils remontaient les Champs-Élysées.

Elle ne parvenait pas à s'en expliquer la raison, mais il lui semblait que, brusquement, elle avait déçu le duc. On aurait dit que le charme magique qui leur avait permis de discuter ensemble et de rire si naturellement s'était évanoui.

Corinna était malheureuse. Elle aurait voulu se précipiter au bas de l'escalier, rattraper la voiture du duc et lui demander ... Elle s'immobilisa soudain. Que voulait-elle, au juste, lui demander?

C'est à ce moment-là qu'elle comprit; elle comprit qu'il était l'homme de ses rêves, l'homme auquel elle pensait et qu'elle s'était représenté, celui à qui elle parlait quand elle était seule.

L'homme qui entrerait un jour dans sa vie, elle en était sûre.

Dès le premier regard, elle avait eu le sentiment de l'avoir déjà vu. Elle l'avait déjà vu, en effet, mais seulement dans son imagination. C'était l'homme qu'elle attendait, celui qui, elle l'avait toujours su, existait, quelque part dans le monde, mais qu'elle devait trouver. L'homme qu'elle aimerait. L'homme qu'elle aimait.

« C'est ridicule! C'est absurde! »se dit-elle.

Elle monta dans sa chambre et ferma la porte à clé. Puis elle alla se contempler dans le miroir et c'est là que la vérité lui apparut. Elle semblait transfigurée.

Il y avait quelque chose dans l'éclat de ses yeux et la douceur de sa bouche qui n'y était pas auparavant. Quelque chose qui la faisait paraître infiniment plus belle qu'elle ne l'avait jamais été. Elle savait que c'était l'amour.

Corinna eut du mal à trouver le sommeil, mais, au matin, elle se sentit parfaitement réveillée, pleine d'excitation et d'impatience devant la journée qui commençait.

Elle était déjà habillée bien avant que la femme de chambre n'amènât Pierre dans la salle d'étude, mais lorsqu'on leur monta le petit déjeuner, elle se sentit incapable d'avalier quoi que ce soit et se contenta de boire un peu de thé du bout des lèvres.

Elle se sentait vibrer d'impatience à l'idée de revoir le duc, d'entendre sa voix, de plonger son regard dans ses yeux gris, de sentir le contact de ses lèvres sur sa main.

La veille, au moment d'aller se coucher, elle avait embrassé sa propre main à l'endroit où il avait posé ses lèvres et le petit frisson qui l'avait parcourue lui avait fait comprendre que c'était bien l'amour tel qu'elle l'avait imaginé.

Elle était restée éveillée un long moment à revivre par la pensée tout ce qu'ils s'étaient dit, la façon dont il avait mis à l'épreuve son latin et son anglais, ce dont ils avaient parlé au *Café Anglais*, le moment où, sur les Champs-Élysées, il lui avait déclaré qu'elle était belle.

- Je t'aime, murmura-t-elle.

Elle eut du mal à se concentrer sur Pierre pour essayer de le faire parler et de le distraire, une fois le petit déjeuner terminé. Ils allèrent faire une promenade, mais la comtesse ne la convoqua pas dans sa chambre et le duc ne se manifesta pas avant le déjeuner.

Corinna et Pierre prirent leur repas ensemble dans la salle d'étude, puis le petit garçon alla faire une heure de sieste.

Corinna avait un livre posé sur les genoux et n'essayait même pas de

faire semblant de le lire, lorsque Francine entra dans la pièce.

- Madame emmènera M. Pierre, et vous-même, mademoiselle, faire une promenade en voiture cet après-midi,

- J'en suis ravie ! s'exclama Corinna.

Elle était en même temps très déçue, car elle avait espéré que ce serait le duc qui les inviterait.

- Madame a une nouvelle voiture à montrer à l'heure de la promenade de l'après-midi, quand le Tout-Paris va au Bois, poursuivit Francine. Venez avec moi, miss vern, il faut que nous choisissons la robe que vous allez porter. Madame n'aimerait pas vous voir mal habillée.

Corinna avait envie de dire qu'elle préférerait porter ses propres vêtements. Mais la pensée lui vint qu'ils risquaient de rencontrer le duc et qu'elle ne pourrait pas supporter que celui-ci la vît autrement qu'à son avantage.

- Je vous suis très reconnaissante pour la robe que vous m'avez prêtée hier soir, Francine, dit-elle. Vous aviez tout à fait raison. Le *Café Anglais* est un endroit très chic et je me serais sentie très gênée dans ma propre robe.

- Vous n'avez peut-être pas de toilettes extraordinaires ou des bijoux magnifiques, mademoiselle, mais vous avez une peau contre laquelle bien des femmes échangeraient tous leurs diamants, et des yeux cent fois plus fascinants que des saphirs.

Corinna se mit à rire.

- Vous me flattez, Francine, mais cela me fait plaisir. J'ai toujours entendu dire que Paris était la ville de la flatterie et que cela rend beaucoup plus heureux ceux qui l'écoutent.

- Bien sûr, acquiesça Francine. Il n'y a que les Anglais pour vouloir à tout prix dire la vérité ! Bah ! qui a envie de l'entendre ? C'est toujours désagréable.

Corinna la suivit tout en riant dans la pièce où étaient rangées les robes dont la comtesse ne voulait plus. Après quelques discussions, Francine choisit une toilette de promenade qui était, aux yeux de Corinna, la robe d'après-midi la plus belle et la plus élégante qu'elle eût jamais vue.

Elle était noire avec quelques touches de blanc, la vaste tournure était surmontée d'un nœud en satin qui faisait paraître sa taille encore plus fine, et elle s'accompagnait d'un petit chapeau assorti en tulle noir.

- Cette saison-ci, tous les chapeaux sont en dentelle ou en tulle et bordés de fleurs, dit Francine.

- Ce serait beaucoup trop gai pour moi.

- Vous avez besoin de bien peu d'ornements, mademoiselle, mais cela ne plaira pas aux autres femmes qui vont vous regarder.

- Vous pensez qu'elles pourraient être jalouses?

C'est ridicule! Qui pourrait être jaloux d'une simple gouvernante ?

- Toute femme qui vous regarde voit en vous un ennemi en puissance. Vous êtes bien trop belle pour sortir seule. N'oubliez pas que les hommes sont des loups et qu'ils ne font qu'une bouchée des petites créatures innocentes comme vous.

Corinna éclata de rire,

- Oh! Francine, vous, êtes vraiment trop drôle! A vous entendre, on dirait que j'ai l'âge de Pierre.

- C'est exactement l'impression que vous donnez, répliqua Francine d'un ton presque bourru. Soyez prudente. mademoiselle. je vous mets en garde.

- Contre qui? lui demanda Corinna.

- Vous le découvrirez toute seule, lui dit Francine d'un ton énigmatique.

Corinna retourna dans la salle d'étude. vêtue de sa nouvelle robe. Elle s'apprêtait à aller inciter Pierre à se hâter lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit et qu'il en sortit, déjà vêtu d'un pardessus.

Il était encore plus recherché que celui qu'il portait la veille et, à la grande surprise de Corinna, il était fait de crêpe blanc avec des brandebourgs noirs et accompagné d'un petit chapeau blanc à galons, orné d'une large plume.

Corinna était sur le point de dire qu'une tenue plus discrète serait peut-être plus appropriée pour le Bois, lorsqu'une voix s'écria en

français du seuil de la pièce.

- Tu es très chic, aujourd'hui, Pierre.

- Oncle Raoul ! Oncle Raoul!

Pierre hurlait de joie et il traversa la pièce en courant pour se jeter dans les bras d'un jeune homme séduisant.

- Là! là! mon petit. Quel accueil! Est-ce que je t'ai manqué?

- Oncle Raoul, vous êtes de retour! Je pensais que vous ne viendriez jamais. Étiez-vous au château ? Comment va mon petit cheval?

Tandis que Pierre demandait des nouvelles de son poney, Corinna comprit que le jeune homme, qui tenait l'enfant dans ses bras et parlait presque aussi vite que lui, devait être le comte Raoul de Breville, l'oncle de Pierre et le frère de son défunt père.

Francine lui en avait parlé.

Les yeux du comte se posèrent alors sur Corinna et c'est le sourire aux lèvres qu'il s'approcha d'elle, avec Pierre dans ses bras.

- Mais qui est cette jeune personne? Je ne l'ai encore jamais vue !

- C'est miss Vern, répondit Pierre. Elle m'apprend l'anglais.

- Dans ce cas, permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue à Paris, mademoiselle, dit le comte en anglais.

- Merci, monsieur, répondit Corinna en esquissant une petite révérence. J'aimerais que vous persuadiez votre neveu qu'il devrait parler aussi bien que vous.

- Il apprendra vite, dit le comte négligemment en reposant Pierre à terre. Et j'imagine, mademoiselle, que vous êtes un bon professeur?

- Je l'espère.

- Mais vous êtes bien trop jolie pour un poste aussi ennuyeux.

Corinna se redressa fièrement. Elle trouvait impertinent de la part du jeune homme de lui parler de cette façon.

- Il faut que nous fassions plus ample connaissance, reprit le comte. Je

veux savoir tout ce que vous enseignerez à mon neveu, car je dois lui servir de protecteur et être très exigeant sur ses études.

Corinna essaya de prendre un air sévère, mais cela lui était difficile.

- J'espère que je donne satisfaction à la comtesse, réussit-elle à dire d'un ton froid.

Mais cela eut seulement pour effet de faire rire le comte.

- Vous êtes adorable quand vous vous fâchez ainsi. Mais lorsque vous souriez, Pierre doit se sentir obligé de faire exactement ce que vous voulez. (Il se pencha vers son jeune neveu.) N'en est-Il pas ainsi, Pierre? Est-ce que tu es un gentil petit garçon et que tu fais plaisir à Mademoiselle? Ce serait très triste si elle repartait pour l'Angleterre parce qu'elle nous trouve insupportables.

Il avait parlé en français et Pierre lui répondit d'une voix tout excitée:

- Elle est très gentille, elle me raconte des histoires, oncle Raoul! Des histoires sur toutes sortes de choses qui se passent en Angleterre. Et puis, j'aime bien nos promenades, Je pensais que je détesterais Paris, mais maintenant qu'elle est ici, c'est amusant.

Le comte se mit à rire.

- Vous voyez, dit-il à Corinna avec un geste expressif. Quel que soit notre âge, nous ne pouvons résister à votre charme,

- Je pense que vous exagérez, monsieur, Mais si vous le permettez, nous allons vous quitter. Madame nous attend pour nous emmener au Bois.

- Dans ce cas, je ne vous retiendrai pas. Mais, ce soir, je viendrai souhaiter une bonne nuit à Pierre. Cela te fera plaisir, n'est-ce pas, mon chou?

- Oh oui! Beaucoup ! N'oubliez pas, oncle Raoul. Je vous attendrai, et si vous pouviez m'apporter de ces chocolats que j'aime tant ...

- Il ne devrait pas demander de présents, intervint Corinna.

- Je t'apporterai les chocolats, promit le comte Raoul, et je n'oublierai pas de venir te dire bonsoir. Je suis sûr que tu m'attendras avec impatience ... et vous aussi, mademoiselle.

Il fit un clin d'œil malicieux à Corinna.

« Il est un peu trop sûr de lui. » se dit-elle;

En même temps, elle trouvait qu'il émanait de lui une sorte de bonne humeur contagieuse à laquelle il était difficile de résister. Elle quitta la pièce avec Pierre après avoir jeté un coup d'œil par la fenêtre, pour constater que le landau découvert qui devait les emmener au Bois attendait devant la porte d'entrée.

Ils venaient à peine d'arriver dans l'entrée lorsque la comtesse apparut.

Corinna pensait bien qu'elle porterait une robe splendide, mais, ce jour-là, elle la trouva encore plus éblouissante que les autres fois. Elle était vêtue d'une somptueuse robe blanche et parée de plu. sieurs rangs de perles noires et blanches.

La voiture était noire et, en sortant sur le perron, Corinna eut un petit sursaut de surprise. Le cocher et le valet arboraient une magnifique livrée de satin blanc et c'étaient tous deux des Noirs. Elle comprit alors pourquoi Pierre était en noir et blanc et elle-même vêtue de l'élégante robe noire que Francine avait choisie pour elle.

La comtesse s'installa dans le landau, que les multiples volants de tulle et de crêpe de Chine de sa robe remplissaient presque entièrement. Son chapeau en tulle blanc était orné d'une douzaine de plumes d'autruche blanches retenues par une broche en diamant.

Pierre s'assit à côté de sa mère et Corinna réussit tout juste à se glisser en face de lui, le dos à l'équipage. Les deux chevaux noirs étaient des bêtes splendides que tout connaisseur anglais aurait été fier de posséder, et tout le harnachement était en argent, qui étincelait au soleil.

La comtesse ouvrit une minuscule ombrelle à long manche, en dentelle blanche et la voiture s'ébranla. Elle rejoignit rapidement les Champs-Élysées avant de se diriger vers l'Arc de Triomphe.

Le Bois, qui avait été redessiné comme Parts lui-même, était aussi beau que le pensait Corinna. Elle savait qu'autrefois c'était une forêt, jusqu'au jour où on y avait fait pour deux millions de francs d'aménagements. Il y avait un chalet sur l'île située au milieu du lac et l'on pouvait louer des gondoles pour se faire promener sur l'eau argentée.

Il y avait des serres, la Rotonde des vers à soie, la Grande Volière, le Poulailleur et l'Aquarium. Partout s'étendaient des plates-bandes, et des orchestres jouaient à l'ombre des arbres, où des femmes élégantes et

des hommes en haut-de-forme flânaient ou étaient assis bavardant avec gaieté. Ce qui fascinait le plus Corinna étaient les somptueux équipages de la haute société: les landaus, les calèches, les coupés, les phaétons et les voilures à une place, qui' roulaient lentement sur les routes bordées d'arbres qu'aucun véhicule de louage ou omnibus n'osait emprunter.

Peu de temps après que le landau fut entré dans le Bois, la comtesse dit en s'adressant à Corinna :

- J'ai appris que vous aviez dîné avec le duc, hier soir. Que vous a-t-il dit à propos de Pierre ?

- Sa Grâce désirait savoir ce que je lui enseignais, répondit Corinna sans mentir.

- Vous lui avez dit que vous alliez lui faire travailler son anglais?

- Oui et j'ai ajouté que j'espérais faire commencer le latin à Pierre dans quelque temps.

- Le duc volis a approuvée ?

- Oui, madame.

- C'est bien.

Une voiture les dépassa alors, tirée par deux magnifiques chevaux; Corinna pensa n'en avoir encore jamais vue d'aussi belle. Son occupante, parée d'une multitude de bijoux scintillants, avait les cheveux d'une couleur jaune d'or exactement assortie à celle des garnitures de la voiture bleue et à celle de la livrée du cocher.

A côté d'elle se tenait un petit caniche teint de la même couleur. Tandis que Corinna ouvrait de grands yeux, la comtesse dit d'un ton acide:

- C'est Cora Pearl. Elle cherche toujours à se faire remarquer.

- Cora Pearl? s'exclama Cortnna. Mais, hier soir, elle avait les cheveux roux!

- Hier soir? répéta la comtesse sèchement.

- Je l'ai vue ... , balbutia Corinna, mal à l'aise. Le duc m'a emmenée à une soirée ...

donnée par une femme ... qui s'appelle ... la Païva.

- Vous évoluez en bien étrange compagnie, répliqua aigrement la comtesse. La Païva et Cora Pearl sont certainement les deux demi-mondaines les plus chères de tout Paris.

- Demi-mondaines ?

Cortnne pensait avoir mal entendu. Elle se souvenait que David lui avait un jour expliqué le sens du mot.

- Mais oui. On dit que Cora Pearl fait payer dix mille francs pour se montrer nue à un homme. Dieu sait ce qu'elle demande pour la nuit?

Corinna était tellement choquée qu'elle était incapable de parler. Elle se tordait les mains, au bord de l'évanouissement. Comment aurait-elle pu savoir? Comment aurait-elle pu deviner?

Cependant, il avait fallu qu'elle soit bien sotte pour s'imaginer qu'une femme du monde aurait pu se comporter comme l'avait fait Cora Pearl dans la salle à manger de la Païva.

Mais cette dernière aussi ! La belle femme qui l'avait invitée à sa soirée avec le duc, et chez qui il l'avait emmenée.

Que devait-il penser d'elle? Comment la considérait-il pour l'avoir conduite dans une maison où aucune femme convenable ne voudrait aller?

Elle se dit alors que, du fait qu'elle n'était qu'une petite personne insignifiante, il avait dû penser que cela n'avait pas d'importance. Bien sûr, c'était merveilleux et très exaltant pour une gouvernante d'avoir la chance d'entrer dans une maison comme celle de la Païva.

Comment osait-elle se soucier de la moralité de son hôtesse ou du comportement d'une femme comme Cora Pearl alors qu'un duc anglais d'une aussi haute lignée que le duc de Milverton lui avait fait l'honneur de l'inviter? Et pourtant, elle en était malade de honte.

La comtesse parlait toujours.

- Il semble inconcevable, disait-elle, qu'une créature aussi commune qu'elle et sortie des bas quartiers de Plymouth puisse être la maîtresse du prince Napoléon! Il lui a construit une maison qu'on appelle par raillerie les Petites Tuileries, et on dit que cela lui a coûté quatre-vingt mille livres! (La comtesse eut un soupir de mépris.) Savez-vous que

lorsqu'on lui a appris comment était appelée sa maison, cette traînée a répondu : « Mais les Tuileries ne sont que mon débarras! »

Corinna ne répondit rien et la comtesse poursuivit.

- ... On dit que ses perles valent quarante mille livres et elle dépense au moins vingt-cinq mille livres par an; et, naturellement, elle a des dettes, bien qu'un imbécile d'Anglais ait fait pour elle quatre-vingt mille livres de dépenses en quelques mois!

Corinna essaya de dire quelque chose, mais sa voix s'étrangla dans sa gorge.

Heureusement, la comtesse était tellement occupée de ses médisances qu'elle ne remarqua ni le silence de Corinna ni son air affligé.

- Je suppose qu'à peine arrivée à Paris, vous n'avez pas entendu parler de Cora Pearl, poursuivit-elle. A un moment donné, elle voulait monter sur les planches. Elle a joué au théâtre des Bouffes et s'est ridiculisée! Cela a été un véritable four dès l'instant où elle est apparue sur scène. (La comtesse se délectait incontestablement.) Elle était à moitié nue dans un costume fait de plumes bleues et de diamants: elle avait même des diamants sur la semelle de ses sandales! Elle s'est si bien fait siffler qu'elle n'a joué qu'une douzaine de fois. Nous avons bien ri, je vous assure! (La comtesse ricana tout bas.) Mais elle n'est pas la seule à se donner en spectacle. Qui d'autre était à cette soirée?

- Mme Musard, réussit à dire Corinna. Je crois bien que c'est ... son nom.

- Elle est la maîtresse du roi des Pays-Bas, déclara la comtesse. Mais elle possède elle-même des millions. Elle essaie d'attirer l'attention avec ses voitures. Elles sont toujours tapissées de satin blanc et tirées par les plus beaux chevaux qu'elle puisse trouver. Mais je ne pense pas que les siens valent les miens.

La comtesse pencha la tête de côté comme pour jeter un coup d'œil aux bêtes qui tiraient son landau.

- Malheureusement, pour les bijoux, elle est imbattable. Tous les vendredis, elle envoie ses émeraudes ou ses rubis dans un atelier pour les faire coudre sur ses bustiers.

Moi, je ne ferais confiance à personne d'autre qu'à Francine.

Corinna ne dit rien et après avoir salué une connaissance, la comtesse lui demanda:

- Qui d'autre se trouvait dans ce palais de petite vertu?

- Il y avait quelqu'un du nom de ... la Cestiglione, répondit faiblement Corinna.

- La maîtresse de Sa Majesté l'Empereur. Je ne vois d'ailleurs pas ce qu'il lui trouve!

La comtesse poursuivit ainsi ses médisances pendant toute la promenade dans le Bois et le retour à la maison, mais Corinna avait du mal à se concentrer sur quoi que ce soit, même sur le charme du paysage.

Elle n'avait conscience que de l'horreur qu'elle éprouvait intérieurement à l'idée que les femmes qu'elle avait admirées étaient de celles avec lesquelles elle n'aurait jamais dû entrer en contact.

Qu'aurait dit sa mère? Et la tante Matilda, si elle l'apprenait!

Elle frissonna à cette pensée, mais son bon sens reprit finalement le dessus et lui dit de se montrer raisonnable et plus large d'esprit. Le duc pensait lui faire une faveur. Ce n'était pas une insulte; étant donné son insignifiance, comment aurait-elle pu se sentir insultée par quelque rencontre que ce soit ?

Elle essaya de se forcer à admettre que c'était là la raison évidente pour laquelle il l'avait emmenée chez la Païva. Il croyait certainement lui faire plaisir.

Une pauvre petite personne de peu d'importance qui passait ses journées dans une salle d'étude ne risquait pas d'avoir une autre occasion de voir les merveilles que contenait la maison de la Païva et les bijoux et toilettes fantastiques qu'arboraient ses invités et elle-même.

« Non, se dit intérieurement Corinna en se reprochant ses sentiments. Il faut que je fasse preuve de bon sens en ce qui concerne cette soirée. »

Elle n'en parlerait pas au duc, elle ne lui laisserait pas deviner un seul instant à quel point il l'avait blessée. Car c'était la vérité. Elle était blessée parce qu'elle l'aimait et désirait plus que tout au monde qu'il la respecte et la traite avec égards.

Chapitre 6 :

Le duc s'était rendu chez la Païva en début d'après-midi:

Ayant, dans la matinée, fait du cheval avec son ami le vicomte, il avait prévu, après sa visite à la Païva, d'aller chercher Pierre et Corinna au Faubourg Saint-Honoré pour les emmener faire une promenade en voiture dans le Bois.

Il fut introduit dans un magnifique salon où il trouva la Païva, resplendissante dans une robe de satin bleu azur, bordée de festons de dentelles. Cette toilette mettait merveilleusement en valeur sa chevelure blonde et ses grands yeux slaves à l'expression énigmatique. Elle était parée de colliers et de bracelets en saphirs et diamants.

Dès qu'elle le vit, elle s'avança vers lui avec un sourire ravi.

- J'étais sûre que vous ne manqueriez pas de venir, comme vous l'aviez promis !

s'exclama-t-elle.

- Comment pouviez-vous penser un seul instant que j'oublierais? répondit le duc.

- J'ai tellement de questions à vous poser sur Londres et tant de choses à vous dire, déclara-t-elle en l'attirant auprès d'elle sur un divan.

La Païva avait le don de donner à l'homme auquel elle parlait l'impression qu'il était la seule personne qu'elle désirait entendre. Elle était également consciente -le duc le savait - du moindre franc qu'elle possédait et du moindre centime qu'elle dépensait.

Le seul amour de sa vie était l'argent, mais elle exerçait sur les hommes cette fascination indéfinissable que ne pouvait justifier sa beauté seule. Elle était rusée et intelligente, spirituelle et amusante, de sorte qu'un homme se sentait stimulé en sa présence, pour ne rien dire du fait qu'elle était extrêmement désirable.

Elle avait horreur des chiens, des chats et des enfants; ainsi que de toute dépense qui ne présentait pour elle aucun avantage. Mais elle savait se montrer tendre avec les hommes qui lui plaisaient et ses amants restaient toujours des amis pour elle après la fin de leur liaison passionnée.

Sur le plan affectif. c'était, comme tous les Russes, un étrange mélange.

Elle avait des moments de mélancolie intense et de dépression et, d'autres fois, elle était d'une gaieté contagieuse, qui donnait à penser à tout homme qu'il découvrirait pour la première fois à quel point la vie pouvait être amusante.

Elle n'était plus très jeune, mais elle était encore d'une exquise beauté. Le duc se surprit à la contempler comme s'il s'agissait d'une œuvre d'art dont un homme ne pourrait jamais se lasser, tant elle était proche de la perfection.

Ils discutèrent de Londres et des amis qu'elle y avait. Puis il la félicita de la maison que Henckel von Donnersmarck lui avait fait construire, et elle lui parla librement de ses biens en ajoutant :

- On me considère encore comme la personne la plus immorale de Paris! Quand ils n'ont personne de qui médire, ils disent du mal de moi.

- Cela vous ennue-t-il beaucoup ? Demanda le duc.

Elle secoua la tête.

- Pourquoi me souciera-t-on de ce que disent la racaille et ceux qui sont tellement jaloux qu'ils s'en étranglent presque en prononçant mon nom? L'un de nos nombreux littérateurs révolutionnaires écrivait le mois dernier: « *La Païva arbore pour deux millions de francs de diamants, perles et autres pierres précieuses. C'est la plus grande débauchée du siècle.* »

Elle dit cela d'un ton plein de mépris, puis éclata de rire en renversant la tête en arrière, dévoilant ainsi la courbe harmonieuse de son long cou blanc.

- ... Au moins, à défaut d'autre chose, j'ai le premier prix dans ce domaine-là !

Le duc s'apprêtait à lui répondre lorsqu'un valet entra dans la pièce pour annoncer d'un ton respectueux:

- Madame, M. le comte vient d'arriver avec plusieurs messieurs. Ils se sont installés au Salon d'Argent.

La Païva parut surprise.

- Je n'attendais pas HenckeJ avant ce soir, dit-elle au duc. Voulez-vous m'excuser un instant, le temps que faille lui dire un mot? S'il est avec des amis, il n'a pas besoin de moi et nous pourrions poursuivre notre conversation.

Elle se leva tout en parlant et posa sa longue main blanche ornée d'énormes bagues sur le bras du duc, dans un geste affectueux. Puis elle traversa la pièce, qu'elle quitta par une porte différente de celle par laquelle était entré le valet.

Resté seul, le duc se promena dans le salon pour examiner de près les tableaux fabuleux, le mobilier si précieux qu'il aurait eu sa place dans un musée, et les objets d'art, dont beaucoup étaient incrustés de diamants, de rubis, d'émeraudes ou de perles.

Il se demandait combien de temps la Païva allait rester absente lorsqu'il perçut des voix dans la pièce à côté et comprit qu'en sortant elle avait laissé la porte légèrement entrouverte.

C'était un Allemand qui parlait et le duc, qui connaissait très bien cette langue, l'entendit dire d'une voix gutturale:

- Les Français n'opposeront qu'une faible résistance.

- Je suis sûr que tu as raison, renchérit un autre Allemand. Bismarck dit que l'armée française est très mal préparée à la guerre moderne.

- Au contraire de la nôtre! s'exclama quelqu'un.

Cette réflexion déclencha un bruyant éclat de rire.

- Une chose est certaine, poursuivit le premier homme. C'est que la guerre avec la France consolidera la Fédération allemande.

- Crois-tu vraiment que ce sera si facile? L'homme qui venait de parler semblait sceptique.

- Bien sûr! fut la réponse. Le Français est plus ou moins né pour se faire fouler aux pieds et il n'est jamais plus heureux que lorsqu'on le mène à la baguette.

- Je pense que, sur ce point, tu as raison, Otto, déclara quelqu'un d'autre.

- En période de danger, le Français place tous ses espoirs et sa destinée entière entre les mains d'un seul homme. C'est lui qui le choisit, Wilhelm, il l'imagine conforme à ses désirs et non tel qu'il est, et ensuite, il le charge du fardeau.

- Et si le héros à qui il l'impose plie sous le poids, intervint le dénommé Wilhelm, on l'accuse de trahison!

Il y eut un nouvel éclat de rire, puis Otto poursuivit:

- Pouvez-vous imaginer ce bourgeois de Louis Napoléon? Comment pourrait-il l'être, avec sa cour de bouffons costumés, son amour du luxe et ses splendides maîtresses? (Le Prussien avait dit cela d'un ton sarcastique et il ajouta :) Tout ce qui l'intéresse en dehors du lit, ce sont les cuisinières à gaz, les machines à coudre et les bicyclettes à pédales!

Le bruyant éclat de rire qui salua cette boutade fit trembler les lustres.

- Le Prince Impérial a reçu une bicyclette pour son treizième anniversaire, déclara Wilhelm. S'il avait été mon fils, je lui aurais plutôt offert un fusil! C'est de cela qu'il aura besoin pour survivre !

Un rire grossier, presque brutal, emplit de nouveau le salon. Après quoi, le duc n'entendit plus rien; la porte s'était ouverte et la Païva s'avavançait vers lui.

Ils passèrent une autre heure à bavarder avant que le duc ne se lève.

- Puis-je revenir vous voir avant de quitter Paris?

- Je serais très peinée si vous ne veniez pas demain ou après-demain. Vous savez, mon cher, que j'ai un petit faible pour vous.

- J'en suis très honoré, répondit le duc.

Un éclair de malice passa dans ses yeux. Elle le regarda et se mit à rire.

- Je sais, je sais. Vous avez toujours pensé qu'à l'endroit où les autres ont un cœur, moi j'ai un diamant. Ce n'est peut-être pas tout à fait faux. Mais permettez-moi de vous dire que je vous trouve très beau, et que j'aime les hommes beaux.

Le duc lui baisa les deux mains et, tandis qu'il se redressait, la Païva se pencha et posa un instant sa joue contre la sienne.

- Peut-être serai-je seule demain après-midi, lui murmura-t-elle doucement. Henckel m'a dit qu'il retournait en Allemagne avec ses amis.

Le duc ne répondit rien; il se contenta de lui baiser à nouveau la main et sortit du salon.

Une fois dans l'entrée, pendant qu'il attendait que le valet lui apporte sa canne et son chapeau, il regarda avec curiosité les casquettes à galons accrochées près de la porte. Il les reconnut comme appartenant au Haut Commandement allemand.

Dès qu'il fut monté dans sa voiture, il dit au cocher de le conduire à l'ambassade britannique. Là, il demanda une entrevue avec Lord Lyons, l'ambassadeur.

Les deux hommes restèrent un long moment enfermés dans le cabinet de ce dernier et le duc lui rendit compte de la conversation qu'il avait surprise dans le salon de la Païva.

- Ce que vous me dites là ne me surprend pas, lui dit l'ambassadeur. Depuis que la Prusse a vaincu l'Autriche en 1866, l'équilibre du pouvoir a changé en Europe et les Prussiens sont devenus d'une avidité insatiable.

- Qu'est-ce que les Français pensent de la situation? s'enquit le Duc.

- Aucun gouvernement français ne pourrait observer d'un œil indifférent le rattachement de l'Allemagne à la Prusse, et il y a déjà quelque temps que la presse française essaie d'alerter le pays.

- Mais les Français sont-ils aussi peu préparés que Bismarck semble le penser? Et veulent-ils la guerre?

L'ambassadeur réfléchit un moment.

- L'Empereur, lui, désire la gloire. Mais tout ce dont le pays a besoin, c'est la paix. Les Français estiment qu'ils ont causé suffisamment de remous dans le monde au cours des dix dernières années. Sébastopol et Solférino les ont vengés de Waterloo. Ils ne se considèrent plus comme une nation humiliée. La paix, c'est la paix que demandent maintenant les paysans et la bourgeoisie.

- Et les autres?

- Que voulez-vous faire avec une société aussi décadente, immorale, irresponsable et pourrie de vices ?

- Vous êtes dur, protesta le duc.

- Je dis la vérité répondit l'Ambassadeur. Sans compter que bien trop d'hommes politiques se laissent détruire par leur adoration pour la « déesse verte ».

- Vous voulez parler de l'absinthe?

- Oui, l'absinthe. En 1840, les soldats français

d'Algérie l'ont introduite dans le pays et, depuis, elle a fait plus de morts que n'importe quelle artillerie ennemie. (L'ambassadeur fit une pause avant d'ajouter :) Vous savez, Milverton, je pense que vous devriez aller raconter ce que vous venez de m'apprendre au président du Sénat.

Le duc haussa les sourcils et l'ambassadeur poursuivit:

- ... Il serait inutile d'aller trouver le ministre des Affaires étrangères, à qui nous devrions en principe transmettre cette information. Le duc de Gramont est belliciste et, qui plus est, il est soutenu par l'impératrice .

- L'impératrice? s'exclama le duc.

- Cette femme, si je puis me permettre de dire cela entre ces quatre murs, est une catastrophe pour la France. Si Louis Napoléon avait épousé quelqu'un de plus raisonnable, il aurait pu être un excellent souverain. Mais, les choses étant ce qu'elles sont, l'exemple donné par les Tuileries est horrifant. Nous avons connu seize années d'insouciance, de grossière extravagance et de débauche. Et aussi de corruption.

- On sait en Angleterre que les choses ne vont pas très bien ici, déclara

le duc.

- Pas très bien! Si l'Empire s'écroule - ce qui signifierait la fin de la puissance française - on pourra, si je ne me trompe, en rejeter la faute sur l'impératrice Eugénie.

(Après un moment de silence, l'ambassadeur reprit d'une voix dure :) Elle a exercé une influence exécrationnable avec sa coterie d'intrigants et ses favoris. Elle se mêle de la politique, elle entraîne le pays dans des aventures dont elle est incapable d'évaluer la portée ou d'entrevoir la fin. C'est un drame pour la France et sa beauté seule ne peut suffire à l'absoudre.

Tout en terminant sa phrase, l'ambassadeur appuya sur la sonnette.

- ... Veuillez envoyer un messenger à M. le président du Sénat pour lui demander de bien vouloir accorder une audience à Sa Grâce le duc de Milverton ainsi qu'à moi-même.

Cela prit un certain temps, mais le duc put finalement parler au personnage politique le plus important de France, le président du Sénat, qui venait d'être nommé.

Ce dernier écouta ce que le duc avait à dire, puis il haussa les épaules dans un geste d'impuissance typiquement français.

- Ce palais est un foyer d'intrigues et de trahisons. Ce que vous venez de me dire, mon cher duc, ne fait que confirmer ce que je pensais depuis longtemps. Les Prussiens n'attendent qu'un prétexte pour nous attaquer ou nous inciter à les défier. Dieu sait quelle en sera l'issue!

Il était déjà tard lorsque, après être rentré à l'ambassade britannique avec lord Lyons, le duc fut enfin libre de suivre son inclination. Il se souvint alors qu'il avait promis de dîner avec la comtesse.

Il savait qu'il avait peu de chances de voir Corinna et qu'à l'heure où il arriverait Pierre serait déjà au lit.

Il n'avait plus que le temps de retourner chez le vicomte pour se changer.

Tandis qu'il roulait en voiture, il se demanda s'il avait manqué à Corinna.

En fait, celle-ci avait espéré qu'à leur retour de promenade il y aurait

un message du duc, mais il n'y avait rien. Elle monta avec Pierre dans la salle d'étude, essayant de réprimer le sentiment d'humiliation qu'elle éprouvait encore en pensant que le duc l'avait emmenée à la soirée de la Païva.

Pendant qu'elle faisait dîner le petit garçon, celui-ci lui demanda :

- Où est oncle Raoul? Il m'a promis de m'apporter les chocolats que j'aime.

- Je suppose qu'il a été retenu, lui répondit Corinna.

- Il me l'avait promis.

- Oui, je sais, Pierre, mais les adultes ne peuvent pas toujours tenir leurs promesses.

- Oncle Raoul tient toujours les siennes! répliqua l'enfant obstinément.

Corinna se rendit compte qu'une fois de plus il parlait en français.

- Dites-le en anglais, Pierre, lui demanda-t-elle. Mais le petit garçon était fatigué et d'humeur batailleuse.

- Onde Raoul m'a dit qu'il viendrait. Je ne veux pas aller me coucher, mademoiselle.

Corinna eut le vague sentiment qu'elle ne supporterait pas une scène.

- Alors, voici ce que nous allons faire. Vous allez vous mettre au lit en attendant oncle Raoul et je vais vous lire une histoire.

Les yeux de Pierre s'éclairèrent et après avoir choisi deux ou trois de ses jouets préférés, il se laissa emmener vers son lit et retirer sa robe de chambre. Il dit ses prières puis se renversa sur ses oreillers.

Corinna commença alors à lui lire une histoire en anglais, mais elle se rendît compte qu'il était encore agité. Sachant très bien qu'elle le gâtait, mais se disant qu'il avait eu assez de leçons pour la journée, elle décida donc de lui lire une histoire en français.

Bien avant qu'elle ne fût arrivée à la fin, Pierre s'était endormi.

Elle tira le drap sur ses épaules, sortit de la pièce sur la pointe des pieds et referma doucement la porte derrière elle.

Francine l'attendait dans la salle d'étude.

- Est-ce que l'enfant dort? lui demanda-t-elle.
- Oui, répondit Corinna. Il voulait rester éveillé pour voir son oncle Raoul, mais le comte n'est pas venu.
- Il est passé cet après-midi quand vous étiez sortis et, s'il arrive maintenant, Madame ne voudra pas le recevoir. Elle se prépare pour le dîner et veut se faire particulièrement belle.
- Que se passe-t-il ce soir? demanda Corinna, sentant, que c'était la question qu'attendait Francine.
- Le duc vient dîner ici. Je pensais qu'il vous l'aurait dit.
- Non, il ne m'en a pas parlé.

Corinna ressentit une douleur subite, semblable à un coup de poignard, et elle comprit que c'était de la jalousie. Elle était jalouse parce que le duc allait être reçu comme un invité d'honneur, tandis qu'elle-même mangerait sur un plateau, toute seule, dans la salle d'étude.

Elle songea à la beauté de la Paiva à qui il devait avoir rendu visite dans l'après-midi comme promis, et elle songea aux yeux verts et aux longs cheveux roux de la comtesse.

Elle aussi était ravissante, incontestablement.

Comment, se demanda Corinna, pouvait-elle rivaliser avec de telles femmes?

Des femmes qui non seulement scintillaient sous leurs parures de bijoux fabuleux, dans des décors incroyablement luxueux et élégants, mais possédaient aussi une beauté naturelle supérieure à tout ce que Corinna avait vu jusque-là. Les yeux, les cheveux, la peau ... chacune était parfaite à sa manière.

Pour le duc, elle-même n'était qu'une gouvernante insignifiante à qui il n'aurait même pas accordé un regard si elle ne s'était pas occupée d'un enfant auquel il s'intéressait pour une raison qu'elle ignorait. Francine quitta la salle d'étude et Corinna s'approcha de la fenêtre. Autour de la maison s'étendait le jardin et, au loin, filtrant à travers les arbres, elle apercevait les lumières des Champs-Élysées.

Elle se souvint du trajet en voiture avec le duc et de la manière dont il

lui avait dit qu'elle était ravissante et avait porté sa main à ses lèvres. Un petit frisson la parcourut à l'évocation de ce souvenir. Au même moment, elle entendit la porte de la salle d'étude s'ouvrir et elle se retourna, le cœur plein d'un irrésistible espoir.

Peut-être, après tout, était-il venu lui rendre visite!

Mais ce n'était que Henry Spencer. Très élégant dans sa tenue de soirée et la démarche jeune malgré son âge, il s'avança au milieu de la pièce.

- Je crains que Pierre ne dorme, lui dit Corinna,

- J'aurais dû venir plus tôt.

Henry Spencer sourit à Corinna et se dirigea vers la chambre du petit garçon. Il entra tout doucement et, à travers la porte ouverte, Corinna le vit debout au chevet du lit, contemplant l'enfant endormi.

« Du moins y a-t-il une personne dans cette maison qui semble aimer Pierre. », se dit-elle.

Elle repensa à la façon sèche dont sa mère lui parlait et se rendit compte qu'elle détestait la comtesse bien que, pour être franche, elle dût admettre que ce n'était pas seulement à cause de son comportement vis-à-vis de l'enfant.

Henry Spencer ressortit de la chambre de Pierre et en ferma la porte.

- Avez-vous passé une bonne journée? lui demanda-t-il.

- Nous sommes allés au Bois en voiture, répondit Corinna.

- Et cela vous a plu?

- Beaucoup.

- Il y a tellement de choses que vous devriez voir à Paris. J'aimerais vous les montrer.

Corinna lui jeta un regard surpris et l'expression qu'elle vit dans ses yeux et son sourire lui firent peur.

- Ce serait vraiment dommage que vous passiez tout votre temps seule ici, dans cette pièce triste, reprit-il d'une voix douce. Si nous sortions ensemble, un soir? Je vous ferais découvrir la vie à Paris. Nous pourrions aller danser et nous amuser. Deux Anglais solitaires, loin de

chez eux!

Corinna se redressa de toute sa hauteur.

- Je ... pense, Mr Spencer, que Mme la comtesse n'approuverait pas ... cette idée.

- Ma nièce ne me demande pas d'approuver ses actions et je, me passe moi-même de son assentiment. Mais en ce qui vous concerne, vous êtes très jolie, trop jolie pour le genre de vie que vous avez choisi.

- Je crois ... que Pierre ... m'appelle, dit vivement Corinna.

Mais c'était trop tard. Les bras de Henry Spencer l'enserraient et, d'un ton rieur:

- Désirez-vous réellement vous échapper? Ce ne sera pas difficile, de vous rattraper.

- Comment osez-vous me toucher? cria Corinna.

Elle se débattait sauvagement, se rendant compte Henry Spencer était exceptionnellement vigoureux. Il l'attira contre lui et elle comprit avec un sentiment d'horreur que, d'une seconde à l'autre, elle allait sentir ses lèvres sur les siennes.

C'est alors que la porte s'ouvrit brutalement.

- Ah! vous voilà ! s'écria une voix furieuse. Je vous ai cherché partout.

Corinna réussit à se dégager au moment où le comte Raoul traversait la pièce à grandes enjambées pour venir se planter devant Henry Spencer.

- Que signifie tout ceci? On m'a dit en bas que Lucille ne voulait pas me voir et que je devais retourner immédiatement à Breville. Que se passe-t-il ? Comment ose-t-elle me donner des ordres par l'entremise de domestiques?

- Elle vous en donne, répondit Henry Spencer avec une note de mépris dans la voix, parce qu'elle s'attend à ce que vous vous y conformiez. Faites ce qu'on vous dit, Raoul.

Repartez en Provence et restez-y. On ne veut pas de vous ici.

- Et pourquoi donc? Que signifie ce comportement agressif? Si j'ai fait

quoi que ce soit qui ait pu offenser Lucille, pourquoi ne m'en parle-t-elle pas elle-même?

- Elle n'est pas offensée, répondit Henry Spencer. Il se trouve seulement qu'elle ne veut pas de vous à Paris en ce moment.

- Pour quelle raison?

- Je n'ai pas à vous le dire. Tout ce que vous devez savoir, c'est que si vous ne rentrez pas à Bréville, votre pension vous sera supprimée.

- C'est une menace, n'est-ce pas?

- Si c'est ainsi que vous l'interprétez.

- Je ne vois pas d'autre façon de l'interpréter. Mais vous ne pouvez pas me faire cela, Spencer, sans me fournir des explications.

- C'est à Lucille de le faire et à elle seule.

- Mais vous savez très bien pourquoi je suis venu à Paris.

- Pour demander de l'argent, je suppose !

- Oui, de l'argent! cria le comte. Cela vous surprend-il? De l'argent pour les terres, de l'argent pour pouvoir cultiver les vignes, de l'argent pour payer les gages des paysans. Combien croyez-vous qu'il me reste de ma « pension », comme vous l'appellez? Elle sert à maintenir les paysans au travail. A payer les impôts et contributions, toutes choses dont Lucille devrait se charger.

- Dans ce cas, inutile de vous en prendre à moi, rétorqua Henry Spencer.

- Mais c'est vous qui tenez les cordons de la bourse! lui dit le comte d'un ton irrité.

Pensez-vous que mon frère pourrait reposer en paix s'il savait que tout son argent a été dépensé avec cette insouciance et de façon aussi insensée ... en habits et en valets, pour recevoir un tas de parvenus débauchés qui n'auraient jamais osé mettre les pieds dans une des maisons appartenant à mon père ?

Henry Spencer rajusta sa cravate blanche.

- Cette discussion ne sert à rien. Je vous conseille de faire ce qu'on vous dit.

Repartez en Provence et écrivez à Lucille en arrivant. Je veillerai du moins à ce qu'elle lise votre lettre.

- Et qu'est-il advenu de toutes celles que je lui ai envoyées ces derniers mois?

demanda le comte, furieux. Si elle les a lues, elle n'y a en tout cas pas répondu. Pour autant qu'elle sache écrire!

- Je vous trouve bien agressif, dit froidement Henry Spencer.

- Je le serai encore beaucoup plus, vous pouvez me croire, si rien n'est fait pour le domaine qui appartient à ma famille depuis cinq cents ans. Tenez-vous à ce que Pierre n'hérite que d'un tas de ruines? D'une maison sans toit, de vignes sans raisin et de terres aussi inutiles pour les vaches que pour la charrue?

- Je parlerai à Lucille.

- Lucille! Lucille! C'est tout ce que je peux tirer de vous! cria le comte dans un accès de colère. Vous n'avez aucune influence sur elle, je le sais très bien. Peut-être ferais-je mieux de parler à Léon Gerbois. S'il a les moyens d'offrir tant de diamants à Lucille, il pourra peut-être payer le prix d'un malheureux pied de vigne.

Mr Spencer s'appêtait à répliquer lorsqu'un valet frappa à la porte restée ouverte.

- Les invités sont arrivés, monsieur.

- Il faut que je descende, dit Henry Spencer. Je vous conseille à nouveau, Raoul, de faire ce qu'on vous dit. Sans cela, je ne réponds pas des conséquences.

Tout en parlant, il quitta la pièce et claqua la porte derrière lui.

Le comte le regarda faire, les mains nouées, le visage blanc de rage.

Corinna, qui était restée à l'écart, stupéfaite de ce dialogue, fit un mouvement et le comte tourna la tête et la vit, sembla-t-il, pour la première fois.

- Bon sang! s'exclama-t-il. J'aurais dû le frapper, ce cochon!

- Non, non, s'écria Corinna. On n'obtient rien par la violence.

- Alors que doit-on faire? Vous avez entendu ce qu'il m'a dit : « Rentrez, repartez.

»On ne veut pas de moi à Paris! Mais que faut-il que je fasse? Retourner là-bas et dire aux gens qui ont travaillé sur les terres toute leur vie qu'on n'a plus besoin de leurs services? Que je n'ai même pas les moyens d'entretenir leur maison?

Le comte se laissa tomber sur une chaise et se prit la tête entre les mains.

- J'ai tout essayé. J'ai plaidé, je l'ai suppliée, je me suis presque mis à genoux pour l'implorer de sauver Bréville. Mais tout ce qui l'intéresse, c'est l'argent qu'elle peut en tirer, et maintenant elle l'a saigné à blanc. Il ne reste rien, plus rien!

- Vous parlez sérieusement? lui demanda Corinna.

- Si vous pensez que je plaisante, venez en juger par vous-même!

- Mais c'est pourtant l'héritage de Pierre?

- Oui. Ce qu'il en restera.

Le comte se leva et se mit à arpenter la pièce nerveusement.

- ... J'aurais aimé que vous voyiez Breville du temps de mon père. C'était un domaine prospère aux vignes bien entretenues, cultivé par des gens heureux qui travaillaient non pas uniquement pour l'argent, mais parce qu'ils y trouvaient du plaisir et étaient fiers d'en faire partie. Ils étaient payés régulièrement, ils habitaient des chaumières décentes et j'avais l'impression, quand j'étais enfant, qu'ils étaient presque de la famille.

Le comte s'approcha de la fenêtre avant de poursuivre.

- ... La maison est charmante aussi, avec ses pelouses en pente douce qui descendent vers une petite rivière. Les Bréville y ont vécu en paix et confortablement depuis le temps de Charlemagne. Je pensais que c'était là que, moi aussi, je passerais ma vie, entouré de ma famille, des enfants de mon frère et des miens.

- Vous aimiez votre frère? lui demanda doucement Corinna.

- Je l'admirais. Il avait six ans de plus que moi et il m'a toujours paru très sage et raisonnable, jusqu'au jour où il a rencontré cette

ensorceleuse, cette femme qui l'a attiré dans ses griffes pour ensuite le détruire.

- Comment cela? demanda Corinna, pleine de curiosité.

- Il était follement amoureux d'elle. Elle pouvait lui faire faire tout ce qu'elle voulait. Il suffisait de le regarder avec ses yeux verts de vipère pour lui extorquer de l'argent et tant plus. C'est tout ce qu'elle a jamais désiré. De l'argent pour ses robes, ses bijoux, ses soirées! Dieu sait pourquoi il l'a épousée! (Sur ces derniers mots, qui étaient un cri du cœur, le comte ajouta de façon pressante :) Venez avec moi! Allons dîner quelque part. J'ai l'impression d'étouffer dans cette maison. Elle n'a pas été payée avec l'argent de mon frère. Il y a longtemps qu'elle l'avait dilapidé. C'est un banquier juif qui l'a fait construire et je ne me dégraderai pas à rester sous son toit une minute de plus.

Voyant l'hésitation de Corinna, le comte insista.

- Je vous en prie, miss Vern! Il faut que je parle à quelqu'un, sinon je vais devenir fou.

Son ton était tellement suppliant qu'il était difficile d'y résister.

- Puis-je venir comme je suis? demanda Corinna.

- Ne croyez pas que nous irons dans un endroit chic. J'en suis presque à mon dernier sou. Enfin, peut-être pas à ce point, mais presque! Il faut pourtant que nous mangions, alors mettez votre chapeau et je vous montrerai comment se nourrissent les pauvres à Paris.

Ils prirent une voiture de louage et se rendirent au *Bouillon Duval* dans la rue Montesquieu, tout près du Palais-Royal. L'endroit ne parut pas particulièrement misérable à Corinna, mais, par contre, très intéressant.

C'était un des restaurants *Bouillon* qui avaient fait une apparition spectaculaire à Paris une quinzaine d'années plus tôt, lorsque la grande mode était de manger avec le peuple.

- Ce genre d'endroit est vraiment providentiel pour les gens qui ont de petits moyens.

La salle de restaurant était simple mais propre et le sol venait d'être saupoudré de sciure. Corinna et le comte s'installèrent à une petite table de deux personnes, d'où elle pouvait voir les autres dîneurs.

Le comte suivit son regard.

- Ce sont pour la plupart des fonctionnaires. des demi-solde, des familles de province qui se sont promis une sortie, ou des hommes et des femmes âgées qui économisent de toutes les manières possibles pour pouvoir bien manger.

« Ils en ont certainement pour leur argent », se dit Corinna.

- ... Ici et dans quelques autres restaurants du même genre, on peut vraiment faire un bon dîner pour un franc et dix centimes, lui expliqua le comte. C'est-à-dire qu'on peut avoir de la soupe, une viande, des légumes et un litre de vin. Mais, ce soir, nous ferons un petit extra pour nous payer un dîner de luxe.

- En avez-vous réellement les moyens? lui demanda Corinna d'un air inquiet.

- Cela va coûter dans votre monnaie environ deux shillings par personne et je vous assure, mademoiselle, que c'est encore dans mes possibilités.

Tous deux se mirent à rire et elle constata qu'il avait meilleur moral.

Elle était sincèrement désolée pour lui, car elle était persuadée qu'il disait la vérité en affirmant que sa belle-sœur avait tiré tout l'argent qu'elle avait pu du domaine familial.

A la fin du repas, que Corinna trouva très copieux et qui consistait en une soupe excellente qu'elle estima à 2 pence, un turbot à 5 pence, des tranches de mouton à 3 pence et une salade à 2 pence, le comte lui avait fait part de tous ses griefs.

- Vous devez comprendre qu'en France, lui expliqua-t-il, c'est le chef de famille qui possède toutes les terres et tout l'argent. C'est lui qui distribue ce qu'il peut aux parents à charge. C'est pour cela que, dans la plupart des familles françaises, ils vivent tous sous le même toit. (Il sourit.) Il est plus économique de garder grand-maman, les oncles, tantes, neveux et nièces chez soi que d'essayer de leur donner à chacun une maison.

- Oui, je comprends, acquiesça Corinna en souriant.

- Mon père et ma mère nous ont donné un foyer très heureux, à moi-même, à mon frère et aux membres de la famille qui vivaient avec nous. J'ai toujours pensé que je m'entendrais bien avec la femme de

mon frère André et j'espérais que lui aussi trouverait la mienne sympathique si je me mariais un jour. Mais dès que j'ai appris, après la mort de mon père, qu'il avait épousé Lucille, j'ai compris que ce serait une catastrophe.

- Pourquoi donc?

- Parce qu'en la voyant, j'ai senti que ce n'était pas le genre de femme à s'installer à Bréville, si agréable que la vie puisse nous y paraître, à nous. Elle voulait le clinquant, la gaieté, l'excitation, la vie parisienne, quoi! Vous l'avez bien vue: ne croyez-vous pas que ce soit la vérité?

- Si, j'en suis sûre.

- Et d'autre part, poursuit Je comte, je suis allé en Angleterre deux ou trois fois et je sais, comme vous devez vous en-douter, qu'elle ne fait pas partie de la haute société.

Corinna ne dit rien et il l'interrogea:

- Elle est ce qu'on appelle « ordinaire », ne trouvez-vous pas?

- C'est ma « patronne », murmura Corinna.

- Mais j' imagine qu'elle ne le sera pas longtemps.

- Pourquoi dites-vous cela?

- J'ai vu ce qui se passait en entrant dans la salle d'étude, ce soir. J'étais trop furieux à cause de mes propres problèmes pour me préoccuper des vôtres, mais je pense que vous aviez des ennuis avec Spencer.

- C'est vrai. répondit Corinna. Il a agi par surprise; je ne pensais pas qu'il fût ainsi.

Le comte émit un ricanement.

- Dans son genre, il est aussi détestable qu'elle; mais, lui, il préfère prendre son plaisir sans payer.

Corinna lui jeta un regard inquiet.

- Les orphelines! s'exclama-t-elle. Les jeunes filles qui vous ont été envoyées d'Angleterre!

- Elles vont très bien, répondit le comte d'un ton réconfortant. Elles

vivent au château et Spencer vient rarement nous rendre visite en Provence. S'il venait, je veillerais à ce qu'il ne fasse pas l'imbécile. Je suppose que, maintenant, vous devinez pourquoi nous sommes obligés de faire venir des domestiques d'Angleterre ?

- Non, je n'en ai pas la moindre idée, répondit Corinna.

- Parce que les honnêtes gens qui vivent sur nos terres et au village refusent de travailler pour Lucille. Quand mon frère était encore vivant, elle est venue à Bréville avec plusieurs amis et s'est conduite si outrageusement avec certains d'entre eux que la rumeur s'est répandue qu'elle se moquait de mon frère et, lorsqu'il est mort, les gens du pays l'ont reniée. (Corinna paraissait stupéfaite.) Oh ! ils ne se sont pas montrés grossiers et n'ont rien fait de particulier. Mais ils ont cessé d'envoyer leurs filles travailler au château et nous n'avons plus pu trouver une intendante respectable pour former celles qui venaient de Paris. C'est pourquoi les petites orphelines bien élevées, envoyées d'Angleterre, ont été un don du ciel.

- Je comprends, dit Corinna à voix basse. Et vous croyez qu'elles sont en sécurité?

- Pour l'instant, il est peu probable que Lucille ou son oncle se rendent dans un endroit aussi retiré et rustique que la Provence, répondit le comte. Il y a près d'un an qu'elle n'est pas descendue et, maintenant que Pierre a été forcé de venir vivre à Paris, je doute fort que nous la revoyions au château. D'ailleurs, il n'y a plus rien à vendre.

- Que voulez-vous dire?

- Simplement qu'elle a dépouillé la maison comme le reste, dit le comte avec amertume.

Les miroirs, les tableaux, les porcelaines dont ma mère faisait collection, elle a tout fait transporter à Paris et tout a disparu. Je ne les vois pas dans cette maison-ci; j'imagine donc qu'ils ont été vendus.

- Oh! je suis navrée, tellement navrée pour vous! s'exclama Corinna. Cela doit vous faire encore plus de peine que le reste.

- Si au moins j'avais un recours! poursuivit le comte d'un air pensif. Mais tant que Pierre restera officiellement le chef de famille et que Lucille en aura la garde, elle pourra faire ce qu'elle voudra. Il n'y a aucune Cour en France qui ne statuerait pas en sa faveur: elle a des droits de priorité sur tout ce qui se rapporte à Bréville.

- N'y a-t-il absolument rien que vous puissiez faire? demanda Corinna.
- Non, rien, répondit le comte tristement. Je n'ai plus qu'à mettre un trait sur mes propres projets d'avenir.
- Quels étaient-ils?
- J'ai depuis des années un penchant pour une jeune fille très jolie et très douce dont la famille vit près de Bréville et elle-même m'a dit qu'elle m'aimait. Son père, le riche marquis de Sartonne, avait presque accepté nos fiançailles bien que je ne sois qu'un cadet sans espérances. (Il pinça les lèvres avant de poursuivre amèrement.) Maintenant, sans maison et sans vignes, qu'ai-je à offrir? Marcelle sera contrainte d'épouser quelqu'un d'autre.
- Oh! non! C'est trop cruel! s'écria Corinna. Comme j'aimerais pouvoir vous aider!
- Vous m'avez déjà bien aidé simplement en m'écoutant. Je suis désolé d'être aussi raseur et, pour la première fois que je vous sortais à Paris, de vous avoir amenée dans un endroit comme celui-ci.
- Mais cela m'a beaucoup plu! protesta Corinna en toute sincérité. J'ai trouvé cette soirée amusante et intéressante; c'est exactement ce que je voulais voir, la façon dont vit le vrai peuple de Paris.
- Vous ne regrettez pas le pâté de foie gras de Strasbourg, les nids d'hirondelles de Chine, les ortolans d'Italie ou les truffes du Périgord?
- Non, je ne regrette rien de tout cela et notre menu à deux shillings était absolument délicieux; je le pense, vraiment.
- Même si c'est le seul domaine où nous nous y entendions, nous, les Français, savons du moins bien manger.
- Je suis bien de cet avis, reconnut Corinna en souriant.

Le comte demanda l'addition et poursuivit:

- Vous avez été un ange de miséricorde de bien vouloir m'écouter; alors après vous avoir montré la façon dont mange le vrai peuple français, je vais vous montrer comment il s'amuse en vous emmenant au *Bal Mabille*.
- Qu'est-ce que c'est? demanda Corinna.
- Vous verrez, répondit le comte d'un air énigmatique.

Il passa son bras sous le sien au moment où ils sortaient dans la rue sombre.

C'était un geste naturel et gentil de grand frère et Corinna l'accepta comme tel.

Ils trouvèrent une voiture et refirent en sens inverse le trajet qu'ils avaient emprunté pour arriver aux Champs-Élysées.

Tandis que le comte parlait, Corinna se surprit à penser au duc. Elle se souvenait de la façon dont la veille au soir, sur ce même parcours, il l'avait regardée avec une expression bizarre dans ses yeux gris.

Elle était vivement consciente de sa présence, elle croyait le sentir auprès d'elle-et avait aussi le sentiment étrange de faire en quelque sorte partie de lui. Elle se demandait s'il avait pensé à elle dans la journée ou si, en plongeant son regard dans les yeux de la Paiva et en ce moment même dans les yeux verts piquetés d'or de la comtesse, il l'avait complètement oubliée.

« Pourquoi se souviendrait-il de moi? », se dit-elle humblement.

Pourquoi aurait-elle été pour lui autre chose qu'une étrangère avec laquelle il pouvait passer une agréable soirée ? Pourtant, elle était sûre que c'était plus que cela.

Il s'était produit quelque chose entre eux, un lien indéniable s'était établi, qu'elle ne pouvait mettre en doute. Il existait et ce n'était pas le fruit de sa seule imagination.

C'était l'homme de ses rêves, l'homme qu'elle avait toujours cherché, celui qu'elle aimait avant même de l'avoir rencontré et même si elle n'osait y croire, elle savait qu'ils étaient irrésistiblement attirés l'un vers l'autre. Et pourtant elle avait peur. Peur de ne pas être assez belle pour lui plaire, pas assez intelligente pour le retenir.

Il lui avait baisé la main, mais cela avait-il une signification?

Il lui avait dit qu'elle était ravissante, mais des douzaines d'autres femmes parmi celles qu'ils avaient vues la veille au soir l'étaient aussi. Et qui d'autre allait-il rencontrer ce soir, en dehors de la comtesse?

Corinna ressentit une douleur sourde au cœur, que rien ne pourrait calmer, une douleur qui, elle le savait, s'intensifiait à chaque fois qu'elle pensait au duc, à son beau visage, à ses yeux gris et à cette

note légèrement moqueuse dans sa voix, dont elle ne comprenait pas la raison.

- Nous sommes arrivés!

L'exclamation du comte l'interrompt dans ses pensées et elle se tourna pour découvrir l'un des endroits les plus étranges qu'elle eût jamais vus.

Le *Bal Mabilie* avait été autrefois une auberge de campagne, puis le fils d'un maître à danser du nom de Mabilie l'avait modernisé et en avait fait, à grand renfort de publicité et d'articles dans la presse l'une des attractions les plus célèbres de Paris.

Dans un pavillon chinois aux couleurs vives, entouré de faux palmiers et éclairé par des lampes à gaz suspendues au milieu des feuilles vertes, Olivier Métra et son orchestre de cinquante musiciens faisaient danser la jeunesse de Paris.

C'était au *Mabilie* que bien des jeunes danseuses de polka s'étaient fait un nom.

Tandis qu'elles tournoyaient dans leur large robe en montrant leurs jupons volantes et parfois même, hardiment, leurs bas blancs, le comte montra à Corinna les célébrités.

Elles étaient très différentes des femmes qu'elle avait vues la veille au soir: L'une d'entre elles, que l'on surnommait la reine Pomaré, était une fille énorme aux cheveux noir de jais. Il y en avait une autre avec une sorte de charme gavroche et un visage très gamin, appelée Mogador. Il y avait aussi Marguerite la Huguenotte et la grande favorite, Rigolboche. Toutes les fois qu'elles dansaient, leurs amis applaudissaient et les gens se mettaient debout sur leur chaise pour les regarder, tapant des mains et criant tandis qu'elles sautaient gaiement autour de la piste.

Leurs jupes et leurs cheveux volaient, elles souriaient à leurs partenaires, qui portaient, pour la plupart, le chapeau haut de forme adopté aussi bien par les aristocrates que par la bourgeoisie parisienne.

Les danseurs de polka n'étaient pas moins célèbres et, en les montrant à Corinna, le comte lui dit :

- Un de nos écrivains a prédit que le *Mabilie* resterait dans l'Histoire. Il a écrit ceci

: « Les jeunes en rêveront, les étrangers y amèneront leur femme et les historiens en parleront. »

- Cela ne m'étonne pas! s'exclama Corinna. C'est fascinant; je n'aurais jamais imaginé qu'il pouvait exister des endroits pareils !

Un tonnerre d'applaudissements salua une démonstration animée de polka et, secouant ses longues boudes, Mogador adressa un clin d'œil au comte en passant devant lui.

- Vous la connaissez? demanda Corinna, surprise.

- Un souvenir de ma jeunesse insouciant et gaie, répondit-il d'un air songeur en grimaçant un sourire. Quand j'étais étudiant, je venais danser ici ou au *Bal Bullier*, à Montparnasse, tous les soirs.

- Vous deviez sûrement vous amuser! lui dit Corinna avec une pointe d'envie.

- Oh oui! Je ne savais pas, alors, ce qui m'attendait.

Corinna sentit qu'il était de nouveau d'humeur sombre, comme enveloppé d'un brouillard de novembre, et elle déclara vivement:

- Essayons d'oublier nos problèmes le temps de cette soirée.

- Alors, venez danser, proposa le comte. Corinna se sentait intimidée et un peu nerveuse. La polka qu'elle avait dansée une ou deux fois en Angleterre, à des goûters d'enfants, lui paraissait bien sobre et calme, comparée à l'abandon, la folle gaieté et la vigueur de la polka du *Mabille*.

Mais elle réussit à se mouvoir sur la piste sans se ridiculiser.

Le comte, inspiré par la gaieté environnante, oubliait ses problèmes et dansait avec ardeur en chantant les paroles du morceau de musique et en incitant Corinna à se laisser aller à plus d'entrain, comme les autres. Finalement, épuisés, ils se laissèrent tomber à une table.

Le comte demanda une carafe de vin et ils restèrent un bon moment à regarder les autres danseurs, jusqu'à ce que Corinna s'aperçoive avec surprise qu'il était déjà bien tard.

- Il faut que je vous raccompagne, lui dit le comte. Eh bien voilà, mademoiselle l'Anglaise, vous avez vu le vrai Paris, celui que les vrais Parisiens apprécient.

- Et que j'ai apprécié aussi, ajouta Corinna. Merci beaucoup. C'est la soirée la plus gaie que j'aie jamais connue.
- Et tout cela pour si peu d'argent; Vous voyez qu'en France on n'a pas besoin d'être riche pour s'amuser.
- Oui; maintenant, je le comprends.

Elle ne pouvait, cependant, s'empêcher de penser que si peu qu'eût coûté cette soirée divertissante, cela ne ferait pas pour autant pousser les vignes de Bréville.

Mais, pour l'instant, le comte semblait avoir oublié son désespoir et il bavarda gaiement avec elle jusqu'au moment où la voiture s'arrêta devant la maison du Faubourg Saint-Honoré.

- Je viendrai dire au revoir à Pierre avant de quitter Paris, déclara le comte au moment où ils en descendaient.
- Vous lui avez promis des chocolats, lui rappela Corinna.
- Je n'avais pas oublié. Mais, ce soir, je devais voir un ami susceptible de me prêter de l'argent pour les vignes. Il m'a promis de me donner une réponse demain, mais qu'il me dise oui ou non, j'apporterai quand même ses chocolats à Pierre.
- Il vous aime beaucoup.
- C'est un gentil petit garçon. Peut-être un jour, s'il a la possibilité de grandir dans des conditions convenables, sera-t-il capable d'assumer son rôle de comte de Bréville, de chef de famille, et de s'occuper de ses gens comme le faisait mon père. Mais j'ai malheureusement le sentiment que les leçons qu'il va recevoir - à moins que vous ne soyez là pour y remédier - ne seront pas particulièrement salutaires.
- Je ferai de mon mieux, dit aussitôt Corinna.
- Hélas! vous ne resterez pas! Vous ne le pourrez pas, sauf si vous êtes prête à supporter Henry Spencer.

Le visage de Corinna s'assombrit.

- Je l'avais oublié. Croyez-vous qu'il soit impossible d'obtenir de lui qu'il se comporte en gentleman?
- Il est peu probable qu'il connaisse le sens de ce mot, répliqua le comte. Je le déteste, depuis toujours, mais, même en dehors de mes

sympathies ou antipathies personnelles, il a une très mauvaise réputation. Aucune honnête femme ne le supporterait un instant.

- Dans ce cas, je vais être obligée de m'en aller, murmura Corinna un peu tristement.

Elle savait que la seule autre possibilité pour elle était de retourner en Angleterre, chez sa tante Matilda, et d'affronter l'inquisition qui l'attendait, avec ses interminables questions sur ce qu'elle-avait fait et les amis chez qui elle avait séjourné.

Le comte remarqua l'expression troublée de son petit visage et ajouta vivement:

- En tout cas, ne vous en préoccupez pas ce soir. Nous nous sommes bien amusés, mademoiselle, moi du moins.

- Moi aussi, affirma Corinna.

- Alors, allez vous coucher et rêver que vous dansez la polka. Les problèmes finissent toujours par se résoudre d'une manière ou d'une autre, les vôtres et les miens aussi. De toute façon, je serais heureux de vous revoir demain. Je viendrai dès que je connaîtrai la décision de mon ami pour les vignes. Je ne dois le voir que dans l'après-midi.

- Très bien. répondit Corinna en souriant. Je sais que Pierre vous attendra avec impatience.

- Il a beaucoup de chance de vous avoir, lui dit le comte en portant sa main à ses lèvres.

Corinna souriait en entrant dans la cour et en se dirigeant vers la porte d'entrée.

Toutes les lumières étaient allumées, les laquais étaient toujours là. Elle comprit que la soirée n'était pas terminée et que la comtesse était encore en compagnie du duc.

Elle entendit de la musique et un bruit de voix tandis qu'elle montait l'escalier, et la gaieté et l'allégresse qu'elle avait éprouvées au *Bal Mabilie* se dissipèrent pour faire place à un sentiment de solitude. Elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer que, derrière les portes closes du salon, le duc était auprès de la comtesse. Peut-être dansait-il avec elle, enveloppant sa taille fine de son bras tandis qu'elle levait vers lui ses yeux verts.

Lorsque Corinna atteignit le haut de l'escalier, elle trouva toutes les lumières du couloir conduisant à la salle d'étude éteintes. Tout était plongé dans l'obscurité.

Elle éprouva en même temps une impression de froid. Au fond, elle n'était qu'un petit être insignifiant rentrant furtivement à la maison après avoir passé la soirée dehors.

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux et, furieuse contre elle-même, elle les essuya d'un geste brusque.

C'était de sa faute si elle avait rencontré le duc dans de telles circonstances.

Comment osait-elle être assez faible pour se plaindre ?

En se déshabillant pour se glisser dans son lit, elle se rendit compte, cependant, qu'elle aurait du mal à trouver le sommeil tant qu'elle continuerait d'entendre les vibrations lointaines de la musique montant du rez-de-chaussée.

Chapitre 7 :

En s'éveillant le matin, Corinna sentit aussitôt que l'air était lourd de problèmes.

Elle savait que les convenances auraient exigé qu'elle fasse immédiatement ses valises et rentre en Angleterre.

Après avoir appris la veille au soir, par le comte Raoul, que la comtesse était la maîtresse de Léon Gerbois, elle se rendait compte qu'il était inexcusable de sa part de rester plus longtemps dans cette maison.

Comment aurait-elle pu imaginer ou deviner qu'une personne, si respectable aux yeux de la direction de l'orphelinat, n'était, en fait, qu'une femme du genre de la Païva ou de Cora Pearl ?

Elle ne put s'empêcher d'esquisser un sourire, bien que la situation n'eût rien d'amusant, à la pensée de ce que diraient le recteur et miss Skudemore, s'ils savaient à qui ils avaient envoyé les orphelines et chez qui elle-même vivait en ce moment.

Mais le problème le plus pressant était celui de Mr Spencer. La description que lui en avait faite le comte Raoul était inquiétante.

Corinna avait tout de suite compris en voyant l'Anglais suave et bien habillé qu'il n'était pas vraiment un gentleman. Mais elle avait peine à imaginer qu'un homme pouvait être assez méprisable pour faire des avances à une jeune fille sans défense, engagée comme gouvernante de son petit-neveu.

Oui, elle ferait mieux de rentrer en Angleterre. Mais son cœur n'était pas du même avis que sa raison. Elle savait qu'elle ne pouvait se résoudre à partir maintenant, tant qu'elle n'aurait pas revu le duc. Elle se demandait si elle devrait lui confier ses problèmes, mais elle connaissait d'avance sa réponse.

Il l'inciterait à partir immédiatement, à retourner en Angleterre, auprès de sa tante Matilda.

Le sourcil froncé, la mine soucieuse, elle se mit en devoir de s'habiller.

Puis elle s'approcha de la fenêtre pour contempler le jardin baigné de soleil, les impeccables parterres de fleurs le long des allées, les buissons rouges et blancs les amandiers aux fleurs semblables à des bougie blanches se détachant sur le fond de ciel bleu. Non, elle ne pouvait pas encore partir!

Elle n'avait presque rien vu de Paris et, en dépit de tous ses problèmes, cette ville la séduisait. et la captivait.

Il fallait qu'elle reste encore un peu, il le fallait! Elle fit déjeuner Pierre et dès qu'il eut quitté la pièce pour aller se préparer pour la promenade, elle sonna la femme de chambre.

Lorsque celle-ci apparut, elle lui demanda si elle pourrait parler à Francine un instant.

Quelques minutes plus tard, Francine fit irruption dans la pièce, vêtue de son éternelle robe noire et de son tablier de soie qui bruissaient à chacun de ses mouvements.

- Vous vouliez me voir, mademoiselle?

- Oui, Francine. Je me sens un peu seule ici, le soir, et je vous serais très reconnaissante si vous pouviez demander à l'une des servantes, celle qui s'occupe de Pierre, par exemple, de venir dormir dans la pièce voisine.

Elle respira profondément.

- ... J'aimerais aussi qu'elle vienne me tenir compagnie, entre le moment où Pierre va se coucher et celui où je me retire.

Elle parlait posément, mais elle comprit au regard, de Francine que celle-ci savait exactement pourquoi elle lui demandait cela.

- Je vais m'en occuper, mademoiselle, et je ferai placer des verrous sur la porte de la salle d'étude et celle de votre chambre. Les clés ont une mystérieuse tendance à disparaître! Avec un verrou, on se sent toujours plus en sécurité!

- Merci, Francine.

Les regards des deux femmes se croisèrent et, avant de quitter la pièce, Francine ajouta:

- Vous êtes une personne sensée, mademoiselle. Je vous approuve entièrement.

Le compliment était sincère et Corinna ne put s'empêcher de se demander combien de gouvernantes ou de domestiques avaient, par le passé, fait preuve de moins de bon sens, et ce qu'il leur était arrivé.

Elle emmena Pierre faire une promenade et lui donna un cours tout en marchant, sans qu'il s'en aperçoive. Ils comptèrent les réverbères en anglais, Elle lui apprit des mots nouveaux pour décrire les maisons, les fontaines, les voitures et les gens et, lorsqu'ils rentrèrent pour le déjeuner, il était évident à en juger par sa bonne humeur, que Pierre s'était bien amusé.

Au moment où ils passaient la porte d'entrée, le majordome dit à Corinna :

- Il y a un message pour vous, mademoiselle, de la part de Sa Grâce le duc de Milverton. Il désire vous emmener faire une promenade en voiture cet après-midi, M.

Pierre et vous-même. M. le duc viendra vous prendre à 3 heures.

Corinna sentit son cœur bondir de joie.

Elle allait le voir! Elle pourrait lui parler! Ils seraient ensemble!

Pierre avait tout juste le temps de déjeuner et d'aller se reposer. Corinna le fit monter rapidement dans la salle d'étude et aussitôt le repas terminé, elle le mit au lit.

Elle tira les rideaux, dans l'espoir qu'il dormirait. Cela gâcherait tout s'il se montrait d'humeur capricieuse comme il le faisait parfois quand il était fatigué.

Corinna se rendit ensuite dans sa chambre. Elle décida qu'elle porterait la robe noire que Francine lui avait donnée la veille pour aller au Bois avec la comtesse.

Elle était très seyante et il y avait un petit chapeau en tulle assorti, que Corinna posa sur sa tête. Elle n'osait pas renoncer au chignon qui était, selon elle, la coiffure qui convenait à son rôle, mais elle ne tira pas ses cheveux. en arrière aussi sévèrement qu'à l'accoutumée.

Lorsqu'elle fut fin prête, elle constata, en se regardant une dernière fois dans la glace, qu'elle paraissait très féminine, était très élégante et ressemblait bien peu à une gouvernante ordinaire.

Pierre était tout heureux à l'idée d'aller faire une promenade en voiture avec le duc.

- Est-ce qu'il aura un cheval, ou deux? lui demanda-t-il.
- Vous verrez bien, lui répondit Corinna en souriant.
- Est-ce que M. le duc s'y connaît en chevaux?
- J'en suis certaine.
- Je lui parlerai de mon petit cheval, déclara Pierre, comme s'il s'agissait d'une grande faveur.
- C'est une bonne idée, et vous pourrez aussi demander à Sa Grâce de vous parler de ses propres chevaux.

Ils descendirent au rez-de-chaussée main dans la main. En arrivant dans l'entrée, Corinna vit le duc pénétrer dans la cour dans un élégant phaéton tiré par deux splendides alezans.

Ils étaient parfaitement assortis, leur robe brillait comme du satin, leur longue queue avait été peignée avec soin et leurs harnais d'argent scintillaient à chacun de leurs pas.

Le duc sauta de son haut siège, confia les rênes à un valet, gravit les marches du perron et entra dans la maison.

Il y avait dans sa démarche, -son allure, une élégance qui fit palpiter le cœur de Corinna.

Pourrait-on être plus beau? se demandait-elle.

Ou avoir l'air plus anglais que lui, avec ses larges épaules, son chapeau haut de forme posé légèrement de côté et son œillet à la boutonnière?

Il pénétra dans l'entrée, son regard croisa celui de Corinna et, avant même qu'il eût prononcé une parole, elle eut conscience du salut muet qu'ils s'adressaient, comme s'ils étaient restés longtemps séparés l'un de l'autre.

Elle avait le souffle court et, pendant un instant, elle fut incapable de bouger ou même de faire la révérence.

Avant que le duc n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche, le majordome s'avança vers lui:

- Bonjour, Votre Grâce. J'ai un message de Mme la comtesse. Elle désirerait accompagner M. Pierre à la promenade à laquelle Votre Grâce l'a invité.

Il n'y eut que quelques secondes de silence avant que le duc ne réponde d'une voix totalement neutre :

- Veuillez transmettre mes compliments: à Mme la comtesse et lui dire que je serai très honoré de sa compagnie.

Le majordome s'éloigna.

Le duc remarqua alors l'expression de Corinna et se rapprocha d'elle.

- Il faut que je vous voie. Acceptez-vous de dîner avec moi ce soir? lui demanda-t-il-

à voix basse.

Sa première réaction avait été celle d'un-enfant que l'on prive de la gâterie tant attendue, mais sa déception s'en trouva légèrement atténuée.

- J'en serai heureuse, répondit-elle simplement.

- A quelle heure puis-je venir vous prendre?

- Tôt! dit-elle vivement.

- 8 heures?

- Oui, je serai prête, eut-elle tout juste le temps de murmurer avant que la comtesse ne fasse son apparition en haut de l'escalier.

Elle était d'une beauté saisissante dans sa robe de soie vert émeraude qui mettait en valeur la couleur de ses yeux. Sa peau paraissait très blanche et sa chevelure magnifique sous son petit chapeau orné de lis d'eau artificiels. Elle descendit lentement les marches, très consciente de sa beauté et persuadée que le duc était enchanté à l'idée de se promener en sa compagnie!

Elle lui tendit sa main avec un geste de reine accordant une faveur à un humble sujet.

- Viens, Pierre, dit-elle. (Puis, se tournant vers Corinna, elle ajouta :) Nous n'aurons pas besoin de vos services cet après-midi. mademoiselle.

Corinna fit la révérence et tandis que la comtesse, le duc et Pierre passaient la porte d'entrée pour se diriger vers le phaéton. elle se précipita en haut de l'escalier.

Elle ne pouvait pas supporter de les voir partir et de savoir que ce serait la comtesse et non elle qui s'assiérait auprès du duc. Que ce serait la comtesse qui le regarderait conduire ses chevaux avec adresse, qui écouterait sa voix grave qui, à chaque mot, faisait vibrer le cœur de Corinna.

Mais il lui avait demandé de dîner avec lui c'était tout ce qui comptait, ce qui y avait de plus important !

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge. Pierre serait absent au moins une heure et demie, peut-être plus. Elle avait le temps de se laver les cheveux.

Elle ôta sa belle robe et la pendit clans son armoire. Elle demanda à l'une des domestiques de lui apporter deux œufs frais, puis, après s'être lavé les cheveux, elle battit les œufs et s'en enduisit la tête avant le dernier rinçage.

C'était sa vieille nourrice qui lui lavait les cheveux ainsi lorsqu'elle était petite et elle se souvenait de la façon dont cela en rehaussait la couleur et donnait à chaque cheveu l'éclat de l'or. Elle les laissa sécher au soleil, qui entrait par la fenêtre ouverte.

Elle tenait un livre à la main avec l'intention de le lire, mais elle n'arrivait pas à fixer son attention sur les pages. Elle ne voyait que le

visage du duc et ses yeux gris dont le regard profond semblait parfois la pénétrer jusqu'à l'âme et avait à d'autres moments une expression moqueuse, comme si elle l'amusait ou le provoquait.

- Je l'aime, murmura Corinna pour elle-même.

Elle était encore perdue dans sa rêverie lorsque Francine entra dans la pièce.

- Je viens d'apprendre, mademoiselle, que vous avez été privée de votre promenade, lui dit-elle. Je suis très surprise que Madame ait eu envie de sortir dans un phaeton découvert, elle qui a généralement horreur de cela!

- Peut-titre désirait-elle parler à Sa Grâce, répondit Corinna, pour qui le fait même de prononcer ces mots était une souffrance.

- Peut-titre, répéta Francine.

- Mais je dîne avec lui ce soir, poursuivit Corinna.

Il fallait qu'elle le dise à quelqu'un, tant elle était heureuse à cette pensée et impatiente dans l'attente du moment où elle allait le revoir.

- Vraiment ? lui demanda Francine en esquissant un sourire. C'est très bien, mademoiselle, et vos cheveux seront splendides, j'en suis sûre. Je vais aller vous chercher une robe dans laquelle vous serez aussi ravissante, ou plus ravissante, que n'importe laquelle des autres femmes qui dîneront dans le même restaurant. Au fait, savez-vous où Sa Grâce a l'intention de vous emmener ?

- Non, il ne me l'a pas dit. Je me demande si ce sera de nouveau au Café Anglais?

- Si c'est le cas, il vous faut une toilette très élégante.

- Je pourrais porter la robe que j'avais l'autre soir, suggéra Corinna.

- Une seconde fois ? s'écria Francine d'un ton horrifié. Vous n'y pensez pas ! Alors que nous avons une garde-robe pleine de jolies toilettes qui attendent seulement que vous les portiez !

Elle quitta la pièce tout en parlant et Corinna se renversa en arrière avec un petit sourire.

Comme les gens sont gentils ! pensait-elle.

Elle se demandait combien il existait de Francine dans le monde, prête à se donner tant de mal pour une collègue de travail qui, à sa connaissance, n'avait rien à lui offrir en retour.

Une des choses qu'elle avait découverte était que les Français du petit peuple étaient très affables.

Elle l'avait remarqué en se promenant avec Pierre - la politesse de l'homme qui vendait des ballons sur les Champs-Élysées, des gens qu'ils avaient par mégarde bousculés dans la rue, des vendeuses dans les magasins...

Même les marchandes de fleurs installées au coin des rues vous saluaient et vous souriaient, si vous vous arrêtiez pour admirer leurs bouquets. Quant à Francine, c'était la bonté même.

« Quand je serai rentrée en Angleterre, se promit Corinna, je lui enverrai un somptueux présent. »

Au moment même où elle se faisait cette réflexion, la porte s'ouvrit et Francine entra.

Corinna poussa un petit cri d'extase.

La Française tenait la plus belle robe qu'elle eut jamais vue.

Elle n'était pas noire, mais d'un pale violet de Parme. C'était la couleur du printemps, ce mauve très doux qui, Corinna le savait sans qu'on le lui ait dit, seyait particulièrement aux blondes.

- Oh ! Francine Elle est ravissante ! s'exclama-t-elle en bondissant de son fauteuil. Mais... je devrais porter du noir.

Francine secoua la tête.

- Pas ce soir, mademoiselle.

Corinna regarda la robe. Elle était faite de tulle et la tournure et le dernier volant étaient retenus par de gros bouquets de violettes. Le corsage taille en pointe descendait très bas, accentuant la toute petite taille, et les bouillons de tulle retombant sur les épaules étaient parsemés de violettes.

- Je devrais porter... du noir, répéta Corinna d'un ton qui manquait de conviction.

Elle se souvint alors que son père n'avait jamais attaché beaucoup

d'importance au port du deuil et autres manifestations de circonstance.

« Toutes ces fleurs ridicules! avait-il marmonné un jour, au retour d'un enterrement. Et quand cette femme était vivante, personne ne lui. a jamais envoyé le moindre bouquet de renoncules! »

Il détestait la fausse dévotion et l'hypocrisie des personnes qui pleuraient ceux qu'ils n'avaient jamais aimés de leur vivant.

« Des larmes de crocodile! avait-il murmuré à quelque occasion. J'espère que personne n'en versera pour moi! »

Corinna se dit que son père comprendrait. Il voudrait qu'elle soit ravissante pour l'homme qu'elle aimait. Elle songea alors que, le jour où elle se marierait, ce qui lui manquerait le plus serait de ne pas pouvoir remonter l'allée centrale de l'église au bras de son père, en sachant qu'il approuverait son choix.

- Je porterai la robe mauve, Francine ! s'écria-t-elle de façon impulsive. Merci, merci.

Francine s'avança dans la chambre avec la robe et alla la suspendre sur le côté de l'armoire.

- Je reviendrai un peu plus tard pour vous coiffer, mademoiselle. Madame n'aura pas besoin de moi avant ce soir tard, car elle dîne dehors et ses amis ne reçoivent qu'à partir de 9 heures et demie.

Cette nouvelle réjouit Corinna.

Elle avait demandé au duc de venir la chercher tôt parce qu'elle avait peur que Henry Spencer ne vienne dans la salle d'étude lorsque Pierre serait couché. Elle trouvait d'ailleurs que, pour un enfant de six ans, il avait le droit de rester debout bien tard.

Mais l'une des raisons de cette permission était que Henry Spencer allait souvent lui dire bonsoir après s'être changé pour le dîner. Si le duc venait la chercher à 8 heures, il semblait à Corinna que Mr Spencer serait occupé à se changer et que, s'il allait dans la salle d'étude une fois qu'il serait prêt, elle-même serait déjà partie.

Elle regarda la pendule en se disant que le temps ne passerait jamais. Chaque minute semblait durer une heure et chaque heure un siècle.

Pierre revint enfin de sa promenade, l'air boudeur.

- Vous êtes-vous amusé? lui demanda Corinna.
- Maman bavardait sans cesse, répondit Pierre en français, d'un ton coléreux. Je n'ai pas pu parler à M. le duc de mon petit cheval.
- Cela ne fait rien. Peut-être pourrez-vous lui en parler un autre jour, lui dit Corinna pour le consoler.
- Mais je voulais lui en parler aujourd'hui! Pierre était fatigué et après l'avoir fait goûter.

Corinna passa son bras autour de lui et s'assit à ses côtés pour lui lire un conte de fées. Au bout d'un certain temps, il eut envie de s'amuser avec ses jouets et ils bâtirent de hauts châteaux de briques qu'ils renversaient ensuite, jusqu'à ce qu'il fût l'heure pour Pierre d'aller au lit.

Dès qu'elle l'eut bordé et qu'il sembla déjà à moitié endormi, -elle se glissa dans sa propre chambre. Elle prit un bain, mit ses plus beaux dessous et, au moment où elle était prête à passer sa robe, Francine vint s'occuper de sa coiffure.

- Est-ce que vous coiffez Madame? lui demanda Corinna.
- Je le faisais quand elle est arrivée à Paris. Mais, maintenant, M. Leroy vient tous les soirs. C'est le meilleur coiffeur de Paris et c'est aussi celui de l'impératrice.
- J'ai du mal à croire qu'il puisse le faire mieux que vous, lui dit Corinna d'un ton flatteur.
- Je suis bien de cet avis, mademoiselle, mais lui, il a le nom. C'est la réputation qui compte pour les élégantes!
- N'ont-elles donc aucune préférence personnelle?
- Aucune! lui affirma Francine. Si le brun hanneton et le vert d'eau sont les couleurs à la mode cette saison, tout le monde doit en porter ! Si l'émeraude est la pierre précieuse le jour, tout le monde doit avoir des émeraudes. Et parce que l'impératrice est allée chez M. Worth, il n'est pas une grande dame à Paris qui ne lui demande de dessiner ses robes. (Francine pariait d'un ton virulent.) Lemonnier et Oscar Massin, poursuivit-elle, sont les seuls joailliers à avoir la clientèle du beau monde, et ce qu'une élégante porte aujourd'hui, les autres doivent le porter demain!

Corinna se mit à rire.

- On dirait que c'est une occupation à plein temps.

- C'en est une! L'impératrice a lancé la mode des paillettes d'or dans les cheveux et toutes les servantes de Paris se sont précipitées aux quatre coins de la ville pour essayer d'en acheter!

- Cela doit être fatigant et coûteux, commenta Corinna.

- Coûteux! oh là là! s'écria Francine en levant les bras au ciel. Pour certaines personnes, je vous assure qu'être invité à une soirée et en particulier à la Cour est une véritable calamité. (Elle éclata de rire.) Quelqu'un a encore entendu une dame dire pas plus tard que le mois dernier: « J'ai été invitée au Palais des Tuileries et il a fallu que je vende un moulin pour couvrir la dépense. »

- Oh! Francine! Que les femmes sont absurdes ! Et d'autre part, nous désirons toutes paraître belles ... s'il y a un homme auquel nous voulons ... plaire.

- C'est bien vrai, renchérit Francine. Et ce soir, mademoiselle, vous lui plairez beaucoup.

Corinna prit un air stupéfait et Francine lui dit posément:

- Vos yeux, mademoiselle, trahissent les secrets de votre cœur. Je pense, et vous m'excuserez si je vous paraissais impertinente, que vous êtes amoureuse.

Corinna ne se sentit pas offensée.

Elle resta silencieuse un moment, puis, spontanément, elle se pencha vers la domestique et l'embrassa sur la joue.

- Oui, Francine, lui dit-elle, je suis amoureuse. Merci de m'aider à me faire belle pour lui.

Lorsqu'elle descendit dans l'entrée à 8 heures, elle y trouva le duc, qui l'attendait.

Elle lut dans ses yeux une lueur d'admiration tandis qu'il lui prenait la main. Il ne la baisa pas, mais se contenta de la tenir dans les siennes un moment.

Elle sentit la pression de ses doigts et il lui dit alors doucement:

- Pouvons-nous partir?

Elle le précéda sur le perron et monta dans le landau capoté dont il s'était servi le soir où il l'avait emmenée au *Café Anglais*. Le duc s'assit auprès d'elle, un laquais ferma la portière, et Corinna eut l'impression de se retrouver dans l'intimité.

Ils étaient si près l'un de l'autre dans la demi-obscurité du landau !

Elle sentait ses yeux posés sur elle et regardait droit devant elle, à la fois intimidée et un peu effrayée, non pas par le duc, mais par les battements sourds de son cœur.

- Avant ce soir, je ne vous avais vue qu'en noir, lui dit-il: Vous ressemblez à une Perséphone printanière qui chasse la noirceur de l'hiver.

Le ton grave de sa voix l'intimida encore plus et il ajouta :

- ... J'ai pensé à vous, Corinna. Vous m'avez manqué, cet après-midi.

- J'étais déçue, moi aussi.

- Je le sais. Vous avez un visage très expressif. J'ignorais jusqu'à ce jour que les sentiments pouvaient se refléter ainsi dans les yeux.

- Il faudra que je prenne garde à ce que vous ne lisiez pas tous mes secrets, répondit Corinna d'un ton qui se voulait léger.

Elle n'oubliait pas qu'elle lui dissimulait le fait qu'elle était la sœur de David. Pour une raison quelconque, elle se rendit compte qu'elle avait eu une parole malheureuse.

C'était comme si le duc, sans faire le moindre mouvement, sans dire un mot, s'écartait d'elle.

Elle était incapable d'expliquer ce qu'elle ressentit. C'était comme s'il s'était éloigné et qu'ils n'étaient plus aussi proches qu'avant. Elle, avait envie de lui demander ce qui s'était passé, mais sa timidité l'en empêcha. Après un moment de silence, elle réussit cependant à s'en quérir d'une voix normale :

- Où m'emmenez-vous dîner?

- J'ai pensé que nous pourrions aller au *Grand Vefour*. C'est plus petit et plus tranquille que le *Café Anglais*. Je désire vous parler.

Corinna était heureuse, car c'était ce qu'elle désirait, elle aussi, lui parler, écouter sa voix grave et sentir une communion entre eux ..

- Le *Grand veïour*, lui expliqua le duc, se trouve au Palais Royal. Vous savez où c'est, bien sûr?

- Je n'y suis jamais allée, mais j'ai lu des articles à son sujet. C'était le palais de Philippe d'Orléans .

- C'est exact, et il en a fait une série de boutiques et de maisons de jeux. Du jour au lendemain, il est ainsi devenu l'homme le plus riche de France. Le *Grand Vefour* est un des meilleurs restaurants de Paris et l'une des gloires du Palais-Royal.

Le restaurant était, en effet, très petit, et, comme il était encore tôt, ils étaient les premiers convives. Les sièges étaient de confortables banquettes en peluche rouge et deux des murs étaient presque entièrement constitués de fenêtres, dont plusieurs donnaient sur la cour centrale du palais.

Cette fois encore, Corinna laissa le duc choisir le menu et elle écouta avec amusement la longue discussion qu'il eut avec le maître d'hôtel et celle, encore plus longue, dans laquelle il se lança avec le sommelier à propos de la carte des vins.

Quand les serveurs s'éloignèrent enfin avec leur commande, le duc se tourna vers Corinna en souriant.

- En France, c'est un art de manger! Ils seraient vexés-si l'on ne discutait pas en détail de chaque plat et si l'on ne montrait pas qu'on apprécie leur talent culinaire. Les Français s'y entendent en cuisine.

- C'est ce que le comte Raoul me disait hier soir.

- Le comte Raoul?

- C'est le beau-frère de Madame. Il est arrivé hier de Provence.

- Et vous êtes allée dîner avec lui?

- Il me l'a demandé, parce qu'il était désemparé et contrarié.

- Et il s'est tourné vers vous, une étrangère, pour trouver un réconfort?

La pointe de sécheresse qu'elle perçut dans la voix du duc fit répondre à Corinna d'un ton presque indigné:

- Il a pensé que je pourrais l'aider ... et je l'ai aidé, je crois, à oublier pour un moment.
- A oublier quoi?
- Je ne suis pas sûre que je devrais vous en parler. Après tout, je dois me montrer loyale envers ma patronne, aussi longtemps que j'accepte de sa part un salaire.
- Quelle grandeur d'âme! s'exclama le duc d'un ton sarcastique.
- Est-ce mal de faire preuve de loyauté, ou est-ce une chose que les gens simples ne peuvent s'offrir?
- Vous avez raison, bien sûr. Mais je suis seulement un peu peiné que vous ne vouliez pas me faire confiance.
- Mais c'est tout ce que je souhaite! s'écria Corinna. Simplement je ne voudrais pas que vous pensiez que je fais là quelque chose ... de mal ou d'indigne.
- Vous souciez-vous réellement de ce que je pense?

Elle leva son regard vers lui et, soudain, elle sentit qu'il lui était inutile de répondre à sa question. Ils étaient unis par ce lien étrange, mystérieux, dont elle avait déjà senti l'existence. Il y avait quelque chose entre eux qui ne pouvait s'expliquer, mais ne pouvait être ignoré.

Le serveur, en apportant le vin, rompit le charme. Un moment plus tard, le duc lui dit:

- Par-lez-moi de votre soirée d'hier soir. Étant donné que je suis votre compatriote, je pense que vous pouvez me faire confiance et je vous promets que tout ce que vous me direz restera entre nous. Cela apaise-t-il votre conscience?
- Je ne suis même pas sûre que le comte en fasse un secret. Simplement, je ne voulais pas dire du mal de Madame.
- Je ne crois pas que cela la dérangerait beaucoup, quoi que vous-même-ou quiconque puissiez dire d'elle, déclara le duc d'une voix dure.
- Peut-être, admit Corinna. En fait, ce qui s'est passé, c'est que le comte Raoul est venu à Paris pour demander de l'argent afin de pouvoir

entretenir les vignes du domaine familial dont Pierre héritera un jour: mais il a été extrêmement contrarié quand on lui a dit de rentrer immédiatement en Provence. (Elle fit une pause avant de poursuivre :) Je ne m'explique pas, et lui non plus, pourquoi Madame tenait tant à ce qu'il parte.

C'était peut-être un mystère pour Corinna, mais ce n'en était pas un pour le duc.

Il comprit aussitôt pourquoi la comtesse ne voulait pas que le comte Raoul apprenne que Pierre, que son défunt frère avait cru être son fils, revendiquait maintenant le titre de duc de Milverton. Mais comme il ne tenait pas à parler avec Corinna de ses propres liens de parenté avec Pierre, après avoir appris la fureur et la frustration du comte, le duc changea de sujet de conversation.

Ils bavardèrent - Corinna s'en fit la réflexion par la suite - comme s'ils s'étaient toujours connus. Il y avait tellement de sujets intéressants, par exemple les opéras d'Offenbach, que Corinna connaissait et dont le duc avait vu de nombreuses représentations.

Ils parlèrent des peintres impressionnistes et, entre autres, des scènes balnéaires de Boudin, qui, d'après le duc, avait préféré lacérer deux cents de ses toiles plutôt que de les laisser tomber aux mains de ses créanciers.

- Et que pensez-vous de Manet? demanda Corinna en souriant.

- Je suis surpris que vous en ayez entendu parler. Il est considéré en France comme un enfant terrible. Chaque fois qu'il expose un tableau, il faut engager des gardiens pour protéger l'œuvre des fureurs du public hostile à ce genre de peinture.

- Mon père s'est beaucoup intéressé aux remous provoqués par *Le déjeuner sur l'herbe* il y a maintenant six ans. (Corinna ajouta avec un sourire :) La reproduction que j'en ai vue m'a paru magnifique. Ai-je pour cela des idées modernes et choquantes? Alors, laissez-moi vous choquer un peu plus: j'ai lu *Madame Bovary*.

- Vraiment? s'exclama le duc en souriant. Et qu'avez-vous pensé de la conduite de cette dame?

- J'étais désolée pour elle. Elle était névrosée, malheureuse, et elle essayait de faire ressembler la réalité à ses rêves. N'est-ce pas ce que fait toute femme ... d'une manière ou d'une autre?

- Est-ce ce que vous faites, vous-même? lui demanda le duc.

Une fois encore, Corinna sentit qu'ils n'avaient pas besoin de parler. Il savait déjà que, pour elle, ses rêves s'étaient réalisés en lui. Ils discutèrent longtemps ainsi, jusqu'au moment où ils s'aperçurent avec surprise que bien qu'ils eussent été les premiers à entrer dans le restaurant, ils étaient aussi les derniers à le quitter.

Pendant qu'il réglait l'addition, le duc lui demanda;

- Aimerez-vous aller dans quelque endroit où l'on s'amuse?

- Je préférerais ... si cela ne vous ennuie pas, rouler dans une voiture découverte et admirer les lumières de Paris ... comme nous l'avons fait un moment ... avant-hier soir.

- C'est aussi ce que j'ai envie de faire, répondit le duc.

Il fit décapoter le landau. La nuit était chaude et il n'y avait pas de vent. Tandis qu'ils remontaient les Champs-Élysées, Corinna laissa glisser son châle et le duc put alors admirer la blancheur de sa peau à la lueur des réverbères.

Ils ne parlaient pas, car les mots n'auraient pas pu traduire leurs pensées. Le duc lui tenait la main et elle se sentait frémir au contact de ses doigts. On n'entendait que le claquement des sabots des chevaux et le mouvement très doux des roues. Ils atteignirent le haut des Champs-Élysées, dépassèrent l'Arc de Triomphe et prirent la direction du Bois.

Au bout d'un moment, le duc fit arrêter la voiture.

Le cocher sauta à bas de son siège, ouvrit la portière et abaissa le marchepied.

Le duc sortit le premier et aida Corinna.

- Je voudrais vous montrer quelque chose, lui dit-il.

Ils traversèrent un taillis de bouleaux blancs. Maintenant qu'ils étaient loin de la lueur des becs de gaz, Corinna pouvait voir que le ciel était étoilé et que le clair de lune glissait à travers les branches des arbres comme de longs doigts argentés.

L'endroit paraissait enchanté. Tout était silencieux et leurs pas ne faisaient pas de bruit sur le sentier couvert de mousse. Le duc glissa

son bras sous celui de Corinna et l'entraîna à -travers les arbres- jusqu'à ce qu'ils débouchent soudain sur une petite clairière.

On y voyait- une petite cascade qui scintillait au clair de lune et glissait sur le rocher pour se jeter dans une fontaine profonde au milieu de laquelle se dressait la statue d'un Cupidon brandissant un poisson.

De sa bouche sortait un jet d'eau iridescent qui s'élevait vers le ciel et retombait dans la vasque. Un parfum de fleurs flottait dans l'air et, au loin, on entendait de la musique, le son, très faible, de violons vibrant dans l'air de la nuit.

- C'est ravissant! s'exclama Corinna. Absolument ravissant !

Elle leva les, yeux vers le ciel et, baignée par le clair de lune, elle paraissait irréaliste.

Il y avait en elle quelque chose de pur et d'immatériel qui obligea le duc à prendre une profonde inspiration.

- Plus extraordinaire que j'aurais jamais cru que quelqu'un pût l'être ! dit le duc d'une voix qui la fit frissonner.

Lentement, comme s'il l'y contraignait, elle tourna son visage vers le sien et l'expression qu'elle lut dans ses yeux la subjuga. Ils restèrent tous deux immobiles un moment, puis le duc lui dit d'une voix rauque:

- Corinna, que nous est-il arrivé?

Elle ne répondit pas et il poursuivit :

- ... Dès l'instant où je vous ai vue, j'ai su que c'était écrit. Nous ne pouvions échapper à notre destin, nous étions faits l'un pour l'autre.

- Je l'ai senti, moi aussi, répondit Corinna dans un souffle.

- Vous êtes mienne! Je vous aime! Je n'ai jamais éprouvé de tels sentiments, jamais dans toute mon existence!

- Vous avez toujours été là ... dans mes rêves ... Je vous parlais ... et je sentais que vous me répondiez ... Quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois ... j'ai eu-la certitude de vous avoir déjà vu ... et puis j'ai compris!

- Dis-moi ce que tu as compris? la supplia le duc.

Elle hésita un instant, puis murmura :

- Que ... je vous aimais.

- oh ! ma chérie!

Il la prit dans ses bras et l'attira contre lui, dans un mouvement lent et plein de douceur, comme s'il n'osait pas la toucher de peur qu'elle ne fût irréelle.

Puis, comme ils se regardaient dans les yeux, leurs lèvres se rapprochèrent, lentement mais irrésistiblement, comme si rien ne pouvait les séparer, comme si leur besoin l'un de l'autre était quelque chose de déjà ordonné, leur destinée, leur sort.

Longtemps, très longtemps après, le duc, tenant toujours Corinna serrée contre lui, lui dit :

- Il faut que je t'emmène loin d'ici, tu ne peux rester dans cette maison. Ce n'est pas convenable pour toi. D'ailleurs, je te veux, j'ai besoin de toi! Quand peux-tu partir?

- Quand ... vous voudrez de moi.

- Je te veux ! Je te veux maintenant ! Tout de suite! Tu es à moi! Rien ne pourra s'interposer entre nous, rien ne le pourrait, tu le sais, n'est-ce pas?

Corinna voulut répondre, le rassurer, mais elle était incapable de parler car ses lèvres possédaient les siennes. Elle ne pouvait que s'abandonner aux frissons merveilleux qui parcouraient son corps comme des ondes.

- ... Je t'aime, lui dit-il. Pas seulement ton visage, qui est ce que j'ai vu de plus beau, mais toi tout entière! Tu m'as ensorcelé! (Il la serra plus fort dans ses bras en ajoutant :) Le jour ... la nuit ... je ne pense qu'à toi! Je vois tes yeux, tes lèvres, ton adorable petit nez!

Il déposa un baiser sur son nez, puis ses yeux et enfin ses lèvres. C'étaient des baisers tendres et légers, mais au contact de ses lèvres, il se fit plus possessif, plus pressant.

- Je t'aime! cria-t-il d'une voix rauque. Dieu sait comme je t'aime, et je crois que tu m'aimes un peu. Mais je t'apprendrai à me désirer, comme je te désire!

Il l'embrassa de nouveau, cette fois avec passion, semblant vouloir la posséder tout entière et s'assurer la garde non seulement de son cœur, mais de son âme même.

Elle n'était plus capable de penser, elle savait seulement que le duc l'entraînait dans un tourbillon exaltant, si merveilleux, si divin qu'il lui semblait qu'elle allait mourir de bonheur ...

Quelques heures plus tard, il lui dit en levant les yeux vers le ciel:

- Les étoiles s'estompent, ma chérie, il faut que je te ramène, mais peut-être seulement pour ce soir. Je viendrai te chercher demain. Il est trop tard pour faire des projets maintenant, tu es trop fatiguée.

Touchée par cette marque de délicatesse, Corinna appuya sa joue contre son bras.

- Je vous aime, dit-elle. Je vous aime plus que je ne croyais possible ... d'aimer. A vrai dire je ne savais pas que l'amour était ... ainsi !

- Je te le ferai découvrir, chérie, murmura le duc.

Ils retournèrent sur leurs pas à travers la hêtraie enchantée.

Le clair de lune n'était plus aussi lumineux et Corinna aurait trébuché sans l'aide du duc. Ils retrouvèrent la voiture et le cocher qui les attendait.

Tandis qu'ils prenaient le chemin du retour, Corinna avait la tête posée sur l'épaule du duc, qui la serrait dans ses bras.

- Je vous aime, lui murmura-t-elle une fois encore.

- Je t'adore! répondit-il avec passion.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la maison du Faubourg Saint-Honoré, ils trouvèrent le portail fermé et durent attendre que le veilleur de nuit vienne leur ouvrir, balançant sa lanterne. La voiture s'engagea dans la cour.

Le veilleur de nuit déverrouilla pour eux la porte d'entrée puis, les abandonnant, il allait ouvrir l'autre portail, pour permettre à la voiture de sortir. Il n'y avait pas beaucoup de lumière dans l'entrée, les lampes à gaz ayant été éteintes; il ne restait qu'un lustre allumé et ses bougies étaient presque entièrement consumées.

Tous les valets étaient allés se coucher.

- Bonne nuit, ma chérie, murmura le duc.

Corinna leva vers lui son visage avec l'expression de totale confiance d'un enfant. Il l'embrassa longuement.

- ... Je viendrai te chercher demain matin. Fais tes valises, je t'emmène.

- Pouvons-nous nous marier si rapidement?

Corinna ne le sentit pas se raidir et ne remarqua pas le regard étrange qui était soudain apparu dans ses yeux, car, au même moment, une voix cria du haut de l'escalier:

- Mademoiselle! Mademoiselle!

Corinna se retourna.

- Pierre! Que faites-vous là à cette heure de la nuit?

Le petit garçon dévalait l'escalier et, à son grand étonnement, elle constata qu'il était vêtu de son manteau.

- Oh! Mademoiselle! Mademoiselle! s'écria-t-il à nouveau.

- Que se passe-t-il? Qu'est-ce qui vous a réveillé? lui demanda-t-elle en s'agenouillant pour prendre dans ses bras l'enfant en larmes. Pourquoi avez-vous mis votre manteau?

- C'est oncle Raoul et oncle Henry! dit-il dans un sanglot. Il faut les ... arrêter, mademoiselle! Il faut... les arrêter!

- Mais de quoi parlez-vous?

- Je ... vous attendais. Je savais que vous ... les arrêteriez ... si je vous le disais!

Pierre enfouit sa tête dans le cou de Corinna.

- Mon pauvre petit! lui dit-elle doucement. Racontez-moi tout. Dites-moi ce qui vous a mis dans cet état.

- Oncle Henry va ... tuer oncle Raoul, reprit Pierre en sanglotant. Il l'a dit !

- Le tuer? s'exclama Corinna. Mais comment?
- En duel. .. ils sont allés se battre en duel.
- Mais pourquoi? Pour quelle raison?
- A cause de vous , lui expliqua Pierre. Ils vont se battre ... à cause de vous, mademoiselle!
- Je ne peux pas le croire! s'écria Corinna. Racontez-moi tout, Pierre. Tout depuis le début.

Elle souleva le petit garçon dans ses bras et le porta jusqu'au canapé en velours placé sous la voûte de l'escalier. Elle l'y déposa doucement, gardant les bras autour de lui, et le duc s'assit de l'autre côté.

Pierre leva les yeux vers Corinna et elle vit à quel point il était effrayé.

- Racontez-moi ce qui s'est passé, Pierre, lui dit-elle d'un ton persuasif.

Pierre était un enfant intelligent et Corinna avait déjà pu constater qu'il avait une bonne mémoire quand il voulait bien en faire usage.

Et il ne lui fut pas difficile à partir de ses phrases décousues de reconstituer les faits.

Peu de temps après que Corinna eut quitté la salle d'étude, Henry Spencer était venu dire bonsoir à Pierre.

Le petit garçon s'était réveillé et avait docilement embrassé son grand-oncle.

Henry Spencer refermait juste la porte de sa chambre lorsque le comte Raoul était entré dans la salle d'étude, tenant un paquet dans les mains.

- Que faites-vous ici ? lui avait demandé Henry Spencer.
- Je pourrais vous poser la même question ! avait répondu le comte. Ne pouvez-vous pas laisser une seule femme tranquille?
- Si vous voulez dire ce que je pense, je considère cela comme une insulte.
- Insulte ou pas, avait rétorqué le comte, je vous ai vu à l'œuvre hier soir quand je suis entré ici ... méritant bien votre réputation de libertin, de débaucher de jeunes filles !

- Vous allez regretter votre impertinence ! s'était exclamé Henry Spencer. Quant à vous, j'ai appris que vous aviez emmené dîner miss Vern hier soir: je croyais que vous n'aviez plus un centime! Je pensais que vous en manquiez tellement, que vous étiez venu vous lamenter aux pieds de Lucille pour lui soutirer l'argent que vous gaspillez pour entretenir des catins, tout en prétendant qu'il est destiné à sauver les vignes!

- Osez-vous insinuer que je n'ai pas tout donné, ma vie, mon travail, ma fortune, pour assurer la survie du domaine? Un domaine basement détruit pour le plaisir de votre nièce!

- Vos protestations sonnent faux! avait répondu Henry Spencer d'un ton railleur. Et vous feriez mieux de laisser miss Vern tranquille. Elle n'est pas pour vous!

- Et pour vous non plus ! avait rétorqué le comte. Je l'ai mise en garde contre vous et c'est une jeune fille sensée. J'imagine qu'elle ne restera pas longtemps dans cette maison mal famée !

- De quoi vous mêlez-vous? Allez au diable! Retournez à vos cochons et à vos vignes pourries, et restez-y!

Tout en parlant, Henry Spencer avait bousculé le comte pour se diriger vers la porte.

Mais le comte, poussé à bout, l'avait frappé au visage.

Henry Spencer avait reculé en chancelant, la main sur la joue.

- Je vous tuerai pour ce geste!

- Si je ne vous tue pas avant!

- J'ai la réputation d'être un bon tireur, avait déclaré Henry Spencer. Je vous retrouverai à l'endroit habituel dans le Bois à l'aube et c'en sera fini de vous, jeune homme!

- J'accepte votre défi avec plaisir, avait répondu le comte. Mais si je meurs, Spencer, je puis vous assurer que je vous emmènerai avec moi! Vous avez souillé cette terre depuis trop longtemps déjà!

Il avait jeté le paquet qu'il tenait à la main sur la table et avait quitté la pièce en passant devant Henry Spencer, qui tenait toujours sa joue meurtrie.

- Oncle Raoul m'a apporté ... des chocolats, ajouta Pierre en terminant son histoire, la voix entrecoupée de sanglots. Les chocolats ... qu'il m'avait promis ...

mademoiselle ... vous voyez, il ... n'avait pas ... oublié!

- Non, Pierre, il n'avait pas oublié, dit doucement Corinna.

- Et maintenant que vous êtes au courant ... vous devez les arrêter! s'écria Pierre. Je vous en prie, mademoiselle, il faut que nous allions au Bois ... c'est pour cela que je me suis .. habillé ... pour pouvoir y aller ... avec vous.

Tandis qu'il parlait, Corinna songeait au scandale qui éclaterait si Henry Spencer tenait sa promesse et tuait le comte. On ne manquerait pas d'apprendre qu'ils s'étaient battus pour une femme, et si l'on découvrirait qu'elle était la femme en question, sa véritable identité risquait d'être dévoilée.

Elle pensa avec un sentiment d'horreur à ce que dirait David, sans compter les conséquences effroyables que cela aurait, si cette histoire parvenait aux oreilles de sa tante Matilda.

Elle se tourna vers le duc.

- Il faut essayer de ... les arrêter!

- Très bien, répondit-il. Ma voiture est dehors.

Tout en parlant, il prit Pierre dans ses bras.

- Est-ce que vous venez avec nous, monsieur le duc? lui demanda l'enfant. Pourrez-vous ... parler à oncle Henry ... et lui dire ... de ne pas tuer oncle Raoul?

- Nous ferons de notre mieux, lui répondit le duc d'un ton réconfortant.

Ils montèrent tous trois dans la voiture et les chevaux reprirent le chemin des Champs-

Élysées à vive allure.

- Le seul problème, dit le duc à voix basse à l'intention de Corinna, est que je n'ai aucune idée de l'endroit où peut avoir lieu le duel. Peut-être aurons nous la chance de rencontrer quelqu'un qui le saura.

- Moi, je le sais ! s'écria Pierre. Je sais où c'est! Oncle Henry m'a montré l'endroit un jour que nous nous promenions avec lui et maman. C'est derrière la grande maison aux petits poissons. Il y a un bois ... et pas d'arbres au milieu. (Il éleva la voix.)

» Oncle Henry m'a montré comment les hommes reculaient.; de dix pas ... puis se retournaient et tiraient! Maman a dit que cela la rendait malade. Mais, moi, j'ai dit que j'aimerais ... voir un duel!

- Derrière l'Aquarium! s'exclama le duc. (Il se leva pour parler au cocher.)

- Allez plus vite, lui ordonna-t-il, et prenez la route qui conduit directement à l' Aquarium. C'est la seconde à gauche en entrant dans le Bois, si je ne me trompe.

- Très bien, monsieur, répondit le cocher en fouettant ses chevaux.

Le duc se rassit et Pierre leva les yeux vers le ciel.

- Les étoiles ont presque disparu, mademoiselle! Il commence à faire jour! Il faut nous dépêcher ... nous dépêcher pour sauver ... oncle Raoul!

- Oui, il faut nous dépêcher, répéta Corinna d'un ton effrayé.

Elle jeta au duc un regard implorant.

- Ne vous inquiétez pas, dit-il calmement. Je suis sûr que nous arriverons à temps.

Chapitre 8 :

Les premiers rayons du soleil chassaient les dernières étoiles scintillantes dans les ténèbres du ciel lorsque les chevaux arrivèrent en vue de l'aquarium.

Pierre trépignait d'impatience sur son siège en hurlant; «Plus vite, plus vite! » et Corinna ne pouvait rien faire pour le calmer.

Ils dépassèrent l'Aquarium et, comme la route serpentait à travers d'épais bouquets d'arbres, ils aperçurent, au-delà, deux voitures rangées au bord de la route.

- Les voilà! s'écria Corinna au moment même où le duc les vit.

Ils s'arrêtèrent derrière les deux landaus fermés.

Le cocher sauta à bas de son siège pour ouvrir la portière et Pierre se précipita en dehors de la voiture en criant:

- C'est ici! Je sais où c'est!

- Attendez, Pierre, attendez! le supplia Corinna.

Elle avait des difficultés à sortir avec ses jupes volumineuses, mais le duc l'aida à descendre et ils suivirent Pierre sous le couvert des arbres. Ils avançaient rapidement sur le sentier tapissé de mousse et, juste au moment où ils rattrapaient le petit garçon, ils virent devant eux une clairière circulaire.

Corinna se rendit compte avec effarement qu'ils arrivaient trop tard.

Le duel avait déjà commencé: les deux opposants s'éloignaient l'un de l'autre et l'arbitre comptait les pas:

- Six, sept, huit. ..

Corinna voulait crier, faire quelque chose!

Mais tandis qu'elle regardait Henry Spencer et le comte se diriger dans des sens opposés, tenant chacun un pistolet à la main, elle se dit qu'il devait s'agir d'un cauchemar dont elle ne parvenait pas à s'éveiller.

Le duc, debout auprès d'elle, semblait aussi figé sur place et, soudain, avant même qu'ils n'aient compris ce qui se passait, Pierre se précipita au milieu de la clairière vers le comte. Il ne l'appela pas, il ne dit pas un mot.

Il courut seulement vers l'oncle qu'il aimait et l'arbitre ne le vit pas émerger des ténèbres de la forêt.

- Neuf. dix ... Feu!

Au moment même où les deux hommes se retournaient pour se faire face, Pierre arrivait auprès de son oncle.

- Oncle Raoul! Oncle Raoul! cria-t-il,

Corinna entendit sa petite voix aiguë d'enfant l'espace d'une seconde, avant qu'une détonation n'emplît l'air tout autour d'eux.

Il n'y en eut pas d'autre, et elle venait du pistolet de Henry Spencer,

car, en se retournant, le comte avait trouvé Pierre devant lui, les bras tendus, le visage levé vers lui. Au moment où Henry Spencer tira, l'enfant s'écroula.

Le hurlement de Corinna s'étrangla dans sa gorge. Elle se précipita, le duc à ses côtés, vers l'endroit où Pierre gisait recroquevillé; le comte était déjà agenouillé auprès de lui.

« Est-il mort? » voulut-elle demander. Mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Comme elle s'agenouillait à son tour, Henry Spencer arriva en courant de l'autre bout du terrain. Il resta debout, les yeux baissés sur Pierre, son pistolet fumant à la main, et cria d'une voix déchirante:

- J'ai tué mon fils! Mon Dieu, j'ai tué mon fils!

Pendant une seconde, personne ne bougea, comme s'ils étaient tous changés en pierre, puis le duc prit la direction des opérations.

- N'y a-t-il aucun docteur ici? demanda-t-il d'un ton sec.

- Non, lui répondit le comte.

Le duc s'agenouilla auprès de Pierre. Il examina la blessure, tâta le pouls de l'enfant et dit d'un ton calme et assuré:

- Il n'est pas mort, la balle l'a frappé à l'épaule. Il faut le transporter à l'hôpital.

Henry Spencer semblait ne pas avoir entendu le duc; il restait là sans bouger, les larmes ruisselant sur son visage, à répéter dans un souffle :

- Mon fils ... J'ai tué mon fils!

Corinna surprit le regard dur que lui jeta le comte dont la lumière du matin accusait les traits.

- Des mouchoirs! Donnez-moi vos mouchoirs ordonna le duc. Il me faut un tampon pour arrêter les saignement.

Instantanément, comme s'ils étaient trop heureux de pouvoir se rendre utile, l'arbitre et les quatre seconds qui se tenaient un peu à l'écart sortirent leurs mouchoirs de fil blanc. Ils les firent passer sans un mot au duc qui en fit un épais pansement et l'appliqua sur l'épaule de Pierre.

- Maintenez-le en place, dit-il à Corinna comme s'ils étaient seuls et qu'y n'eut personne d'autre.

Puis il se pencha pour prendre l'enfant dans ses bras.

Il le souleva très doucement tout en se redressant tandis que Corinna tenait le pansement appuyé sur son épaule, qui saignait abondamment. Un filet de sang dégoulinait sur le manteau du petit garçon, qui avait les yeux fermés et dont le visage, lorsque le duc le souleva de terre était effroyablement pâle, d'une blancheur cadavérique.

Ignorant le reste du groupe, le duc, flanqué de Corinna, se mit en route lentement et en avançant précautionneusement à travers les arbres pour rejoindre les voitures.

Le comte les suivit, puis Henry Spencer en fit autant. L'arbitre et les seconds venaient derrière.

Le duc hissa Pierre dans la première voiture.

Il l'étendit à plat ventre sur la banquette arrière, de façon à ce qu'il ne repose pas sur son épaule blessée et que Corinna puisse, en s'agenouillant sur le plancher, maintenir le pansement en place.

Puis il ressortit du landau pour trouver le comte et Henry Spencer debout côte à côte, comme s'ils attendaient des ordres.

- Spencer, vous pouvez monter avec l'enfant, dit le duc. Je vous suivrai dans ma propre voiture.

Docilement, le visage encore inondé de larmes, Henry Spencer se dirigea vers le landau. Le comte se redressa alors et lui dit distinctement:

- Henry, je regrette profondément l'accident survenu à ... votre fils. (Il appuya sur les deux derniers mots, puis ajouta :) Mais vous comprendrez qu'étant donné, les circonstances, moi-même et mon huissier, M. Georges Lebrun, qui est un de mes seconds ce matin, viendrons vous rendre visite un peu plus tard dans la journée.

Henry Spencer ne répondit pas et ne jeta même pas un regard au comte. Il monta simplement dans le landau. Le duc s'adressa alors au cocher.

- A l'hôpital Beaujon.

Le cocher fouetta les chevaux et leur fit faire demi-tour dans le chemin.

Pendant ce temps, le duc était monté dans sa voiture, sans parler à personne, et celle-ci était prête à suivre celle qui transportait Pierre et Corinna.

Ils descendirent les Champs-Élysées à bonne allure mais en évitant les cahots, de façon à ce que Corinna puisse tenir Pierre et empêcher qu'il ne soit secoué.

Il n'avait pas repris connaissance et, plusieurs fois, elle pensa que le duc s'était trompé et qu'en fait il était mort. Elle savait que c'était également ce que redoutait Henry Spencer. Il était assis sur le strapontin, tournant le dos aux chevaux, et se tenait penché en avant, les mains jointes, les yeux fixés sur Pierre.

Il y avait une telle expression de douleur sur son visage que Corinna ne pouvait s'empêcher d'avoir de la peine pour lui. Il lui était difficile de penser à autre chose qu'à l'enfant blessé, mais, en même temps, elle se rendait compte que l'accident avait précipité le dénouement d'une situation qui lui paraissait incroyable et qu'elle ne comprenait pas.

Était-ce possible que Pierre fût, en fait, le fils de Henry Spencer?

Si c'était le cas, comment avaient-ils réussi à faire croire au comte de Bréville que c'était son propre enfant?

Corinna savait que, tôt ou tard, elle apprendrait la vérité, mais, pour le moment, elle devait s'occuper uniquement de maintenir Pierre en vie. Il s'écoulait de la blessure une quantité de sang affolante malgré les efforts désespérés qu'elle faisait pour l'étancher.

Le tampon confectionné par le duc à l'aide des mouchoirs était déjà trempé et le sang coulait sur ses doigts et tombait sur sa robe mauve.

« Un petit enfant peut-il survivre à une perte de sang aussi importante? » se demandait-elle.

Pourtant, juste au moment où ils arrivaient devant l'hôpital, Pierre bougea légèrement et battit des paupières.

- Il est vivant! dit Corinna à voix basse.

- Dieu merci! répondit Henry Spencer. C'était un cri qui venait du fond de son être.

« Il tient à l'enfant, se dit Corinna. Mais alors, pourquoi, pourquoi s'est-il comporté d'une façon aussi incompréhensible? »

Toutefois, ce n'était pas le moment de s'interroger. Lorsque la voiture s'immobilisa devant l'entrée de l'hôpital, le duc y était déjà. Il les attendait avec deux infirmiers tenant une civière et deux religieuses au visage bienveillant, qui portaient des cornettes empesées. Pierre fut descendu du landau.

Ce fut seulement lorsqu'on l'emmena à l'intérieur de l'hôpital qu'en mettant pied à terre Corinna sentit combien son bras était endolori et tout son corps engourdi par sa longue station à genoux sur le plancher du landau.

Le duc se tourna vers elle.

- Je pense que vous devriez rentrer pour expliquer à la comtesse ce qui s'est passé.

- Oui, bien sûr, répondit Corinna.

Elle se dirigea vers la voiture du duc, dont la capote avait été fermée. Le laquais ouvrit la portière et le duc l'aida à monter à l'intérieur.

- Essayez de ne pas vous inquiéter, lui dit-il. Pierre est en bonnes mains.

- Je le dirai à sa mère.

Elle avait envie de s'accrocher au duc, de le supplier de venir avec elle. Elle était subitement effrayée par la tâche qui l'attendait et elle se sentait seule, terriblement seule.

Mais il s'était déjà éloigné et elle le vit se diriger sans se retourner vers l'entrée de l'hôpital. Pour la première fois, Corinna se demanda avec crainte ce que la comtesse dirait quand elle apprendrait ce qui s'était passé.

Il lui serait difficile de lui expliquer pourquoi elle avait d'accepté d'emmener Pierre au Bois avec elle. Une gouvernante raisonnable n'aurait certainement pas commis un acte aussi répréhensible. Elle aurait dû l'envoyer se recoucher, elle aurait dû le rassurer en prétendant qu'il y avait peu de chances que le duel ait réellement lieu.

Mais elle n'avait rien fait de tout cela.

Elle s'était rendue au Bois en emmenant un enfant de six ans et l'avait exposé à un danger. Il en était résulté que, par amour pour son oncle, il avait été grièvement, sinon mortellement, blessé par un homme qui déclarait maintenant qu'il était son père!

Tout cela était si compliqué, si difficile à comprendre! Corinna se retrouva devant la maison de la comtesse avant d'avoir eu le temps de mettre de l'ordre dans ses idées ou de décider de quelle façon elle allait annoncer la nouvelle à la mère de Pierre.

Au moment où la voiture entra dans la cour, elle vit que la maisonnée était déjà debout. Des femmes frottaient les escaliers, des valets en bras de chemise portant un tablier de toile brune ôtaient les bougies usées et faisaient briller les candélabres.

Francine se précipita au bas de l'escalier en voyant entrer Corinna.

- Mademoiselle! Où étiez-vous ? Le veilleur de nuit nous a dit que vous étiez partie très tôt ce matin avec Pierre. Que s'est-il passé? C'est impensable d'agir de la sorte!

Francine criait presque et son hystérie même aida Corinna à se sentir calme et capable de maîtriser la situation.

- Il s'est passé des choses très graves, Francine, dit-elle posément. Pierre a été blessé. Il faut que je voie la comtesse immédiatement.

- Voir Madame! s'exclama Francine. Mais c'est impossible!

- Elle est ici, dans la maison?

- Oui.

- Dans ce cas, il faut que je la voie. C'est de la plus grande importance, insista Corinna. Pierre a eu un accident.

- Grave? demanda Francine.

- Très grave.

Francine lui jeta un regard interrogateur, puis fit demi-tour pour remonter l'escalier.

Corinna la suivit jusqu'à l'étage où se trouvait la chambre de la comtesse.

Francine semblait hésiter.

- Je vous en prie, allez réveiller Madame, lui ordonna Corinna d'un ton péremptoire.

- Vous ne comprenez pas, mademoiselle! Madame n'est pas seule!

Corinna espérait que le dégoût qu'elle éprouvait ne se lisait pas sur son visage. Elle reprit en se contenant:

- Il faut néanmoins la réveiller, Francine. Dites-lui que j'ai à lui parler.

- Entrez dans le boudoir, mademoiselle, lui dit Francine en ouvrant la porte de la pièce.

Celle-ci était plongée dans l'obscurité, seule une pâle lueur perçait à travers les rideaux fermés, mais Corinna fut aussitôt consciente du lourd parfum exotique de fleurs de serre qui flottait dans l'air.

Francine tira les rideaux et la lumière vive du soleil inonda la pièce emplie de trésors d'une valeur inestimable. Corinna resta debout près de la cheminée.

Sans lui adresser un regard, Francine sortit par une autre porte, qu'elle ouvrit tout doucement et referma derrière elle.

Corinna eut l'impression d'attendre très longtemps avant que la comtesse n'apparaisse.

Francine l'avait manifestement tirée de son sommeil et ses paupières étaient lourdes, mais, avec ses longs cheveux roux cascading sur son déshabillé de gaze et de dentelle.

elle était néanmoins ravissante.

Même dans la lumière crue du matin, sans maquillage, c'était une femme incroyablement belle. Elle s'avança vers Corinna, et Francine qui la suivait, referma la porte par laquelle elles étaient entrées.

- Que se passe-t-il donc? demanda sèchement la comtesse de sa voix vulgaire.

- J'ai de mauvaises nouvelles pour vous, madame, répondit calmement Corinna.

- Quelles nouvelles? Qu'est-ce qui peut être si important qu'on doive me réveiller à cette heure indue?

- Je regrette sincèrement d'avoir à vous informer, madame que Pierre vient d'être gravement blessé.

- Voulez-vous dire qu'il est ... mort?

- Non, il est vivant; il est à l'hôpital Beaujon, où tout le nécessaire sera fait pour le sauver.

- Mais comment cela s'est-il produit? Est-ce un accident? Pourquoi était-il dehors?

- Il y a eu un duel... attaquait Corinna.

- Un duel? Entre qui?

- Mr Spencer et le comte Raoul.

- Un duel! répéta la comtesse d'un air incrédule. Mais pourquoi se battraient-ils en duel?

- Pierre m'a dit qu'ils s'étaient querellés dans la salle d'étude, essaya d'expliquer Corinna. Il les a entendus dire qu'ils allaient se battre en duel... et quand je suis rentrée, il a insisté pour que nous allions au Bois afin d'essayer de les en empêcher.

- De quoi parlez-vous, bon sang? (La comtesse criait presque:) Je ne comprends rien à cette histoire ridicule!

- C'est la vérité, madame. Quand nous sommes arrivés, le duel avait déjà commencé ...

Pierre a couru vers le comte ... et Mr Spencer ... lui a tiré une balle dans l'épaule.

- Grand Dieu! Qu'est-ce qu'il vous a pris d'emmener un enfant au-devant du danger?

s'écria la comtesse, furieuse.

- J'ai eu tort, je m'en rends compte, dit Corinna à voix basse. Mais je pensais que nous avions une chance d'empêcher ce duel... alors, quand Pierre m'a demandé de l'emmener au Bois ... je l'y ai emmené.

- Vous deviez avoir perdu la tête!

- Ce n'est pas tout. .. madame, poursuivit Corinna d'une voix mal assurée.

- Quoi encore?

- Quand Pierre est tombé, Mr Spencer s'est exclamé ... « J'ai tué mon fils! ».

La comtesse resta figée un moment. Puis, avec un cri perçant de gamine des rues, elle s'écria:

- L'imbécile! Quelle espèce d'imbécile!

- Il était... bouleversé ... madame.

- Bouleversé! répéta la comtesse d'un ton aigre, Et qui donc l'a entendu? Là est la question, n'est-ce pas? Qui l'a entendu?

- Tout le monde ... je pense ... madame.

- Raoul, je suppose, dit la comtesse, pensive. Et qui d'autre?

- L'arbitre ... les seconds et le duc, balbutia Corinna.

Elle ignorait pourquoi elle répugnait à admettre que le duc était avec elle, de toute façon, elle était obligée de dire la vérité.

- Le duc!

La comtesse avait prononcé ces mots à mi-voix et elle se tourna vers Francine.

Le regard qu'échangèrent les deux femmes semblait avoir une profonde signification.

La comtesse s'écria avec fureur:

- Eh bien! C'est le bouquet! Henry peut prendre son cher fils et décamper, maintenant!

Elle pivota sur ses talons et se dirigea vers la porte de sa chambre.

Au moment où elle l'atteignait, elle se souvint de Corinna et se retourna pour la regarder, semblant remarquer pour la première fois sa robe maculée de sang, son visage blême et ses yeux inquiets.

- Tout cela est de votre faute, mademoiselle! Pour vous être mêlée de ce qui ne vous regardait pas, n'avoir pas su faire votre travail correctement et avoir osé emmener un enfant de cet âge assister à un

duel! Une chose est sûre, c'est que vous avez réussi à perdre votre place! Vous êtes renvoyée, vous m'entendez? (Elle avait crié ces derniers mots.) Je vous renvoie, sans lettre de référence et sans gages! Sortez d'ici et disparaissez de ma vue, petite imbécile!

Sur ce, la comtesse passa la porte de sa chambre, qu'elle fit claquer derrière elle.

Il y avait tant de venin et de fureur dans sa voix que Corinna en tremblait d'effroi. Elle jeta à Francine un regard désemparé.

- Ne vous inquiétez pas, mademoiselle, lui dit celle-ci d'un ton réconfortant.

- Il faut ... que je parte ... le plus tôt possible, murmura Corinna.

- Vous avez le temps, répliqua Francine. Venez vous changer. Cela a été une épreuve pour vous aussi, mademoiselle. Espérons que nous aurons de bonnes nouvelles de Pierre dans la matinée.

Francine accompagna Corinna à la salle d'étude.

- Je partirai dès que mes malles seront prêtes, mais, Francine, je voudrais envoyer un message au duc. Il faut que je lui explique ce qui s'est passé.

- Jeanne va faire vos bagages. Cela vous donnera le temps d'aller vous allonger.

Mais rédigez d'abord votre mot et je le ferai porter par un des valets.

- Je ne sais pas où réside Sa Grâce, dit Corinna d'un air désemparé.

- Le majordome doit le savoir, la rassura Francine. Occupez-vous seulement de lui écrire, mademoiselle. Je suis sûre qu'étant lui-même anglais, il vous aidera.

Corinna s'installa docilement devant la table placée sous la fenêtre. Elle saisit une plume, pour s'apercevoir que sa main tremblait tellement qu'elle avait du mal à écrire.

Finalement, elle rédigea un petit mot de deux lignes seulement: *Je suis renvoyée. Veuillez me dire ce que je dois faire.*

Corinna.

Le duc avait suivi la lente procession des infirmiers portant Pierre, des

religieuses qui se tenaient de chaque côté de la civière et de Henry Spencer qui marchait derrière.

Leurs pas résonnaient étrangement dans le large couloir en pierre.

Au bout de ce couloir les attendaient une autre religieuse et un chirurgien.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil à Pierre, le chirurgien demanda comment avait été causée la blessure et, suivi des infirmiers portant la civière, il se dirigea vers ce que le duc devina être une salle d'opération.

La religieuse fit entrer le duc et Henry Spencer dans un petit salon, qui donnait sur une cour intérieure calme et remplie de plates-bandes de fleurs.

- Je vous donnerai des nouvelles du malheureux enfant dès que le chirurgien aura extrait la balle, leur dit-elle avant de quitter la pièce.

Henry Spencer posa son chapeau sur la table, se laissa tomber dans un des fauteuils et se prit la tête entre les mains. Le duc le contempla un moment avant de lui dire d'une voix calme mais dure :

- Maintenant, Spencer, vous me devez une explication.

Henry Spencer releva la tête.

- Je ne pense qu'à une chose, répondit-il d'une voix brisée, que mon fils vive!

- Votre fils a été reconnu par deux autres pères! Je veux la vérité, Spencer, et je compte bien l'obtenir.

- Il est inutile de jouer la comédie plus longtemps, soupira Henry Spencer. L'enfant est de moi.

- Comment se fait-il qu'on en ait attribué la paternité à mon frère?

Tout en parlant, le duc s'assit sur une chaise dure et, comme l'avait fait Henry Spencer, posa son chapeau haut de forme sur la table.

- Je ferais mieux de commencer par le commencement, répondit Henry Spencer. Je puis aussi bien tout vous dire.

- Vous comprendrez ma curiosité.

Henry Spencer se leva et s'approcha de la fenêtre pour contempler la cour ensoleillée.

- Si Pierre vit, dit-il comme s'il se parlait à lui-même, je le ramènerai en Angleterre.

Je pense que ma femme l'acceptera: elle a toujours désiré un enfant.

- Votre femme?

- J'étais marié, répondit Henry Spencer. C'est elle qui avait de l'argent, mais je suis tombé amoureux de Lucille dès que je l'ai vue, un jour où j'apportais à sa mère un ballot d'affaires à coudre. (Son visage était inexpressif.) Lucille et sa mère étaient très pauvres, reprit-il. Elles ne vivaient que des travaux de couture que faisait la vieille femme. Mais Lucille était la créature la plus ravissante que j'eusse jamais vue.

- Je veux bien le croire.

... Ravissante, pure et innocente.

Henry Spencer fit une pause avant de poursuivre.

- Elle est devenue ma maîtresse et je lui rendais visite en secret sans que ma femme s'en doute. Et puis, un jour, Lucille m'a dit qu'elle attendait un enfant. (Il fit une nouvelle pause.) Cela n'a fait que précipiter ce que j'avais l'intention de faire depuis longtemps. c'est-à-dire partir avec elle.

Il se détourna de la fenêtre et revint au centre de la pièce.

- ... J'ai volé à ma femme jusqu'au dernier penny que j'ai pu trouver et nous sommes venus à Paris.

- Pourquoi Paris?

- J'avais idée que Lucille serait bien acceptée ici. A cet égard j'avais raison, mais du point de vue de mon propre bonheur, j'ai eu tort, terriblement tort.

- En quel sens? s'enquit le duc.

- Vous avez bien vu Lucille! répondit simplement Henry Spencer.

- Vous voulez dire qu'elle a eu du succès?

- Dès notre arrivée! Mais, inévitablement, nous avons très vite été à court d'argent.

Lucille voulait des robes et comme nous étions souvent invités, elle désirait à son tour pouvoir recevoir. A son quatrième mois de grossesse, nous n'avions plus de quoi vivre, mais seulement une montagne de dettes.

- Et c'est à ce moment-là, je suppose, que vous avez rencontré mon frère? dit le duc en faisant la grimace.

- C'est exact. Nous avons fait sa connaissance lors d'une soirée, en novembre 1862. Il était manifestement très attiré par Lucille.

Henry Spencer se tut un instant, comme si ce souvenir lui était pénible.

- Par précaution, parce que nous savions tous deux que notre argent ne durerait pas longtemps, j'étais venu à Paris non pas en tant que son mari, ce que j'aurais aisément pu prétendre être, mais en tant que son oncle.

- Un lien de parenté bien pratique! commenta le duc d'un ton sarcastique.

- Je serai franc avec vous, poursuivit Henry Spencer comme s'il n'avait pas entendu, en vous avouant que nous pensions que votre frère était riche. Les amis qu'il fréquentait étaient tous extrêmement fortunés et lui-même était généreux et comblait Lucille de présents.

- Cela ressemble bien à Edmund, dit le duc avec un rictus au coin de la bouche.

- Je n'ai pas besoin de vous dire que les intentions de votre frère vis-à-vis de Lucille n'étaient pas honorables. En fait, il était tout prêt à jouir de ses faveurs, mais ne lui avait même pas proposé de l'installer ni d'en faire sa maîtresse attitrée.

- Ce n'était pas le genre de rapports qu'aurait approuvés ma famille et je doute fort qu'Edmund en ait eu les moyens.

- C'était là l'explication, mais nous ne l'avons compris que beaucoup plus tard.

- Comment avez-vous pu le convaincre d'épouser Lucille? demanda le duc d'une voix dure.

Henry Spencer sembla hésiter un moment, puis il répondit de ce même ton monotone qu'il avait employé depuis le début:

- Cela n'a pas été difficile. J'avais un ami apothicaire. Il existe certaines substances qui rendent un homme très docile et annihilent ses facultés de jugement.

- Vous voulez dire que vous avez drogué mon frère? s'écria le duc d'une voix horrifiée qui résonna dans toute la pièce.

- Seulement une fois. Cela suffisait, vous comprenez. Il était tard, le pasteur attendait, et ce n'est que le matin que votre frère a compris qu'il était marié.

Au prix d'un effort presque surhumain, le duc réussit à se maîtriser.

- Et que s'est-il passé ensuite? demanda-t-il au bout d'un moment d'une voix contenue.

- Votre frère était furieux. Il savait que votre père et votre mère n'approuveraient pas cette union, et il a préféré ne rien leur dire avant que vous ne reveniez de l'étranger. J'ai eu avec lui une altercation assez pénible, mais Lucille a toujours su le manipuler. Le seul problème, c'est que nous avons découvert qu'il était presque aussi démuni que nous.

Henry Spencer se leva de nouveau pour s'approcher de la fenêtre.

- Paris n'est pas une ville amusante quand on n'a pas d'argent, poursuivit-il.

- Et alors, que s'est-il passé? demanda sèchement le duc.

- Un soir à l'Opéra, quelqu'un a présenté à Lucille le comte André de Bréville. Il était beau, fougueux et, comparé à votre frère, assez riche. Nous nous sommes rendu compte que nous avons agi avec beaucoup trop de précipitation. Si seulement Lucille avait attendu ! ...

- Mais elle ne l'a pas fait, trancha le duc. Alors, que s'est-il passé?

- Edmund et André se sont querellés, dit simplement Henry Spencer. Ils avaient tous deux des tempéraments bouillonnants et, ce soir-là, ils avaient bu beaucoup trop de champagne.

- Voulez-vous dire que mon frère n'est pas mort d'une pneumonie? s'écria le duc d'un ton menaçant.

- André de Bréville l'a tué, répondit Henry Spencer. Cela n'a pas été un véritable duel; ils sont simplement sortis dans le jardin et se sont tiré dessus. André était un fin tireur et votre frère n'avait pas beaucoup de chances d'en sortir vainqueur.

Le duc serrait les lèvres et il avait un cerne blanc autour de sa bouche. Pour ceux qui le connaissaient bien, cela signifiait qu'il était - chose très rare dans une fureur quasiment incontrôlable.

- Continuez, dit-il sans élever la voix.

- Lucille et moi étions seuls au salon quand nous avons entendu les détonations.

Nous nous sommes précipités dans le jardin, où nous avons trouvé votre frère mort. Il avait tiré, lui aussi, mais il avait mal visé. La balle d'André, elle, lui avait transpercé le cœur. C'est à ce moment-là, lorsque Lucille s'est jetée à genoux près d'Edmund, que j'ai décidé de ce que nous devons faire.

- Et qu'aviez-vous décidé?

- Que le comte devait épouser Lucille, pour éviter un scandale.

- En d'autres termes, vous lui avez fait du chantage, commenta le duc.

- Cette idée ne lui déplaisait pas, mais, comme votre frère, il craignait son père, un homme despotique qui dirigeait sa famille avec une poigne de fer.

- Le comte André avait donc peur de rentrer chez lui?

- Au contraire, une semaine après le mariage d'André et de Lucille, le vieil homme l'a réclamé à son chevet. Il était, paraît-il, mourant et André est parti aussitôt pour la Provence. Nous pensions qu'il resterait absent pendant quelques semaines. Pierre est né en avril et comme le docteur insistait pour le faire inscrire sur les registres - ils sont très tatillons pour ce genre de choses, en France - je l'ai déclaré comme étant l'enfant d'Edmund. C'était la seule chose à faire.

- Et pourtant, le comte l'a reconnu, dit le duc pour inciter Henry Spencer à poursuivre.

- Le vieux comte de Breville, le père d'André, a mis très longtemps à s'éteindre. Pierre est né en avril, mais André n'est revenu à Paris qu'à la fin du mois de juin. Son père s'accrochait à lui et il avait trop peur

de parler de son mariage au vieil homme.

- C'est ainsi que vous avez pu déclarer la naissance de Pierre une seconde fois, murmura le duc.

- C'est André qui s'en est occupé, rectifia Henry Spencer. Il était ravi d'apprendre qu'il avait un fils. A son retour, Lucille a fait semblant d'être encore faible et délicate après son accouchement et nous lui avons dit que le bébé était encore à l'hôpital car, étant un prématuré de sept mois, il nécessitait des soins particuliers.

- Vous aviez vraiment bien monté votre coup, dit le duc d'un ton sarcastique.

- André ne s'est absolument douté de rien. Il n'a pas pu voir l'enfant avant quelque temps et, lorsqu'il l'a vu, nous nous sommes tous exclamés que c'était un miracle qu'il ait survécu à une naissance aussi prématurée et qu'il soit en aussi bonne santé. Par chance, Pierre a toujours été un peu petit pour son âge.

- Quelle chance, en effet! ricana le duc, mais maintenant aussi bien moi-même que Raoul de Bréville connaissons la vérité. Toutes vos machinations, Spencer, n'ont donc servi à rien.

- J'en suis conscient, répondit Henry Spencer, et je m'en moque. Vous m'entendez, Milverton? Je m'en moque! La vie de mon fils est plus importante pour moi que n'importe quel titre! Comme je vous l'ai dit, j'emmènerai Pierre en Angleterre et l'élèverai décemment, loin de la corruption, du vice et de la débauche de Paris.

Le duc se leva et reprit son chapeau.

- Peut-être parviendrez-vous à réaliser au moins cette ambition-là, mais soyez sûr, Spencer, que je ne vous pardonnerai jamais la mort de mon frère.

Il quitta la pièce et retraversa le corridor pour sortir de l'hôpital.

En débouchant au soleil, il se souvint qu'il avait dit à son cocher de rentrer après avoir déposé Corinna rue du Faubourg-Saint-Honoré. Il aurait pu prendre une voiture de louage, mais il décida de repartir à pied. Il marchait dans les rues, plongé dans ses pensées, sans prêter attention aux passants ni même au regard admiratif que lui jetaient bien des femmes.

Il avait oublié qu'il portait encore sa tenue de soirée.

Mais ceux qui se levaient tôt à Paris avaient l'habitude de voir des messieurs en cape doublée de soie et plastron empesé rentrer d'une soirée tapageuse ou d'une folle équipée qui avait duré toute la nuit.

Le soleil était chaud et un arôme de café s'exhalait de presque toutes les maisons devant lesquelles le duc passait. Il atteignit finalement l'imposant hôtel particulier du vicomte de Groncourt.

Tout comme Corinna, il y trouva une nuée de servantes affairées à frotter les escaliers, cirer les parquets et remplacer les bougies consumées. Il monta lentement le large escalier et s'aperçut en atteignant le premier palier qu'un valet portant un plateau d'argent s'était précipité à sa suite.

- Voici un message pour vous, Votre Grâce. Il est arrivé il y a un petit moment et le laquais qui l'a apporté a dit que c'était urgent.

- Merci, répondit le duc d'un ton indifférent en prenant la lettre.

Ce n'est qu'en y jetant un coup d'œil qu'il fut intrigué par l'écriture, il ouvrit l'enveloppe pour lire les quelques mots que Corinna avait écrits d'une main tremblante. Il en relut le contenu plusieurs fois, et son visage avait une expression dure, presque cruelle, qui ne s'y était encore jamais inscrite.

Il était dans une rage folle qui faisait trembler le coin de sa lèvre, et le cerne blanc, qui traduisait son état de tension, était encore visible autour de sa bouche. En s'éloignant de l'hôpital, il s'était dit que, s'il avait laissé libre cours à ses impulsions, il aurait tué Henry Spencer.

Tué pour ce qu'il avait fait à Edmund, pour l'ignoble machination qu'il avait montée en prétendant que son propre bâtard était le fils d'Edmund. Seules ses années de bonne éducation, de contrôle de soi, et sa formation de diplomate l'avaient empêché de bondir sur Spencer. Il lui avait dévoilé un complot si méprisable qu'il était difficile d'imaginer que sa cupidité avait pu lui inspirer des desseins aussi tortueux.

« Ils font une jolie paire! pensa le duc. Henry Spencer et Lucille, cette catin qui, par des moyens infâmes, a, pendant trois semaines, porté le nom de mon frère! Une prostituée qui a contraint un honnête Français à l'épouser, sous la menace du chantage, et lui a fait croire que l'enfant était de lui! Une cocotte qui est maintenant la maîtresse d'un des hommes les plus fortunés de France! »

Le duc poussa un profond soupir et baissa les yeux sur le mot de

Corinna. Il pensa à elle, à son visage levé vers le sien sous le clair de lune, à cette apparence étrangement éthérée qui la faisait paraître irréaliste.

Elle était ravissante, plus ravissante que toutes les femmes qu'il avait pu voir dans sa vie; et, pourtant, elle avait contribué à cette supercherie! Elle était complice du plan échafaudé pour le tromper et le frustrer de son titre !

A cette pensée, le duc referma les doigts sur le mot de Corinna et le froissa dans sa main jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une boulette de papier. Ensuite, presque malgré lui, il entendit la douceur de sa voix, vit ses grands yeux à l'expression innocente plongés dans les siens.

Il sentit à nouveau cet étrange magnétisme qui les attirait l'un vers l'autre, cet envoûtement indéfinissable qu'il n'avait encore jamais connu et ne pouvait oublier.

« Je la veux! Mon Dieu, je la veux! »

Il se souvint alors comment, tandis qu'il la tenait dans ses bras dans l'entrée de la maison du Faubourg Saint-Honoré, elle lui avait dit de cette voix douce et enfantine: « Pouvons-nous nous marier si rapidement? »

« Le mariage! »

Ce mot même semblait le narguer! Un mariage comme celui d'Edmund!

Drogué, emmené à l'autel dans un état d'abêtissement et d'inconscience. Edmund qui avait toujours été si vif, si intelligent! Edmund qu'il avait tant aimé !

Cette pensée lui était insupportable, autant que la vision de son frère gisant dans un jardin sombre, tué d'une balle par un Français ivre qui convoitait la femme à qui il avait été involontairement marié.

Le duc imaginait Lucille faisant du charme au comte, l'intoxiquant avec sa beauté, intrigant pour le faire tomber entre ses griffes comme elle avait intrigué pour capturer et retenir Edmund. Et Corinna était comme elle!

Mais l'était-elle réellement? Il ne pouvait répondre à cette question. Il savait seulement que son esprit reniait jusqu'à son souvenir.

Il essayait de la chasser de sa pensée, mais son corps l'appelait. Il la voulait ! Il la voulait furieusement, quelle que fût sa vraie nature ! Il avait besoin d'elle et languissait après elle. C'était un supplice de ne pas pouvoir être auprès d'elle, la serrer; la toucher, sentir sa bouche trembler sous ses lèvres.

Le duc rouvrit alors le mot froissé, essayant d'effacer les plis.

En le regardant à nouveau, il eut l'impression que les mots « Veuillez me dire ce que je dois faire » bondissaient vers lui.

Il lui dirait quoi faire! Il savait exactement ce qu'elle devait faire!

Et, en même temps, il lui donnerait une leçon, une leçon qui serait en soi une vengeance contre ce qu'ils avaient fait à Edmund. Tout en y réfléchissant, le duc continua de monter l'escalier.

Lorsqu'il arriva à l'étage où' était située sa chambre, il vit un valet sortir de celle du vicomte.

- Monsieur est-il réveillé? lui demanda-t-il.

- Oui, Votre Grâce, répondit le valet en ouvrant la porte pour le faire entrer.

Le vicomte, vêtu d'une robe de chambre en brocart, était en train de prendre son petit déjeuner devant la fenêtre. Il tenait d'une main un journal. qu'il reposa en voyant entrer le duc.

- Bonjour, Daryl, lui dit-il. Inutile de te demander si tu as passé une bonne soirée !

Tout en parlant, il jeta un regard significatif sur la tenue du duc.

- Je voudrais te poser une question, Jacques, répondit ce dernier. Est-il possible de louer les services d'un acteur, quelqu'un de la Comédie Française, par exemple, pour jouer de façon convaincante le rôle d'un prêtre ?

- Mais bien sûr, mon cher ami. A Paris, tout est possible, si tu en as les moyens!

Chapitre 9 :

- Mademoiselle!

Corinna se réveilla en sursaut pour trouver Francine debout auprès d'elle.

Pendant un moment, elle fut incapable de se souvenir de ce qui s'était passé, puis elle se rappela qu'elle s'était étendue sur le lit après avoir ôté sa robe du soir.

Elle avait dû s'endormir tant elle était épuisée.

Elle regarda la pendule et vit qu'il était 11 heures passées.

- Francine, je dormais! s'exclama-t-elle d'un ton horrifié. Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillée?

- Rien ne presse, mademoiselle. Sa Grâce ne vient vous prendre qu'à midi.

- Il vient me chercher? demanda Corinna en retenant son souffle.

- M. le duc a envoyé un message pour dire qu'il serait ici à midi.

Corinna sentit son cœur bondir dans sa poitrine, et c'est les yeux brillants qu'elle s'écria:

- Oh! Francine, c'est tellement merveilleux ! Mais je suis égoïste de ne penser qu'à moi. A-t-on des nouvelles de Pierre?

- Oui, mademoiselle, et ce sont de bonnes nouvelles. J'ai envoyé un des valets à l'hôpital il y a deux heures et il est revenu en disant que la balle avait été extraite de l'épaule de Pierre et qu'il s'en tirerait.

Corinna joignit les mains.

- Ce sont en effet de merveilleuses nouvelles.

Pauvre enfant! Il semble cruel et injuste qu'il doive souffrir de cette façon.

- Peut-être est-ce mieux ainsi, mademoiselle, répliqua Francine, et Corinna ne put s'empêcher d'être du même avis.

Mais elle n'avait pas le temps de poursuivre la conversation. Elle vit que Jeanne avait emballé toutes ses affaires à l'exception d'une des robes noires qu'elle avait apportées d'Angleterre et de sa grosse cape de voyage.

- Je ne savais pas très bien ce que vous voudriez porter, mademoiselle, lui expliqua la femme de chambre. J'espère que j'ai bien fait.

- C'est la robe que j'aurais moi-même choisie, lu. dit Corinna. Merci, Jeanne.

- Mais vous seriez beaucoup plus élégante dans une de celles de Madame, suggéra Francine. La penderie en est encore pleine!

Corinna secoua la tête.

- Non, répondit-elle fermement. Je préfère porter mes propres toilettes. Je ne suis pas ingrate. Francine, mais je pense que vous m'approuverez.

Elle vit à l'expression de la vieille femme que celle-ci se rendait compte qu'après ce qui s'était passé elle ne pouvait pas admettre l'idée de porter quoi que ce soit appartenant à la comtesse. Elle enfila sa robe noire et ce n'est qu'au moment de se coiffer qu'elle hésita.

Francine comprit sa pensée et se mit en devoir de lui faire la même coiffure bouclée à la mode qu'elle avait la veille au soir.

- Malgré la sévérité de votre robe noire toute simple, vous êtes très belle ainsi, et vous paraissez très jeune, lui dit-elle en mettant la dernière main à sa coiffure.

- Merci, Francine, répondit Corinna. Et je tiens aussi à vous remercier pour votre gentillesse envers moi. Je ne l'oublierai jamais.

Lorsqu'elle fut prête à partir, elle la remercia une dernière fois. Il était presque midi et elle dévala l'escalier, le souffle court à l'idée de revoir le duc. Midi n'avait pas encore sonné quand il déboucha dans la cour, dans le phaéton dans lequel il avait emmené la comtesse et Pierre en promenade au Bois.

Il en descendit et gravit lentement les marches du perron.

Corinna, qui se sentait soudain intimidée et, sans raison, un peu effrayée, l'attendait dans l'entrée. La comtesse ne risquait pas de faire irruption, car Francine avait dit à Corinna qu'après cette nuit de sommeil troublé, Madame ne voulait pas qu'on la dérange avant 1 heure de l'après-midi et avait l'intention de déjeuner dans sa chambre.

Pourtant, en voyant approcher le duc, Corinna eut le sentiment de faire quelque chose qu'elle n'aurait pas dû. Elle se lançait délibérément

dans l'inconnu.

Avait-elle eu tort de lui envoyer ce mot en remettant ainsi son sort entre ses mains?

N'aurait-elle pas dû lui dire qu'elle avait décidé de rentrer chez elle, et attendre qu'il essaie de la convaincre de changer d'avis?

Il était trop tard, maintenant, pour juger du bien-fondé de ses actes.

Le duc était déjà auprès d'elle et elle leva les yeux vers lui pour le regarder, très consciente de sa présence, de sa haute taille, de ses épaules larges et de la façon dont ses yeux gris scrutaient son visage.

- Vous ... êtes ... venu, balbutia Corinna.

- Je suis venu pour vous emmener, répondit-il de sa voix grave.

Elle jeta un coup d'œil en direction du phaéton puis sur ses bagages empilés au pied de l'escalier avec sa cape posée dessus.

Le duc suivit son regard.

- Je les ferai prendre plus tard, lui dit-il. Maintenant, nous allons faire des courses.

- Des courses?

- Pour constituer votre trousseau. Je suis sûr que vous admettrez que c'est une chose extrêmement importante.

- Mon ... trousseau? dit-elle d'une voix altérée par l'émotion. Vous voulez dire ...

Elle se tut et leva son regard vers le sien.

- J'ai tout organisé; nous pourrions nous marier ce soir. C'est ce que vous souhaitez, non?

Corinna resta muette un moment, puis, dans un murmure qu'il entendit à peine, elle répondit:

- Oui... oui... bien sûr ...

Ses lèvres hésitaient, mais ses yeux étaient brûlants et son visage semblait illuminé d'une expression de bonheur indescriptible.

Brusquement, le duc se détourna.

- Alors, venez.

Il se dirigea vers la porte et Corinna le suivit en se demandant pourquoi son ton semblait cassant. Ils s'éloignèrent sous le soleil dans le phaéton. Corinna avait une foule de questions à poser au duc, mais elle se rendait compte que le laquais assis derrière eux pouvait entendre tout ce qu'ils disaient. Ils traversèrent la place Vendôme et, arrivés au numéro 7 de la rue de la Paix, la voiture s'immobilisa.

Corinna regarda la plaque figurant sur la porte et comprit que le duc l'amenait chez Worth.

- Cela doit coûter très ... cher, murmura-t-elle d'une petite voix.

- Il vous faut ce qu'il y a de mieux, naturellement, répondit le duc.

Il la fit entrer dans la boutique et demanda à voir Mr. Worth. On les conduisit au premier étage et, là, Corinna fit la connaissance de l'Anglais qui avait révolutionné la mode.

Il ne s'était pas seulement fait un grand nom au sein de l'aristocratie française, il avait aussi procuré un emploi et la prospérité à des milliers de personnes. Après s'être levé pour accueillir le duc et Corinna, Charles Frederick Worth retourna s'installer sur le canapé où il était à demi étendu lorsqu'ils étaient entrés.

Corinna devait apprendre que pour créer un de ses chefs-d'œuvre, il s'étendait toujours ainsi et se faisait jouer du Verdi par une des jeunes employées. Le grand homme examina Corinna des pieds à la tête. Celle-ci avait l'impression de n'être pas pour lui un être humain mais quelque objet inanimé qu'il allait métamorphoser d'un coup de baguette magique.

Pourtant, sa beauté l'avait déjà fasciné.

- Ravissante! Parfaite ! Une déesse de beauté! dit-il à haute voix. Et Mademoiselle a l'allure d'une nymphe, qui la classe au-dessus des autres femmes pour qui je crée.

Dans son cas, les toilettes- doivent servir à mettre sa beauté en valeur et non à l'étouffer.

Il se tourna vers le duc et ils se lancèrent dans une conversation animée.

Des robes furent apportées, des tissus furent étalés à leurs pieds. Il y avait des rouleaux de dentelle, de mousseline, de gaze et de tulle et, très vite, Corinna. eut le sentiment de vivre un rêve.

Ils ne lui demandèrent pas son avis, ils lui dirent ce qu'elle devait porter.

Elle fut tout d'abord plongée dans l'extase. Aucune femme ne pouvait manquer de frémir de plaisir devant une robe de gaze bleu pâle sur fond argent, ornée de camélias blancs.

Ou encore une robe en tulle vert amande, garnie de ruchers de magnifique dentelle et de rubans brodés de perles et de pointes de diamant. Elle savait que chacune de ces robes pouvait la rendre encore plus belle pour le duc, et c'était tout ce qu'elle désirait.

Elle guettait une lueur d'admiration dans ses yeux et espérait l'entendre dire: « Vous êtes ravissante » avec cette émotion dans la voix qui la bouleversait.

Mais, bientôt, elle eut l'impression que le duc commandait sans compter. Il y avait des robes du soir; de bal, pour le matin. l'après-midi, pour la promenade pour recevoir des déshabillés, des tenues de cheval, la liste semblait interminable.

- Je vous en prie, murmura-t-elle au duc, profitant de ce que M. Worth se tournait pour parler à l'une de ses assistantes, c'est assez ... vous ne devez pas m'offrir tant de robes.

En entrant dans la boutique, elle s'était dit que lorsqu'elle révélerait au duc sa véritable identité, elle l'informerait aussi qu'elle tenait à payer elle-même son trousseau. Il ne serait pas convenable qu'elle accepte de se le faire offrir par son futur mari. Mais une robe faite par Worth coûtait plus de quinze cents francs !

Corinna se rendait compte avec désespoir qu'elle n'aurait jamais les moyens de se payer ne serait-ce qu'une partie des toilettes que le duc avait commandées.

Une fois qu'ils seraient mariés, bien sûr, il pourrait lui offrir tout ce qu'il voudrait.

Mais c'était à elle, ou à David, de constituer son trousseau et de payer les toilettes qu'elle emporterait pour sa lune de miel. Toutefois, que le duc n'eût pas entendu ou qu'il fût décidé à ignorer ses protestations, il continua de commander.

Quand il eut fini, il demanda à ce que plusieurs des robes lui soient apportées dans l'après-midi, les autres devant être livrées dans une semaine.

- Votre Grâce demande l'impossible! s'était exclamé M. Worth plusieurs fois, d'un air effaré.

Mais Corinna le voyait bien, il tenait à l'habiller. Il savait qu'elle mettrait ces robes merveilleusement en valeur et elle-même se rendait compte qu'elle était traitée comme une impératrice ou l'une des célébrités de la haute société; Enfin, quand elle comprit que M. Worth lui-même estimait qu'ils avaient fait suffisamment d'achats, le duc prit congé et l'aida à redescendre l'escalier pour retourner au phaéton qui attendait dehors.

- Après déjeuner, nous nous occuperons du reste des emplettes nécessaires, lui dit-il en lui donnant la main pour l'aider à se hisser sur la haute banquette.

- Non, je vous en prie, murmura Corinna. Écoutez-moi, vous avez déjà fait suffisamment de dépenses. Il faut que je vous dise ... enfin, plus tard.

Elle se rendait compte qu'elle ne pouvait pas lui parler à ce moment-là.

Mais tandis qu'ils descendaient la me de la Paix, elle songeait que, pendant qu'ils déjeuneraient, elle lui dirait qui elle était-et lui expliquerait qu'en Angleterre elle avait suffisamment d'argent pour payer une partie de son trousseau.

Soudain, le cœur glacé de désespoir, elle comprit que si elle disait la vérité au duc, elle serait obligée de rentrer immédiatement en Angleterre. Et, qui plus est, connaissant sa tante Matilda, elle ne pourrait pas se marier avant un an.

Pour la tante Matilda, une union avec un noble de si haut rang ne pourrait avoir lieu avant la fin de la période de deuil réglementaire. Corinna tressaillit de douleur à la pensée de ce que serait une année à passer chez elle, même avec la certitude que le duc l'attendrait.

Sa tante s'arrangerait pour ternir et miner son bonheur, elle en était sûre.

Elle n'aurait pas seulement à souffrir de son hostilité, de sa cruauté et

de sa tendance à la critiquer, mais elle aurait aussi à supporter ses réflexions désagréables sur l'homme qu'elle devait épouser. Sa tante Matilda réussissait d'une façon ou d'une autre à déprécier le duc. Elle ferait de leur amour une chose vile et honteuse.

« Je n'ose pas lui dire ... Je ne peux pas ! » conclut Corinna.

Elle savait pourtant que ce serait la seule conduite à adopter.

Elle hésitait encore lorsqu'ils arrivèrent devant un restaurant des Champs-Élysées où le duc lui dit qu'ils allaient déjeuner. Il y avait des tables dehors, sous les arbres, et des femmes et des hommes vêtus élégamment de toilettes aux couleurs vives bavardaient et riaient gaïement. On les conduisit à la seule table qui fût libre.

Elle n'était pas située à l'écart ou dans un coin, où il aurait été plus facile de parler.

Contrairement aux autres restaurants où le duc l'avait emmenée, dans celui-ci, les tables étaient trop rapprochées et il y avait trop de bruit pour permettre de discuter en toute intimité.

Le duc commanda un repas copieux, mais Corinna n'avait pas faim; elle était trop excitée et, en même temps, soucieuse. Elle avait espéré qu'elle aurait l'occasion de parler du duel avec le duc. Elle voulait lui dire de quelle façon méprisante s'était conduite la comtesse et l'informer des bonnes nouvelles qu'on avait sur l'état de Pierre.

Mais, bien qu'il fût assis à côté d'elle, ils devaient élever la voix pour s'entendre.

- Nous ne devons pas perdre de temps, déclara le duc. Nous avons encore tellement de choses à faire.

- Je vous en prie ... je ne veux plus que vous m'achetiez ... quoi que ce soit, l'implora Corinna.

- Pensez-vous réellement que je vous croie?

Elle crut discerner une expression moqueuse dans ses yeux.

- Vraiment, je n'ai plus besoin de rien, répondit-elle.

- Je ne suis pas de cet avis. Nous allons nous montrer souvent ensemble, Corinna, et je veux que vous soyez si élégante que tous mes amis m'envient.

Tout en parlant, il jeta un coup d'œil sur sa robe noire toute simple et Corinna sentit ses joues s'empourprer.

- C'est la première fois que je vous vois vêtue d'une manière aussi austère, lui dit-il.

Qu'avez-vous fait de toutes vos jolies toilettes?

- J'ai apporté ... cette robe-ci.; d'Angleterre, balbutia Corinna.

Le duc ne répondit rien car, au même moment, un serveur arrivait avec l'addition, mais Corinna crut voir un rictus se dessiner au coin de ses lèvres.

Elle se sentait humiliée qu'il ne la trouvât pas assez élégante. Peut-être aurait-elle dû accepter de mettre une des robes que la comtesse allait jeter, comme le lui avait proposé Francine. Mais, aussitôt, elle repoussa cette pensée. Si mal habillée que la trouvât le duc, elle ne s'abaisserait plus, désormais, à porter quoi que ce soit ayant appartenu à la comtesse.

Même maintenant, Corinna avait du mal à imaginer que celle-ci avait pu tromper le comte Raoul de Bréville aussi grossièrement, le frustrant délibérément de sa maison, de son argent, des meubles et des tableaux qu'il avait hérités de sa mère.

Seule une femme dépourvue de toute sensibilité, une créature amoralisée, était capable d'agir ainsi. La comtesse était cruelle, dure, cupide, absolument méprisable.

Corinna avait honte de penser qu'elle avait pu porter des robes qu'avait un jour arborées ce corps splendide mais perfide.

Le duc se leva soudain, la tirant de sa méditation.

- Venez, lui dit-il, nous devons nous efforcer de vous faire paraître un peu plus gaie.

Aucun de nous deux ne voudrait se montrer morose, n'est-ce pas, Corinna?

- Non ... non ... bien sûr.

Ils se retrouvèrent dans le phaéton, avec le laquais derrière eux; puis, comme le matin, dans la rue de la Paix, où, s'arrêtant dans toutes les boutiques, le duc recommença ses folles dépenses.

Corinna était incapable de faire le compte de tout ce qu'il lui achetait: chemises de nuit, chapeaux, réticules, ombrelles, chaussures, capes en velours bordées de fourrure, pelisses, châles, gants, et une centaine d'autres choses dont Corinna pensait ne jamais avoir l'usage.

« J'achète », « Envoyez-le avec le reste », « Portez cela sur mon compte ».

Le duc répétait ces trois phrases presque systématiquement, chaque fois qu'on lui présentait un article. Si Corinna essayait de protester, il ne lui prêtait aucune attention.

Finalement, en sortant d'une dernière boutique, il lui dit:

- Et maintenant, bien sûr, nous en arrivons au moment le plus important, celui d'aller chez Massin.

- Qui est-ce? Demanda Corinna, un peu inquiète.

Elle avait l'impression qu'elle ne pourrait pas supporter de le voir acheter quoi que ce soit d'autre.

- Vous n'allez pas me dire que vous n'avez jamais entendu parler d'Oscar Massin? lui dit le duc d'une voix incrédule.

- Non, je ne pense pas.

- Dans ce cas, allons découvrir ce qu'il a pour vous.

Il lui fit traverser la rue et l'entraîna vers une boutique dont les vitrines étaient grillagées de lourdes barres de fer. En y jetant un coup d'œil, Corinna comprit pourquoi.

Là étaient exposés, sur fond de velours noir, les bijoux les plus magnifiques qu'elle eût jamais vus. Il y avait une tiare en diamants surmontée d'énormes perles. Il y avait des broches de pierres précieuses, en forme de fleurs, d'épis de blé, de rameaux d'égantines et de brins de muguet, qui brillaient toutes d'un éclat iridescent.

Corinna n'eut pas le temps de tout voir, car le duc la fit entrer dans le magasin. On les conduisit dans un box où se trouvaient de confortables fauteuils en velours, et un vendeur en redingote leur demanda ce qu'il pourrait avoir l'honneur de leur montrer.

- Tout d'abord, répondit le duc, nous voulons une alliance.

Il y avait dans sa voix une intonation qui mit Corinna mal à l'aise. Elle

ne savait pas pourquoi, mais il lui semblait qu'il avait dit cela d'un ton provocant. On déposa sur la table devant eux un présentoir garni de bagues et le duc en choisit une qui était plus fine et étroite que ne le voulait la mode.

Corinna l'essaya, puis la reposa sur la table sans dire un mot.

- Je la prends, déclara le duc. Et maintenant, bien sûr, je voudrais un présent pour ma future femme.

Cette fois encore, Corinna perçut dans sa voix cette intonation qu'elle ne comprenait pas,

- Non, je vous en prie! s'écria-t-elle. Je vous en prie, ne m'offrez plus rien.

Il la regarda d'un air surpris avant de lui dire :

- Vous ne voudriez pas me faire croire que vous refuseriez un cadeau, un cadeau de mariage, de ma part?

- Vous m'en avez déjà tellement fait ..., répondit-elle, consciente que le vendeur les écoutait.

- Il vous faut des diamants, c'est essentiel. Vous savez bien, Corinna, que les diamants seront encore là quand toutes les autres choses que nous venons d'acheter seront passées de mode et auront été jetées.

Le vendeur, ravi, leur apporta des dizaines de présentoirs sur lesquels reposaient des broches, des colliers, des bracelets et des boucles d'oreilles, dont il vantait de façon tentante la beauté.

Corinna devait reconnaître qu'ils étaient tous splendides. Le dénommé Oscar Massin était visiblement un grand artiste.

Mais, d'autre part, elle répugnait terriblement à accepter du duc un présent aussi coûteux, tant qu'elle ne lui aurait pas avoué la vérité.

- Choisissez ce qui vous plaît, lui dit-il. Que pensez-vous de ce bouquet de lilas? La façon en est extraordinaire.

C'était une broche magnifique mais trop grosse, de l'avis de Corinna, et surtout beaucoup trop chère.

- ... A moins que vous ne préféreriez un bracelet?

Le duc en prit un que le mouvement fit scintiller et qui rappela à

Corinna les bracelets que portait la comtesse le soir de son arrivée, et ceux qui brillaient aux poignets blancs de la Païva.

- Puis-je choisir un bijou qui me ferait vraiment plaisir? demanda-t-elle spontanément.

- Bien sûr, répondit le duc. Je suis curieux de voir celui qui vous plaira.

Corinna tendit la main vers un présentoir que le vendeur avait écarté, et y prit une petite étoile de diamants. Elle était minuscule en comparaison des autres bijoux qu'ils avaient examinés.

- Puis-je avoir ceci comme ... cadeau de mariage?

Le duc la regarda droit dans les yeux d'un air étonné. Elle savait qu'elle l'avait surpris, mais sentait aussi qu'il y avait autre chose derrière son regard inquisiteur.

- Vous êtes vraiment obstinée et très astucieuse, lui dit-il de façon inattendue.

Les yeux de Corinna s'agrandirent de stupeur.

Elle aurait aimé lui demander ce qu'il entendait par là, mais il se tourna brusquement vers le vendeur.

- Je prends l'alliance et l'étoile.

L'employé s'apprêtait à apporter d'autres bijoux sur la table, mais le duc était déjà debout.

- Êtes-vous bien sûre que vous ne commettez pas une erreur? demanda-t-il à Corinna tandis qu'ils attendaient que leurs achats soient rangés dans les écrins en velours bleu dans lesquels étaient présentés tous les bijoux d'Oscar Massin.

- C'est vraiment ce qui me plaît le plus, répondit Corinna. Merci, merci beaucoup. Non seulement pour la broche, mais pour toutes les autres choses ravissantes que vous m'avez ... offertes.

- Je ne veux pas de votre gratitude, dit le duc d'un ton cassant.

Corinna le regarda d'un air désorienté.

- Mais je vous suis pourtant très ... reconnaissante, dit-elle au bout d'un moment. (Elle ajouta d'une voix douce :) Et c'est tellement

merveilleux de penser que ce soir, je serai votre ... femme. J'avais tellement ... peur de devoir retourner en Angleterre!

- En Angleterre ?

- Je vous expliquerai.

- Mais pas tout de suite, dit vivement le duc. Je pense, Corinna, qu'étant donné l'heure tardive je devrais vous conduire à l'hôtel où nous allons passer la nuit. Vos toilettes de chez Worth doivent vous y attendre et il serait bon que vous vous reposiez un moment.

Vous devez être fatiguée après les événements de la nuit dernière.

- Vous aussi, vous devriez vous reposer.

- J'espère que j'en trouverai le temps, répondit le duc d'un ton énigmatique.

Ils reprirent le phaéton pour remonter les Champs-Élysées.

Il y avait tant de sujets que Corinna aurait voulu aborder, mais c'était impossible en la présence du laquais. Elle voulait demander au duc pourquoi ils se mariaient à une heure si avancée de la nuit.

Elle désirait lui dire la vérité sur son identité, quoiqu'elle ne fût pas sûre d'en avoir le courage. Même maintenant, au tout dernier moment, il risquait, parce qu'elle était la sœur de David, d'insister pour qu'ils aient un mariage dans les règles.

Un mariage en Angleterre en présence de toute la haute société anglaise, de ses amis et relations, sans oublier la tante Matilda et l'oncle Hector.

Corinna frissonna à cette pensée.

Puis, comme si une lueur venait soudain éclairer les ténèbres de son angoisse, elle se dit que c'était merveilleux que lui, le duc de Milverton, désirât épouser une jeune fille qui, à sa connaissance, ne faisait pas partie de la noblesse, simplement parce qu'il l'aimait. Pouvait-il lui donner une meilleure preuve de la profondeur de ses sentiments qu'en se montrant prêt à faire d'elle, petite personne insignifiante, sa légitime épouse et à lui acheter tout ce dont elle avait besoin, sans poser de questions?

La seule pensée de cet amour désintéressé la bouleversait et faisait

fondre tout son être. Comme elle devrait être reconnaissante d'avoir trouvé un amour si parfait, si généreux, si pur que rien d'autre ne comptait!

- Merci, mon Dieu ... merci, murmura-t-elle tandis qu'ils roulaient sous le soleil.

Elle jeta un coup d'œil discret au duc. De profil, il avait une expression grave, presque sévère. Mais elle se souvint alors de la façon dont il l'avait tenue dans ses bras la veille au soir, en lui disant combien il l'aimait, du trouble et du ravissement qui les avaient saisis et dont la seule évocation la faisait frissonner.

Elle s'était sentie vibrer de tout son être au contact de ses lèvres et sous la force de son étreinte. « Je l'aime, se dit-elle, et il m'aime. Quelle preuve plus convaincante de son amour pourrait-il me donner qu'en faisant de moi sa femme? »

Le duc arrêta le phaéton devant un hôtel situé dans une des rues partant du haut des.

Champs-Élysées sur la gauche.

- Est-ce ici que nous allons passer la nuit? lui demanda Corinna qui se sentait un peu intimidée.

- Oui. C'est un endroit tranquille et confortable, répondit le duc d'un ton rassurant.

Il l'aida à descendre de la voiture, puis lui donna le bras pour lui faire passer la porte flanquée d'imposantes colonnes et la conduire dans la vaste entrée. L'employé de la réception se précipita au-devant d'eux.

- Bonjour, Votre Grâce, dit-il au duc en anglais. Votre suite vous attend. Tout a été fait exactement selon vos désirs.

A la grande surprise de Corinna, au lieu de monter avec elle, le duc prit sa main entre les siennes.

- Je viendrai vous chercher à 9 h 30. Entre-temps, essayez de vous reposer.

Avant qu'elle n'ait eu le temps de répondre, il s'éloigna et elle éprouva soudain un sentiment de profonde solitude, de peur indicible.

Lorsque l'employé de la réception l'eut conduite à ses appartements,

elle réussit à le remercier avec gentillesse et à faire bon accueil à la femme de chambre venue voir si elle pouvait ranger ses affaires. La suite était impressionnante avec son grand salon meublé dans le style Louis XIV.

Dans la chambre, il y avait un grand lit tendu de soie bleue, placé dans une alcôve, et les chandeliers posés de chaque côté représentaient des amours tenant des bougies; une lumière tellement plus douce que celle des lampes à gaz.

La pièce était encombrée d'une douzaine de grands cartons venant de chez Worth et d'innombrables paquets de toutes sortes et de toutes tailles livrés par les autres boutiques où ils s'étaient rendus.

Corinna se souvint alors que, pour autant qu'elle sût, le duc ne s'était pas occupé d'aller faire prendre ses bagages. Mais c'était sans grande importance et cela pouvait attendre à demain, car il lui avait acheté une magnifique trousse de toilette garnie.

Elle ne contenait pas seulement des brosses, des peignes, des flacons de parfum et de lotions de toutes sortes. mais également un étui en verre renfermant une brosse à dents. La femme de chambre se mit à débiller ses paquets et comme la chambre était pleine de cartons et de papier de soie, Corinna retourna dans le salon.

Les rayons chauds et dorés du soleil entraient à flots par les fenêtres, d'où l'on avait la vue la plus magnifique qu'elle eût jamais contemplée. L'hôtel étant situé près de l'Arc de Triomphe, cette vue s'étendait sur des kilomètres, découvrant la Seine argentée qui serpentait entre ses ponts, les jardins des Tuileries. le grand obélisque de la Place de la Concorde et les toits gris de Paris.

Ceux-ci se prolongeaient à perte de vue et avaient un air romantique, fascinant et quelque peu mystérieux qui donnait envie à Corinna de connaître les secrets qu'ils cachaient. Après être restée un long moment devant la fenêtre, elle alla s'étendre sur un confortable divan.

Le duc aurait tellement de choses à lui raconter et tant à lui apprendre!

Tandis qu'elle pensait à lui, ses yeux se fermèrent et elle s'endormit.

Corinna était prête depuis longtemps lorsqu'un chasseur vint lui annoncer à 9 h 30

précises que le duc l'attendait en bas. Elle se regarda une dernière fois

avant de quitter la pièce. Pour la cérémonie, elle avait choisi une robe de tulle rose pâle ornée de bouquets de petites roses à demi ouvertes, qui s'évasait vers l'arrière en une énorme tournure et faisait ressortir les courbes harmonieuses de son corps svelte, sa taille fine et sa poitrine menue.

Corinna avait pensé porter une robe blanche; il y en avait une magnifique en dentelle et tulle blancs chez Worth. Mais lorsqu'elle avait chuchoté à l'oreille du duc:

« Porterai-je cette robe, ce soir? »

Il l'avait longuement dévisagée de ses yeux gris au regard impénétrable, avant de répondre; « Le blanc me paraît peu approprié. »

Elle n'avait pas compris ce qu'il voulait dire. Mais au moment où elle allait lui demander de s'expliquer, M. Worth avait attiré l'attention du duc sur une autre robe en taffetas' bleu myosotis, et, ensuite, elle n'avait plus eu l'occasion d'en reparler.

Corinna s'était toujours imaginé qu'elle se mariait en blanc, mais elle supposait soit que le duc ne trouvait pas cette couleur convenable pour un mariage secret, soit que le modèle lui paraissait trop recherché pour l'occasion. Elle ignorait la raison précise de son refus. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'il ne voulait pas de cette robe et qu'elle devait donc en choisir une autre.

Il y avait, assortie à la robe rose pâle, une couronne de boutons de roses, que Corinna posa au sommet de sa tête en mêlant les rubans qui la tenaient à ses boucles blondes.

Elle paraissait très jeune et innocente, ainsi, et devant son incroyable beauté le duc, qui la regardait descendre l'escalier, retint sa respiration.

Lorsqu'elle s'approcha de lui, il remarqua dans ses yeux une expression d'émerveillement et de confiance totale.

- Vous êtes-vous reposée? lui demanda-t-il.

Corinna trouvait cette question sans importance. Ils se regardaient tous deux et leurs cœurs se disaient d'autres mots, des mots qui étaient trop secrets et trop merveilleux pour être prononcés en public.

- Oui, oui, répondit-elle d'un ton vague:

Ils se dirigèrent sans plus parler vers la voiture qui attendait devant l'entrée de l'hôtel.

C'était le landau dont s'était servi le duc la veille au soir et, comme s'il avait prévenu ses désirs, il l'avait fait décapoter.

Corinna se sentit envahie d'un bonheur indicible.

Elle était auprès du duc et, une fois installés dans le landau. il lui avait pris la main.

Elle -avait tant envie de lui parler, mais, à sa grande déception, il avait choisi comme restaurant *Aux trois frères provençaux*.

Dès qu'elle entra dans la grande salle inondée de lumière et décorée d'une multitude de fleurs, elle trouva que c'était un endroit chic, peut-être, mais trop bruyant pour son goût. Il y avait là des douzaines de jolies femmes vêtues de toilettes somptueuses et parées de bijoux de prix.

On entendait sans cesse sauter des bouchons de champagne et les tables semblaient crouler sous le poids des pêches de serre, des bouquets de fleurs exotiques et des assiettes si fines et joliment décorées qu'on eût dit des œuvres d'art.

Sur l'estrade se succédaient des chanteurs d'opéra, des musiciens jouant en solo ou de petits orchestres. Cette fois encore, le duc commanda un repas très copieux dont Corinna était certaine de ne pas arriver à bout, et on leur servit du champagne doré et pétillant dans des coupes en cristal.

- A notre santé et à notre bonheur! dit le duc en levant la sienne.

- A notre ... amour, murmura Corinna, mais elle eut l'impression qu'il ne l'avait pas entendue.

Pendant le repas, elle acquit la certitude qu'un malaise s'était glissé entre eux.

Le duc avait un comportement étrange, qu'elle ne comprenait pas mais dont elle était très consciente. Il lui faisait des compliments, lui parlait quand il n'y avait pas d'amuseurs pour les divertir, quelquefois un peu cruellement aux dépens d'autres convives.

Il lui raconta aussi l'histoire du restaurant.

Mais Corinna avait pourtant le sentiment que tout cela sonnait faux, que tous deux tenaient un rôle dans une pièce et que rien de ce qu'ils disaient ou faisaient n'était réellement sincère, qu'ils jouaient la comédie. Le duc redemanda du champagne alors qu'elle-même avait à peine trempé ses lèvres dans son verre.

Elle se rendait compte qu'il buvait beaucoup, alors que tous les plats qu'il avait commandés repartaient les uns après les autres, presque intacts. « Peut-être est-il nerveux, se dit-elle. Comme moi. »

Cette pensée lui réchauffa le cœur et l'attendrit.

Après tout, il agissait de façon téméraire et peu conventionnelle en se mariant à l'étranger sans avertir sa famille et ses amis. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce qu'il fut nerveux à l'idée de rentrer en Angleterre avec une jeune femme dont ils n'avaient jamais entendu parler.

Elle connaissait suffisamment la haute société pour imaginer combien de haussements de sourcils et de commentaires à mi-voix il y aurait lorsque la nouvelle se répandrait que le duc de Milverton, cet homme séduisant et riche, qui représentait un si bon parti, avait épousé une miss Vern, une inconnue sans fortune et sans titre.

« C'est tellement merveilleux de sa part ! », se dit Corinna.

Elle essayait de ne pas penser à ce qui n'allait pas, bien que son bonheur ne fût pas aussi complet qu'elle l'aurait souhaité.

Le duc regarda sa montre pour la troisième fois avant de déclarer:

- Nous pouvons y aller.
- Quelle heure est-il? lui demanda Corinna.
- Près de 11 h 30. Notre petite cérémonie doit avoir lieu à minuit moins le quart.

Il paya l'addition et ils quittèrent le restaurant. Lorsqu'ils se retrouvèrent dans le landau découvert, Corinna murmura:

- Vous ne m'avez pas dit où nous allons nous ... marier.
- Mon ami le vicomte de Groncourt a fait le nécessaire pour que nous puissions utiliser la chapelle privée de la maison de son oncle.
- Comme c'est gentil de sa part! s'exclama Corinna.

- Son oncle est malade et vit dans le sud de la France. La maison est fermée et la chapelle n'a pas servi depuis longtemps. Mais, naturellement, c'est une chapelle consacrée où l'on peut célébrer des mariages. J'ai pensé que ce serait ce que vous souhaiteriez.
- Absolument. C'est merveilleux que vous ayez pu tout organiser ainsi.
- Cela n'a pas été difficile.

Le duc regardait droit devant lui et... cette fois-ci, il n'avait pas pris la main de Corinna.

Elle se sentait seule et effrayée. Il y avait vraiment quelque chose qui n'allait pas, quelque chose qu'elle ne comprenait pas.

- Êtes-vous ... tout à fait ... sûr ? balbutia-t-elle après un moment de silence.

- Sûr de quoi?

- Que vous ... voulez m'épouser?

C'était une question pathétique, le cri d'un enfant qui avait soudain peur du noir.

- Je vous veux. comme je vous l'ai dit hier soir.

- Je vous ... aime, murmura Corinna.

- Alors, pourquoi devons-nous nous marier ainsi à la hâte?

- Je n'aurais pas pu rester à Paris, autrement ... il me semble. J'aurais été obligée de partir aujourd'hui.; Je n'avais aucun endroit où ... aller.

Pourquoi ne lui tenait-il pas la main et ne la rassurait-il pas sur son amour ? Il avait eu un comportement étrange toute la journée. Peut-être était-ce parce qu'ils étaient tous deux très fatigués. Pourtant, il paraissait très différent de l'homme qui lui avait procuré une telle extase et une joie aussi profonde la veille au soir.

Après avoir descendu une large avenue, la voiture s'engageait maintenant dans l'allée d'une grande maison.

Tous les volets étaient clos et, dans l'obscurité, le bâtiment paraissait terriblement imposant, austère et un peu effrayant.

- Est-ce ... ici? demanda Corinna d'une voix tremblante.

Le duc se tourna vers elle au moment même où les chevaux s'immobilisaient.

- Souhaiteriez-vous faire marche arrière au dernier moment?

- Non ... non ... bien sûr, répondit Corinna en cherchant son regard. Je veux ... vous épouser ... vous le savez. Simplement ... je suis un peu ... nerveuse.

- Je me demande bien pourquoi? dit le duc d'un ton sarcastique.

Il l'aida alors à descendre de la voiture. Un serviteur ouvrit la porte d'entrée. Le couloir était mal éclairé et on sentait que la maison n'avait pas été habitée depuis longtemps.

- Si vous voulez bien me suivre, Votre Grâce. Le pasteur vous attend.

Le serviteur les conduisit à travers la maison jusqu'à une grande porte ornée de clous en cuivre, qui menait à la chapelle. L'endroit consacré au culte n'était qu'une petite pièce.

comme de nombreuses familles anciennes en avaient adjoint à leur hôtel particulier ou à leur château à la campagne.

Six cierges brûlaient sur l'autel qui n'était ni fleuri ni recouvert d'une nappe brodée. Au milieu du chœur se tenait un jeune pasteur en surplis blanc. Le duc et Corinna s'immobilisèrent sur le seuil. La chapelle était remplie d'ombre et il y régnait une forte odeur de ténèbres et de poussière.

Inconsciemment, Corinna posa sa main sur le bras du duc comme pour y trouver protection. Il baissa les yeux sur elle. Il faisait trop sombre pour qu'elle pût discerner l'expression de son visage, mais elle eut l'impression qu'il était sur le point de lui dire quelque chose.

Mais il se redressa et la conduisit vers l'autel. Elle eut alors un instant de folle panique.

« Je me marie, se dit-elle. A un homme que je ne connais pas ... un étranger. Un homme qui ne sait rien de moi. C'est de la folie. je ne peux pas faire cela! »

Comme s'il savait ce qu'elle ressentait, le duc posa sa main sur la sienne et ce contact la fit frémir d'émotion. C'était l'homme qu'elle aimait, l'homme qui, la veille au soir, lui avait fait connaître une extase presque divine.

Pourquoi aurait-elle peur, maintenant?

Le pasteur parlait anglais avec un accent français à peine perceptible. Il lut lentement l'office du mariage, semblant prendre plaisir à prononcer ces belles paroles.

« Je me marie, se répétait Corinna tout en faisant les réponses. Et désormais tout ira bien. Je n'aurai plus de raisons d'avoir peur. »

En même temps, elle avait le sentiment de se mouvoir dans un rêve et la sensation que lui procurait l'anneau passé à son doigt lui paraissait irréelle. La cérémonie terminée, le duc l'emmena hors de la chapelle et lui fit traverser la maison pour rejoindre la landau qui les attendait.

Elle regrettait de n'avoir pas demandé à ce qu'il fût refermé; le duc aurait alors pu la prendre dans ses bras. Cependant, sans attendre qu'il fasse un geste, elle glissa sa main dans la sienne.

- Nous sommes ... mariés, murmura-t-elle.
- Vous êtes heureuse? Vous avez eu ce que vous désiriez?
- Je suis heureuse parce que nous sommes ... ensemble.

L'Hôtel de la Grand-Place n'était pas très éloigné. Cette fois-ci, lorsqu'ils y arrivèrent, le duc l'escorta en haut de l'escalier et ouvrit la porte de la suite.

Les fleurs emplissaient l'air du salon de leur parfum. Il y avait des vases de roses et d'œillets roses sur toutes les tables,

Près d'un seau à glace contenant deux bouteilles de champagne était posé un petit bouquet de boutons de roses.

- Votre bouquet! s'exclama le duc. J'aurais dû penser à le faire prendre avant que nous n'allions à la chapelle.
- Ces fleurs sont magnifiques ... Merci.

Corinna leva les yeux vers lui, espérant qu'il la prendrait dans ses bras, brûlant du désir

- un désir ardent qu'elle n'avait encore jamais connu - de sentir ses lèvres sur les siennes.

Mais le duc ne semblait pas comprendre ce qu'elle attendait. Il prit

dans le seau une bouteille de champagne et en remplit deux coupes. Corinna se détourna alors pour s'approcher de la fenêtre ouverte. La vue lui avait paru fantastique dans l'après-midi, mais, en cet instant, elle la trouvait encore plus saisissante.

Partout brillaient des lumières. Les lumières qui s'étendaient tout le long des: Champs-Élysées, celles de la place de la Concorde; celles des ponts de la Seine et les petits points rouges et verts caractéristiques des péniches qui descendaient lentement le fleuve.

Corinna leva la tête vers le ciel.

Les mêmes étoiles brillantes qui avaient scintillé pour eux la veille, pendant qu'ils se chuchotaient des mots d'amour dans le Bois, clignotaient au-dessus d'elle.

« Chaque étoile est un vœu, pensa-t-elle. Cette nuit plus que toute autre nuit, il faut que j'attache un vœu à l'une d'elles. »

Elle formula silencieusement son vœu et sentit un petit frisson la parcourir en se rendant compte que le duc l'avait rejointe à la fenêtre.

Il était juste derrière elle.

- A quoi pensez-vous? lui demanda-t-il en regardant la courbe ravissante de son cou et la perfection de ses traits qui se profilaient sur le fond du ciel.

- J'adressais un vœu ... à une étoile. C'est ma nourrice qui m'avait appris à le faire lorsque je désirais quelque chose très vivement. Je pense que toute femme formule un vœu spécial le soir ... de son mariage. Ma mère m'a dit quel avait été ... le sien et je suppose ... que votre mère en a fait un ... elle aussi.

Après un moment de silence, le duc lui dit soudain d'une voix dure:

- Cela suffit ! Cette farce a assez duré ! Il est temps d'avouer la vérité!

Cortnna tourna vers lui des yeux emplis de stupéfaction.

- La ... vérité? répéta-t-elle d'un air ahuri.

- Oui, la vérité. J'avais l'intention de continuer à jouer cette comédie ridicule jusqu'à demain, mais je me taisais et voilà que vous blasphémez contre ma mère et tout ce qui, à mes yeux, est le plus sacré. Cessez de faire semblant, Corinna. Je vous assure que c'est

inutile, car je sais très bien qui vous êtes!

- Vous ... savez? s'exclama Corinna, surprise.

- Oui. Je vous ai vue le soir de mon arrivée à Paris. Je vous ai vue sortir de *La Maison Delphine*. j'ai entendu mon ami Jacques de Groncourt vous proposer sa voiture pour vous conduire rue du Faubourg-Saint-Honoré. (Il fit une pause avant de poursuivre

:) Figurez-vous que je suis au courant de la supercherie depuis le début. Croyez-vous réellement que je me sois laissé tromper par votre prétendue innocence, par votre comportement de modeste petite gouvernante?

Le duc eut un rire désagréable.

- Vous êtes une actrice extraordinaire, je vous le concède, Corinna, extraordinaire !

Vous gagneriez des fortunes si vous faisiez du théâtre ! Mais vous êtes-vous véritablement imaginé que je ne trouverais pas suspecte une gouvernante habillée par Worth, portant des toilettes qui doivent avoir coûté beaucoup plus d'argent que n'en pourrait gagner un véritable professeur en un an? Non, ma chère, vous avez été très habile, mais pas suffisamment! (Il rit à nouveau.) Vous avez cependant beaucoup de talent. Et vous auriez pu duper un homme qui se serait laissé ensorceler par votre beauté, qui vous aurait écoutée avec adoration et aurait pris pour argent comptant toutes ces innocentes petites réflexions, destinées uniquement à le tromper. Mais, moi, je savais que vous n'étiez qu'une menteuse !

Le duc lui cracha presque ces derniers mots au visage.

- ... Une menteuse! Une tricheuse qui a comploté avec la comtesse et n'a pas hésité à se servir d'un enfant de six ans! D'un enfant qui devait me frustrer malhonnêtement de mon héritage et de mon titre, tout comme mon frère s'est laissé amener par ruse au mariage, ce qui l'a conduit à la mort, parce qu'il ne savait pas à quel genre de femme il avait affaire !

- Que ... dites-vous? demanda Corinna, des larmes dans la voix.

- Je dis, ma chère, que vous avez essayé de me tromper, mais que vous n'y êtes pas parvenue. Vous êtes trop jeune pour avoir été mêlée au piège auquel mon frère s'est laissé prendre, mais vous avez

certainement joué votre rôle dans celui qui m'était destiné!

- Mais ... de quoi parlez-vous?

- Comme si vous ne le saviez pas! Seulement voilà, je me suis montré plus fin que vous, ne vous faites aucune illusion là-dessus! Votre jeu était remarquable, aussi parfait que la représentation que le jeune acteur de la Comédie-Française nous a donnée ce soir en nous mariant, comme vous l'avez cru !

Il y eut un long silence.

Puis Corinna demanda d'une voix à peine audible:

- Voulez-vous dire ... , voulez-vous ... dire que ... nous ne sommes pas mariés?

- Bien sûr que non, nous ne sommes pas mariés ! Croyez-vous vraiment que j'allais me laisser prendre à cette question ingénue or Veuillez me dire ce que je dois faire?

Pensiez-vous réellement que j'étais assez naïf pour vous donner mon nom, pour faire de vous ma femme? Non, ma chère, je ne suis pas aussi bête que cela!

Tout en parlant, il baissa les yeux sur elle. Elle était très pâle sous le clair de lune.

- Ne soyez pas ainsi atterrée! Vous avez encore sauvé pas mal de choses du naufrage de votre grande ambition. Je vous veux et nous serons très heureux ensemble. Je saurai me montrer généreux: je pense, d'ailleurs, vous en avoir donné la preuve cet après-midi. Demain, nous retournerons acheter ces gros diamants scintillants, que vous avez si habilement refusés pour pouvoir continuer à jouer votre rôle de jeune fille innocente tant que vous n'auriez pas la bague au doigt!

Le duc se dirigea vers la table et y prit une coupe de champagne.

- Venez! dit-il. Oublions toutes ces choses désagréables et amusons-nous. Comme je vous l'ai déjà dit, nous connaissons ensemble, j'en suis sûr, bien des heures de plaisir et de gaieté, et lorsque notre liaison sera terminée, je vous promets que je subviendrai largement à vos besoins.

Il approcha la coupe de ses lèvres, puis d'un geste brusque, en but tout

le contenu. Il prit la bouteille de champagne dans le seau, remplit à nouveau son verre et s'aperçut alors qu'il était seul dans la pièce.

Corinna s'était enfuie vers la chambre, dont elle avait refermé la porte derrière elle.

« Elle va bouder un moment, se dit le duc. Après avoir usé de tout son talent pour jouer la comédie, on comprend qu'elle soit humiliée de s'être fait prendre en défaut. »

Sa bouche était tordue en un sourire cynique tandis qu'il buvait une autre coupe de champagne, plus lentement que la précédente.

Après avoir de nouveau rempli son verre, il se dirigea vers la fenêtre, se surprenant à évoquer l'expression atterrée de Corinna pendant qu'il l'invectivait.

Il s'était contenu toute la journée et il se sentait immensément soulagé d'avoir pu exprimer ce qu'il avait sur le cœur. Il avait déjà sa revanche contre l'un des membres du complot. Toutefois, il aurait préféré s'en prendre à Lucille plutôt qu'à Corinna.

« Tant pis, se dit-il. Son tour viendra également. »

Il traversa la pièce pour aller frapper à la porte de communication.

- Sortez, Corinna. Allons, soyez bonne joueuse! Vous verrez tout cela d'un autre œil lorsque le premier choc sera passé. Venez boire une coupe de champagne avec moi et je vous demanderai pardon de m'être montré désagréable, si c'est ce que vous désirez.

Il n'obtint pas de réponse. Il frappa de nouveau sans résultat, puis, après un moment, il mit la main sur la poignée. Il s'attendait plus ou moins à trouver la porte fermée à clé, mais elle s'ouvrit.

Il jeta un coup d'œil à l'intérieur de la pièce. Il n'y avait personne et il vit simplement, sur la coiffeuse, deux objets qu'il reconnut. Une alliance en or et une petite broche de diamants en forme d'étoile.

Chapitre 10 :

Corinna traversa la pelouse en direction du par-terre de lis.

Elle portait une robe de mousseline blanche très simple qu'elle avait faite elle-même.

Elle aurait dû être en noir, mais David lui avait dit:

- Je ne peux pas supporter les vêtements de deuil et je suis certain que papa n'aurait pas souhaité, lorsque nous sommes dans l'intimité, te voir ressembler à un misérable petit corbeau tout noir !

Elle avait essayé de rire et il ne s'était pas rendu compte de l'effort qu'elle avait dû faire pour esquisser un sourire. En passant devant les rosiers entourant le vieux cadran solaire, elle.

perçut leur parfum et ne put s'empêcher de remarquer qu'il y avait de nombreux boutons de roses.

Elle voulut s'obliger à ne pas penser aux roses disposées dans le salon de l'hôtel situé près des Champs-Élysées et à la douceur de leur parfum, qui la hantait à tel point qu'elle croyait ne jamais pouvoir s'en libérer.

Des roses et des œillets roses !

Elle comprenait, maintenant, pourquoi le duc avait choisi cette couleur. A cette seule pensée, elle sentait douloureusement ses joues pâles s'empourprer. Elle comprenait aussi pourquoi il lui avait dit qu'une robe de mariée blanche serait « peu appropriée ».

C'était sans doute le désir instinctif de se conformer à ses souhaits qui l'avait conduite à choisir la robe de tulle rose qu'elle avait laissée à terre dans la maison de la comtesse, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Elle s'était enfuie comme une folle de *l'Hôtel de la Grand-Place*, incapable d'entendre plus longtemps le duc lui parler de cette voix dure et mordante ou d'écouter ses insultes moqueuses, qui semblaient la paralyser comme des coups de poing qui auraient figé son sang dans ses veines. Elle s'était demandé avec anxiété où elle pourrait bien aller.

L'un des chasseurs avait fait venir une voiture de louage et, tandis qu'il attendait ses instructions, elle s'était souvenue que ses bagages se trouvaient toujours dans l'entrée de la maison de la comtesse. Elle ne pouvait absolument pas rentrer en Angleterre vêtue d'une robe de tulle rose, sans même une cape!

Tout ce qu'elle avait sur elle était son réticule, qu'elle avait pris à la hâte sur la coiffeuse et qui, heureusement, contenait tout son argent. Elle donna l'adresse de la comtesse, puis se laissa aller contre les coussins de la voiture et ferma les yeux; toutes les veines de son corps battaient à se rompre et la douleur intense qu'elle ressentait n'était pas

seulement morale, mais physique.

Comment aurait-elle imaginé qu'il pût lui arriver une chose aussi cruellement humiliante?

Comment aurait-elle pu savoir que son amour pour le duc et l'amour de celui-ci pour elle, auquel elle avait cru de tout son cœur et de toute son âme, n'étaient, en fait, qu'une illusion?

Quand la voiture arriva devant la maison de la comtesse. Corinna pensait demander à l'un des valets de charger ses bagages. Mais ne voyant que très peu de lumière dans l'entrée et aucun laquais dans les environs, elle en conclut que la comtesse 'devait être absente.

Elle sortit donc de la voiture et demanda Francine.

Lorsque celle-ci descendit l'escalier en courant, elle s'approcha d'elle, heureuse de trouver quelqu'un de familier, quelqu'un qui n'avait pas changé sans crier gare .

- Mademoiselle! Que vous est-il arrivé? s'exclama Francine en voyant le visage de Corinna.

- Il faut ... que je rentre ... en Angleterre immédiatement. Je suis venue chercher mes bagages, mais serait-il possible de me changer?

- Bien sûr, mais êtes-vous certaine d'être dans votre état normal? Vous avez l'air souffrante: on dirait que vous allez vous évanouir.

Corinna ne répondit rien; elle se laissa conduire par Francine au premier étage. Elle fit ensuite monter l'une de ses malles, d'où elle sortit l'autre robe noire que Jeanne y avait pliée.

Francine lui proposa une tasse de café ou un verre de cognac, mais Corinna refusa les deux. Tandis qu'elle ôtait sa robe de tulle rose, elle demanda :

- Francine, dites-moi, quel rapport existait-il entre le frère du duc et Madame?

Francine hésita un instant avant de répondre.

- Ils ont été mariés pendant quelque temps, trois semaines seulement, et M. Warde a été tué dans un duel.

- Mariés? s'exclama Corinna.

Elle comprenait maintenant ce que le duc avait voulu dire lorsqu'il l'avait accusée d'un ton si cassant d'avoir essayé de le tromper en se servant d'un enfant de six ans. La comtesse devait lui avoir dit que Pierre était le fils de son frère et que, si elle arrivait à le prouver, il perdrait à la fois son titre et sa fortune.

« Ce n'est pas étonnant qu'il ait été furieux ! Pensa-t-elle. Mais pourquoi était-il convaincu que j'étais mêlée à cette histoire ? »

Elle finit de s'habiller et mit sa lourde cape de voyage sur ses épaules.

- Il y a autre chose que j'aimerais savoir, Francine, reprit-elle d'un ton hésitant.

Qu'est-ce que c'est que.... la Maison de Delphine ?

- Qui vous a parlé d'un endroit pareil, mademoiselle? *La Maison Delphine* est un lieu de plaisir où les hommes viennent se divertir avec de jolies femmes. C'est une maison de première classe, mais une jeune dame ne devrait pas parler d'un endroit aussi mal famé.

- Et les... femmes qui sont là-bas? demanda Corinna à voix basse. Ce sont des ...

prostituées?

- Des cocottes, elles aussi de première classe.

Corinna ferma les yeux un moment.

Elle ne comprenait que trop bien ce que le duc pensait d'elle. Elle saisissait maintenant toute la portée de ses paroles et la raison pour laquelle il lui avait parlé ainsi.

Pendant toute la durée du voyage extrêmement inconfortable qu'elle fit dans des wagons de train bondés, sur la mer démontée et dans la voiture de louage qui la conduisit enfin chez elle, elle ne fit que penser au mépris contenu dans la voix du duc. Et à la raison pour laquelle il avait choisi des fleurs roses pour décorer le salon de leur suite d'hôtel.

Corinna était parvenue sans s'en rendre compte devant le parterre de lis. Des douzaines de lis blancs qui venaient de s'ouvrir se détachaient majestueusement sur le fond de feuillage sombre des bosquets. C'était la partie du jardin que préférait sa mère et l'époque de l'année où Corinna sentait à chaque fois qu'il y avait un message spécial pour elle dans le parfum exotique et tenace de ces fleurs qui symbolisaient la

pureté.

Elle se mit à en cueillir une brassée. C'était un samedi et, le soir même, elle irait les disposer sur l'autel de la petite église où elle avait été baptisée et avait cru pendant longtemps qu'elle se marierait. En pensant au mariage, elle sentit une douleur vive lui transpercer le cœur comme une épée.

« Jamais! se dit-elle, jamais je ne me marierai! Plus jamais je ne ferai confiance à un homme! »

Elle entendit une petite toux sèche et se retourna.

Le vieux Winch l'avait rejointe sans qu'elle s'en aperçoive.

- Un monsieur vous demande, milady.

- C'est sans doute Mr Ashton. David m'a dit qu'il risquait de nous rendre visite cet après-midi et que je devais lui demander de revenir demain.

- A quelle heure M. le comte doit-il rentrer, ce soir ?

- Il m'a affirmé qu'il serait de retour pour le dîner. Mais vous savez comme moi qu'il y a de fortes chances pour qu'il soit en retard.

- Vous direz donc à Mrs Soames de prévoir le repas une demi-heure plus tard que d'habitude.

- Je le lui dirai, milady.

- Et demandez-lui de ne pas oublier les asperges. Vous savez comme il les aime!

Winch sourit.

- Cela a toujours été le légume préféré de Mr David, milady, et Mrs Soames n'avait pas oublié. En fait, je sais qu'elle a passé la journée à composer un des menus favoris de M. le comte.

- Il sera ravi. Il m'a dit qu'à l'étranger la nourriture était épouvantable; c'est pourquoi il a tant maigri. Nous devons essayer de lui faire reprendre un peu de poids, Winch!

- Ce n'est pas Mr David qui en aurait besoin. C'est vous, milady. Pas plus tard qu'hier soir, j'ai remarqué que vous mangiez comme une

petite souris.

Winch parlait avec la familiarité affectueuse des vieux serviteurs.

- Je n'ai pas ... très faim, ces temps-ci, murmura Corinna.

- Vous vous laissez dépérir, oui! Avec le retour de Mr David, nous pensions que vous seriez très heureuse, milady.

- Mais je le suis! je le suis! s'exclama Corinna. Vous ne pouvez pas savoir, Winch, la joie que j'ai ressentie en Je voyant lorsque je suis arrivée, mercredi dernier. Pendant un moment, j'ai cru rêver.

- C'était pourtant bien lui! Mr David m'a dit qu'il s'était mis en route dès qu'il avait reçu votre lettre lui annonçant la mort de feu M. le comte.

- Oui, je sais, répondit Corinna. (Ayant déjà entendu ces réflexions une douzaine de fois. elle ajouta :) J'arrive, Winch. J'ai déjà là presque assez de lis pour fleurir l'église.

Dites à Mr Ashton que je ne le ferai pas attendre longtemps.

- Très bien, milady.

Le vieux serviteur s'éloigna de son pas traînant et fatigué.

Après avoir complété de trois lis splendides le bouquet qu'elle tenait dans les bras, elle retraversa lentement la roseraie. Elle essayait de ne pas penser à cette chambre d'hôtel près de l'Arc de Triomphe et au bouquet de roses posé sur la table à côté du seau à champagne en argent. Elle entra dans le salon par la porte-fenêtre.

Un homme se tenait devant la cheminée et elle ne put distinguer aussitôt son visage parce que le soleil l'avait ébloui.

- Je crains fort. Mr Ashton, que vous ne vous soyez dérangé inutilement. Mon frère ...

Elle se tut soudain.

Ce n'était pas Mr Ashton. mais quelqu'un d'autre. Un homme dont la vue fit bondir son cœur dans sa poitrine et la suffoqua au point que sa voix s'étrangla.

Le duc paraissait plus imposant et plus beau encore qu'elle n'en avait le souvenir.

Leurs regards se croisèrent et, pendant un instant, ils furent tous deux incapables de faire le moindre mouvement.

Corinna n'avait aucune idée de l'image saisissante de beauté qu'elle offrait.

A contre-jour dans sa robe blanche, sa chevelure blonde formant un halo autour de son pâle visage, son gros bouquet de lis blancs serré sur le cœur, on aurait dit une vierge sortie d'un vitrail.

- Vous êtes Corinna Vernon? lui demanda le duc de sa voix grave qui semblait vibrer dans l'air.

- Oui... Oui.

Après quelques secondes de silence, il reprit:

- Votre frère s'appelle David Vernon. Il était à Oxford avec moi.

- Oui. Je le ... savais.

- Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

- Je pensais que ... si je le faisais ... vous m'obligeriez à rentrer en Angleterre.

- Je comprends que vous ayez éprouvé ce sentiment au début. Mais, après, pourquoi ne vous êtes-vous pas confiée à moi?

- J'étais en deuil de mon père.; cela aurait voulu dire que nous étions ... obligés d'attendre ... un an.

Le duc prit un moment avant de répondre dans un souffle:

- Cela me paraît vraisemblable.

- Comment ... m'avez-vous ... retrouvée?

- J'ai obtenu de la domestique, Francine, le nom de l'orphelinat. J'y suis allé pour m'enquérir de la gouvernante du nom de Cora Vern qui avait été envoyée en France.

L'intendante m'a dit qu'elle ne connaissait pas cette personne mais que, peut-être lady Corinna Vernon, qui avait répondu à la lettre, pourrait me renseigner.

Corinna ne dit rien. Elle s'avança dans la pièce et déposa les lis sur une table, comme s'ils étaient soudain devenus un fardeau insupportable.

Elle resta les yeux baissés à contempler les fleurs.

- Cependant, reprit le duc, avant de rentrer en Angleterre pour me rendre à l'orphelinat, je suis allé à *La Maison Delphine*. Là encore, on m'a dit qu'on ne connaissait personne du nom de Cora Vern. J'étais prêt à mettre la maison à sac lorsqu'une certaine Yvette m'a parlé d'une aimable jeune fille anglaise qui lui était venue en aide pendant la traversée de la Manche. (Après un long silence, il ajouta d'un ton implorant :) Me pardonnerez-vous, Corinna?

- Comment avez-vous pu penser que j'étais .. une de ces ... femmes !

- Vous vous imaginez bien que je me suis moi-même posé la question une centaine de fois, répondit le duc, la gorge sèche. Mon cœur et mon instinct profond me disaient que vous étiez aussi pure et innocente que vous le paraissiez. Mais mon cerveau me traitait de fou, m'accusait de refuser l'évidence. Corinna, vous devez ... vous devez me pardonner.

Il la vit respirer profondément.

Elle lui dit alors d'une voix dénuée de toute expression.

- Maintenant que vous savez ... qui je suis, Votre Grâce, laissez-moi, je vous en prie.

- Il faut que vous compreniez ... , commença à dire le duc.

- Nous n'avons rien à nous dire, l'interrompit-elle. Je ne peux que vous prier d'oublier ce qui s'est passé, comme j'essaierai moi-même de le faire.

- Pouvez-vous oublier aussi facilement?

- J'essaierai, répondit Corinna avec fermeté. Et maintenant, si vous voulez bien ... me laisser.

- Il faut que je vous parle, insista le duc.

Corinna releva la tête. Elle était très pâle, mais sa voix était claire et assurée lorsqu'elle déclara :

- Je suis seule dans la maison, en dehors de quelques serviteurs âgés. Je ne peux donc que vous prier de bien vouloir partir. Je n'ai aucun

moyen de vous y contraindre.

- Êtes-vous sûre que c'est bien ce que vous désirez ?

- Tout à fait sûre.

Le duc chercha en vain sur son visage un signe de douceur, de miséricorde, mais l'expression qu'il lut dans ses yeux était dure et inflexible.

Ce n'était pas la Corinna qu'il avait connue. Il se redressa.

- Vous vous rendez bien compte que je ne peux aller à l'encontre de vos désirs, lui dit-il d'un ton de désespoir.

Il fit demi-tour et se dirigea vers la porte.

Ce n'est qu'au moment où il l'atteignait et qu'il tendait la main vers la poignée qu'il perçut un mouvement derrière lui. Il entendit alors une petite voix murmurer tout bas:

- Il y a une chose qu'il faut que je sache ...

Le duc ne se retourna pas; il s'immobilisa, tous les muscles tendus.

- La nuit... dans le Bois. Est-ce que tout ce qui s'est passé ... tout ce que vous m'avez dit. n'était que ... mensonges?

Le duc fit volte-face.

Il ignorait que les yeux d'une femme pouvaient refléter une telle souffrance.

- Je vous jure, Corinna, lui dit-il d'une voix rauque, sur tout ce que j'ai de plus sacré, sur la mémoire même de ma mère, que tout ce que je vous ai dit cette nuit-là était sincère. Je vous aimais de tout mon cœur, de tout mon être. comme je vous aime maintenant.

Corinna leva vers lui un regard éperdu, cherchant à lire dans ses yeux la vérité.

Quelque chose sembla alors se briser en elle, elle porta les mains à son visage et éclata en sanglots. Le duc se précipita vers elle et la serra dans ses bras.

- Ma chérie, mon amour, ma bien-aimée, murmura-t-il.

Il comprit qu'elle ne pouvait pas l'entendre, car ses sanglots étaient si violents qu'elle en tremblait de la tête aux pieds. Le choc et la souffrance qu'elle avait connus ces derniers jours avaient enfin eu raison d'elle et elle se laissait aller aux larmes avec un abandon total.

Le duc la souleva et l'emporta vers un divan sur lequel il l'assit en la gardant dans ses bras et en la berçant comme une enfant. Elle pleura longtemps contre son épaule, tandis qu'il lui murmurait des mots tendres, le visage dans ses cheveux.

- Tout va bien, mon amour, ma chérie ... C'est fini... nous sommes à nouveau ensemble. Je vous en prie, je vous en prie, mon précieux amour, ne pleurez plus.

La tempête de larmes s'apaisa bientôt, mais le souffle de Corinna était encore entrecoupé de sanglots.

Le duc lui demanda alors doucement.

- Quand pouvons-nous nous marier, ma chérie?

Il la sentît frissonner contre lui et elle lui répondit d'une voix presque enfantine:

- Tout ... est gâché ... maintenant.

- Je craignais que vous ne pensiez cela, mais écoutez-moi. Corinna, écoutez-moi.

- Je ... je vous écoute, balbutia-t-elle, la tête toujours enfouie au creux de son épaule.

- Si nous nous étions rencontrés d'une manière ordinaire, à une soirée ou par l'intermédiaire de David, je serais tombé amoureux de vous de la même façon. Et je pense, ma chérie, que vous m'auriez aimé aussi, parce que nous étions faits l'un pour l'autre. (Il fit une pause avant de poursuivre.) Mais maintenant que nous avons connu tant d'épreuves ensemble, que nous savons ce que c'est que de nous perdre, je crois sincèrement que notre amour est encore plus profond et, d'une certaine manière, plus merveilleux encore qu'il ne l'aurait été autrement.

Il resserra son étreinte en ajoutant:

- ... Quand je vous ai perdue, j'ai compris que tout ce qui importait

dans ma vie se ramenait à vous et que, tant que je ne vous aurais pas retrouvée, je ne connaîtrais pas le bonheur.

- Je ... voulais mourir, murmura Corinna.

- Oh! ma chérie, comment avez-vous pu commettre pareille folie que d'aller toute seule à Paris?

- Je pensais que ce serait pour moi une ... aventure ... une petite aventure !

Le duc lui baisa les cheveux avant de lui dire d'une voix douce:

- C'est exactement le souvenir que nous en garderons tous deux. Mais laissez-moi vous dire ceci, Corinna, regardez-moi.

Elle ne bougea pas et, après une seconde ou deux, il répéta d'un ton de commandement :

- Regardez-moi, mon amour !

Corinna lui obéit de mauvaise grâce. Elle leva vers lui son visage et il vit ses joues mouillées de larmes, ses cils humides et sa bouche tendre et encore tremblante.

A ses yeux, elle n'avait jamais été aussi belle.

- Regardez-moi en face, Corinna. Je veux que vous écoutiez attentivement ce que je vais dire, car c'est la vérité, je vous le jure.

Elle lui jeta un regard intrigué.

- ... Lorsque je suis allé à *La Maison Delphine*, le lendemain du jour où vous m'avez quitté, ma chérie, je m'attendais à vous y trouver et j'étais bien décidé à vous demander d'être ma femme. Vous voyez, mon amour, j'avais compris que, quel que vous soyez, quel que fût le genre de vie que vous ayez mené, vous faisiez partie de moi et que je ne pouvais pas vivre sans vous. J'avais l'intention de vous supplier de me pardonner et de m'épouser aussitôt que possible. Et c'est exactement ce que je vous demande maintenant.

Le visage de Corinna se transforma lentement. Il prit un éclat radieux et ses yeux s'éclairèrent d'une lueur qui faisait penser à l'aube chassant les ténèbres de la nuit.

Ainsi, elle était encore plus belle, et le duc ne pouvait détacher ses yeux de ce visage.

- Est-ce que vous me croyez? lui demanda-t-il d'une voix rauque.

- Oui, je ... vous crois, murmura Corinna.

L'instant d'après, il l'embrassait fougueusement, passionnément, frénétiquement, comme un homme qui pensait avoir perdu la vie et découvrait que le danger était passé.

La voiture qui roulait dans le Bois s'arrêta à côté d'une futaie de bouleaux blancs.

Le duc et la duchesse de Milverton en descendirent et s'éloignèrent bras dessus bras dessous sur le sentier couvert de mousse.

La nuit était étoilée, mais c'était la nouvelle lune et seuls quelques pâles rayons perçaient à travers les branches des arbres. Cependant, lorsqu'ils eurent traversé le Bois et atteint la petite cascade, il faisait assez clair pour qu'ils puissent voir le Cupidon brandissant le poisson d'où jaillissait la fontaine.

Ce fut Corinna qui parla la première.

- Je tenais tant à revenir ici avec ... toi.

Elke se tourna vers le duc et il la prit dans ses bras.

- C'est ici que je t'ai dit que tu m'avais ensorcelé. Maintenant, je sais que c'était la stricte et inéluctable vérité, répondit-Il.

Elle posa sa joue contre son épaule dans un geste qui était en lui-même une caresse.

- C'est ici que j'ai connu pour la première fois le bonheur ... le bonheur véritable, murmura-t-elle. Et maintenant, je suis tellement heureuse que ... j'ai peur.

- Peur?

- Que ce soit trop merveilleux trop parfait pour durer.

- Cela durera aussi longtemps que nous nous aimerons. Et je te jure, Corinna, que, pour ma part, je t'aimerai jusqu'à la fin de mes jours. Tu es tout ce que j'ai toujours désiré trouver - dans une femme, tout ce que je rêvais de trouver dans ma femme!

- Oh! chéri! chéri! s'écria Corinna en levant son visage vers celui du duc.

Il ne l'embrassa pas aussitôt, mais la tint un moment serrée contre lui, les yeux baissés sur elle.

- Quelquefois, lui dit-il, j'ai le sentiment que tu n'es pas réelle, pas de ce monde.

Personne ne peut posséder une beauté aussi parfaite, non seulement physique, mais aussi morale.

- Tu me flattes, murmura Corinna en souriant.

Il se pencha vers elle - et sa bouche effleura la sienne.

Ce fut d'abord un baiser tendre, mais, très vite, il devint passionné; Corinna lui mit les bras autour du cou et se serra plus fort contre lui, jusqu'à ce qu'elle sentît le cœur de l'homme qu'elle aimait battre contre sa poitrine. Elle savait qu'elle avait allumé en lui en désir toujours latent et elle-même fut traversée d'un frisson brûlant.

Elle savait qu'elle avait allumé en lui un désir passion de leur amour était si intense qu'ils ne faisaient plus qu'un.

- Je t'aime, lui dit le duc, lorsqu'il relâcha enfin son étreinte. Je t'aime tellement que je ne puis penser à rien d'autre qu'à toi. (Il regarda son visage éclairé par la lune pâle et lui dit doucement :) Rentrons. Je veux te serrer dans mes bras plus étroitement que nous ne pouvons le faire ici.

Corinna rougit en percevant le désir profond que trahissait sa voix et, docilement, elle, se retourna pour faire face au Bois. Elle glissa sa main dans celle du duc avec le geste confiant d'un enfant.

- Tu ne m'as toujours pas dit où nous allons passer la nuit. Je voulais te le demander lorsque nous avons quitté Chantilly pour venir dîner à Paris, mais j'ai oublié. Ce n'est pas que cela ait beaucoup d'importance! Jusqu'à présent, tous les endroits où nous avons dormi depuis le début de notre lune de miel ont été merveilleux.

- Tu y as été heureuse ?

- Tu le sais très bien! J'ai simplement du mal à me souvenir de tous, car, où que nous soyons, la seule chose qui compte, c'est toi.

- Tu le penses vraiment?

- Mais oui, voyons! J'ai également pris plaisir à voir les églises, les musées et tous les endroits ravissants que nous avons visités. J'adore écouter tes explications. J'ai tant à apprendre!

- Et tu as tant à m'enseigner, lui répondit le duc. Elle le regarda d'un air surpris et il poursuivit:

- Tu dois m'apprendre la confiance. C'est là que j'ai péché envers toi, ma chérie. Je n'avais pas assez foi en toi, ou en ce qui semblait à mon cœur être la vérité. Voilà. ce qu'il faut que tu m'enseignes.

Il sentit ses doigts presser les siens.

Ils rejoignirent la voiture et reprirent le chemin de l'Arc de Triomphe. La voiture était découverte et le duc, oublieux des convenances, mit son bras autour de Corinna et l'attira contre lui.

En lui tendant sa main, elle accrocha son bracelet en diamants au tulle fragile de sa robe, ce qui lui rappela la toilette qu'elle portait.

Elle pensait ne jamais revoir la robe en tulle rose qu'elle avait laissée à terre dans la maison de la comtesse.

- Dois-je la mettre dans une de vos malles? lui avait demandé Francine.

- Non, jetez-la, brûlez-la, lui avait-elle répondu farouchement.

Elle avait dit cela avec une telle violence que Francine l'avait regardée d'un air surpris,.

mais, pleine de tact, n'avait rien ajouté et avait laissé la robe à terre.

Quelques heures plus tôt, à l'hôtel de Chantilly où ils étaient descendus, quand le duc était entré dans la chambre, tenant sa robe sur les bras, pendant qu'elle s'habillait, elle l'avait regardée d'un air surpris. Il avait rapporté de Paris toutes les autres belles robes qui lui avait achetées et elle les avait acceptées parce qu'il eût été ridicule et puéril d'avoir des préjugés contre elles; d'ailleurs, s'était-elle dit, toute la laideur et la souffrance du passé étaient oubliées.

Pour son mariage, elle avait donc porté la robe en dentelle blanche de chez Worth ainsi que le voile de famille fin et fragile que toutes les Vernon mettaient pour se marier depuis plus de deux cents ans. Ce

voile retombait devant son visage et, à la fin de la cérémonie, le duc l'avait soulevé révérencieusement, dans un geste symbolique.

En levant timidement son regard vers le sien, elle avait lu dans ses yeux un amour si profond, si irrésistible que toute son âme avait vibré de gratitude, car c'était pour elle un honneur de devenir sa femme.

Elle s'était mariée comme elle l'avait toujours souhaité, dans la petite église romane où elle avait été baptisée et où son père et sa mère avaient été enterrés dans le caveau familial. C'était David qui l'avait conduite au pied de l'autel et le mariage s'était déroulé très simplement et dans la stricte intimité, le secret devant être gardé pendant quelques mois.

Ils étaient ensuite rentrés à la maison, où Winch et les autres vieux serviteurs avaient solennellement bu à leur santé.

Lorsque tous trois s'étaient retrouvés seuls, David avait levé son verre en disant :

- Je ne ferai pas de discours puisqu'il n'y a personne pour l'écouter. Je dirai simplement que si l'on m'avait demandé de choisir un époux pour mon adorable sœur, je n'aurais pas pu lui en trouver de meilleur que l'homme que j'admire sincèrement depuis des années.

- Quant à toi, Daryl, si j'avais dû te désigner une épouse, je t'aurais proposé ma douce, ma gentille, ma très intelligente petite sœur. Vous êtes tous deux des gens admirables et je vous adore.

Le duc avait répondu simplement :

- Merci David.

Mais Corinna s'était jetée dans les bras de son frère en s'écriant:

- Oh! David! Quel discours merveilleux ! Tu me donnes envie de pleurer !

- Le jour de ton mariage! Dieu t'en garde! Va te changer, Corinna, et laisse Daryl t'emmener avant que nous ne nous laissions tous aller aux larmes et à la sensiblerie.

Corinna s'était mise à rire et avait obéi. Une heure plus tard, le duc et elle étaient en route pour leur lune de miel.

Le voyage avait été très différent de celui qu'elle avait entrepris une

semaine plus tôt.

Les chevaux du duc les précédaient en sorte que, chaque fois qu'ils s'arrêtaient dans des hôtels, où on les attendait, les animaux de sa propre écurie étaient prêts à les emmener jusqu'à la prochaine étape. Ils avaient fait le voyage en prenant leur temps.

D'abord parce que le duc ne voulait pas risquer de fatiguer Corinna, et ensuite parce qu'il avait tant de choses à lui montrer dans tous les endroits où ils s'arrêtaient.

Corinna s'était rendu compte qu'il connaissait très bien la France.

Elle avait pris un immense plaisir non seulement à être auprès de lui, le seul son de sa voix ou le contact de sa main la faisant frissonner à chaque fois, mais aussi à découvrir tout ce qu'il avait à lui apprendre. Ils avaient vu quelques-uns des grands châteaux qui avaient été dévastés par la Révolution. Ils avaient visité des églises et, dans chacune d'elles, Corinna avait fait une prière spéciale pour leur bonheur.

Ils avaient admiré des fleuves, des étangs, des rivières.

Ils avaient fait arrêter la voiture au bord de la route au moins une douzaine de fois, simplement pour pouvoir contempler le paysage. Corinna avait aimé les grandes routes toutes droites, les champs verts qui ondulaient à perte de vue, les paysans qui labouraient avec leurs bœufs blancs, les femmes en tablier de dentelle et gros sabots de bois qui vendaient leurs marchandises sur les petites places de marché.

Tout l'avait enchantée et le duc, en contemplant l'expression enthousiaste qui se lisait sur son petit visage, s'était dit que jamais auparavant il n'avait connu un tel bonheur.

Mais ce soir-là, en voyant la robe rose, Corinna avait eu le sentiment que c'était soudain une ombre à leur joie.

- Pourquoi veux-tu ... que je la porte? lui avait-elle demandé d'une voix tremblante.

- Pourrais-je te l'expliquer un peu plus tard? Est-ce trop te demander de la porter pour me faire plaisir?

Debout devant la coiffeuse, elle s'était détournée à moitié. Mais, soudain, elle avait couru vers lui, les bras tendus, le regard tendre et consentant.

- Tu sais que je ferais n'importe quoi pour toi.

- N'importe quoi?

- Oui.

Il l'avait serrée très fort dans ses bras. Puis, lentement, posément, il avait embrassé ses yeux, sa bouche, son cou tendre et doux, le petit creux situé entre ses seins, puis à nouveau ses lèvres.

- Merci, ma chérie, avait-il murmuré, avant de la quitter sans une explication.

Il n'avait plus reparlé de la robe et, bien qu'elle la détestât, Corinna l'avait mise, sachant qu'elle lui allait extrêmement bien. Ensuite, elle avait posé la couronne ornée de rubans roses sur ses boucles blondes.

En se regardant une dernière fois dans le miroir avant qu'ils ne quittent l'hôtel pour venir dîner à Paris, elle avait été forcée d'admettre que dans la robe rose elle était encore plus ravissante que dans n'importe quelle autre création de Worth qu'elle possédait.

Le duc l'avait emmenée dîner au *Café Anglais*.

Ils avaient évoqué le souvenir de leur première soirée, la façon dont il avait essayé de la prendre en défaut en faisant des citations latines et comment elle l'avait confondu par sa culture.

Ils étaient restés longtemps à discuter d'une multitude de sujets: Corinna avait l'impression qu'ils n'épuiserait jamais tous ceux qui les intéressaient tous deux.

Elle était heureuse d'avoir beaucoup lu et de pouvoir à son tour mettre le duc à l'épreuve, stimuler son esprit et parfois même le vaincre par la justesse de ses arguments.

Ensuite, il l'avait emmenée à la petite cascade du Bois de Boulogne, qui, lui avait-il dit, resterait toujours un lieu sacré dans leur mémoire, car c'était là qu'ils avaient découvert pour la première fois l'enchantement de leur amour.

Maintenant, de retour dans la voiture, le duc lui chuchotait des mots tendres et le bonheur d'être blottie dans ses bras lui suffisait. Lorsque le landau s'immobilisa, elle en descendit comme une automate et se laissa conduire à l'intérieur de l'hôtel et en haut de l'escalier sans rien voir autour d'elle.

Tous les hôtels se ressemblaient et ce n'est que lorsqu'ils se retrouvaient seuls que l'endroit prenait pour eux une signification particulière. Le duc avait merveilleusement veillé à leur voyage de noces.

Les domestiques portaient au-devant dans un landau rapide de telle façon que lorsque eux-mêmes arrivaient, leur suite d'hôtel était prête pour les accueillir et toutes leurs affaires déballées. Le soir, lorsqu'ils rentraient se coucher, il n'y avait pas de femme de chambre fatiguée ou de valet ensommeillé pour les attendre.

Ils se retrouvaient seuls comme ils le souhaitent et si Corinna avait besoin d'une main adroite pour enlever sa robe le duc était parfaitement capable de l'aider.

L'employé de la réception qui les avait conduits à leurs appartements en ouvrit la porte. Corinna entra la première. Derrière elle, le duc remercia l'homme et referma la porte.

La pièce n'était éclairée que par des chandelles, les rideaux n'étaient pas fermés sans qu'on ait à le lui dire, Corinna était persuadée que, des fenêtres, on devait avoir une vue splendide sur les lumières de Paris.

Soudain, elle fut consciente d'un parfum très doux et, regardant autour d'elle, elle vit sur toutes les tables de grands vases remplis de roses roses et d'œillets roses. Elle poussa un petit cri de surprise. Par la porte ouverte, elle voyait la chambre. Il y avait un grand lit à baldaquin des deux côtés duquel étaient posés des amours brandissant des chandelles allumées.

Elle comprit alors où elle se trouvait. C'était *l'Hôtel de la Grand-Place*, cet hôtel qu'elle avait espéré ne jamais revoir! Elle se tourna vers le duc, debout auprès d'elle.

- Pourquoi m'as-tu amenée dans cet endroit ? lui demanda-t-elle d'une voix tendue.

- Parce que je sais que tu le hais.

Elle lui jeta un regard surpris.

- Et tu penses que je vais te croire ?

- C'est pourtant la vérité!

- Mais pourquoi? Pourquoi ? s'écria-t-elle, soudain effrayée.

- Parce que je t'aime, ma chérie. Je t'aime tellement, Corinna, que je ne puis supporter ... je ne puis souffrir qu'il y ait une barrière entre nous.

- Mais il n'y en a ... pas!

- Si, il y en a une ! Le souvenir de cet endroit où je t'ai insultée, où, dans un moment de folie, je t'ai éloignée de moi.

- Nous pouvons ... l'oublier, murmura Corinna.

- L'as-tu réellement oublié? Mon amour, j'ai bien vu ton visage ce soir, lorsque je t'ai demandé de mettre la robe que tu portais pour ce grotesque simulacre de mariage.

Crois-tu que le souvenir de la manière dont je t'ai traitée ne me soit pas insupportable, à moi aussi?

- Mais je l'ai. .. mise, dit, Corinna d'une petite voix.

- Tu l'as mise, oui, et je t'en ai aimée d'autant plus. Mais je demande davantage encore. Je veux ton amour tout entier, Corinna. Tout entier!

- Je t'aime. Tu sais bien ... que je t'aime.

- Et moi, je t'aime tellement qu'il me faut la moindre parcelle de toi pour moi seul.

Le duc poursuivit avec un élan de passion dans la voix:

- J'aime ton corps si merveilleux, si parfait. Je n'aurais jamais cru qu'une femme pût être aussi belle! Mais ce n'est pas tout. J'aime ton cœur, que - je pense tu m'as donné, et lorsque je le sens battre contre le mien, je sais que nous ne faisons qu'un. Mais il me reste une chose à conquérir, Corinna ... ton esprit. (Il se tut un moment.) Cet esprit vif et brillant qui m'enchanté et me ravit à chacun de tes mots. Il n'est pas tout à moi, Corinna.

- Mais si, protesta-t-elle doucement.

- Pas complètement. Quelque part au fond de ton esprit demeure le souvenir de ce qui s'est passé dans cette chambre. Il y a quelque part un point noir dans notre amour qui te fait tressaillir de douleur et auquel tu essaies de te dérober. Je ne puis vivre en le sachant là. Je ne puis te posséder en sachant que tu me caches quelque chose, que tu

n'es pas entièrement à moi, de tout ton corps, de tous tes sens et de toute ta pensée.

- Je le voudrais, murmura Corinna. Je veux être toute à toi.

- C'est pourquoi je t'ai amenée ici ce soir. Il n'y a qu'un seul moyen pour balayer toute la souffrance du passé, un seul moyen pour éliminer ce fantôme qui nous hantera toute notre vie, si nous ne l'exorcisons pas.

- Comment ... pouvons-nous faire ?

- Nous pouvons y substituer quelque chose de si beau, de si parfait, que la dernière ombre de ce spectre s'éloignera. Tu comprends, Corinna? C'est parce que je t'aime que je te demande cela. Parce que je t'adore et te vénère.

» Parce que tu es à moi, parce que tu es ma femme, mon amour, toute ma vie, et que je ne puis être heureux s'il reste une partie de toi dont je sois exclu.

Sa voix avait un ton douloureux que Corinna n'avait encore jamais entendu. C'était le cri d'un homme qui tend les bras vers les cieux et sent qu'il n'atteindra jamais ce à quoi il aspire désespérément.

Corinna vit cette souffrance dans ses yeux.

Elle comprenait ce qu'il ressentait parce qu'elle-même avait connu ce sentiment douloureux de peur et de solitude. Ils se regardaient, face à face, mais le duc ne fit pas un geste pour la prendre dans ses bras.

Le visage de Corinna était plein de douceur, de compassion, et d'une beauté saisissante à la lueur des chandelles. Elle s'éloigna dans un bruissement discret de jupons et s'approcha de la fenêtre.

Accoudée au rebord, elle contempla les lumières comme elle l'avait fait la première fois. Les lumières des Champs-Élysées et de la place de la Concorde, les lumières des ponts de la Seine et les lumignons rouges et, verts des péniches glissant lentement sur le fleuve.

Elle savait qu'il y avait aussi de la lumière dans la maison du Faubourg Saint-Honoré et l'hôtel particulier de la Païva. tout comme à l'intérieur de *La Maison Delphine*.

Elle leva les yeux vers la pure et scintillante clarté des étoiles, et la courbe gracieuse de son cou et les traits parfaits de son visage se

profilaient sur le fond du ciel.

Elle attendait que le duc la rejoigne.

Il avançait lentement, comme s'il avait peur de s'approcher d'elle; lorsqu'il fut à ses côtés, elle lui dit doucement;

- Cette nuit-là, pendant que je contemplais les étoiles, tu m'as demandé ... à quoi je pensais.

- Je m'en souviens.

- Je t'ai dit, poursuivit Corinna, que j'adressais un vœu à une étoile ... tu ne m'as pas demandé quel était ce vœu.

- Non, c'est vrai.

Elle savait qu'il se souvenait de la fureur qu'avaient déclenchée en lui ces simples mots.

- Ne veux-tu pas me le demander... maintenant?

- Quel vœu viens-tu de faire, Corinna ?

- Le même que cette nuit-là: de pouvoir te donner un fils.

Elle se tourna vers lui, le regard brillant, la bouche tendre et offerte.

- Veux-tu me donner un fils, Daryl ? S'il te plaît, mon chéri, murmura-t-elle tout bas.

Il la serra dans ses bras et écrasa sa bouche sur la sienne avec une ardeur possessive.

Sentant alors ses lèvres répondre à son baiser et un désir brûlant s'emparer de leurs deux corps, le duc la souleva dans ses bras et, la pressant contre son cœur, l'emporta vers la chambre doucement éclairée par les chandelles des Amours.